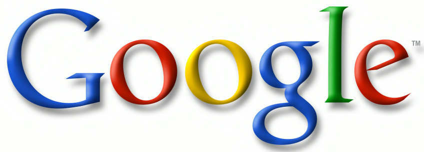




BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE

ANNÉE M. DCC. LXXXIIII.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXIIII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Réflexions Préliminaires sur le Goût actuel de la Nation.

JE dois à notre siècle, Monsieur, une réparation éclatante. J'avoue que j'ai souvent parlé avec irrévérence des grands hommes du jour : je n'ai point assez respecté les chefs-d'œuvre en tout genre dont nous sommes presqu'accablés. En vain j'entendois répéter dans les Académies & dans les Musées, que le flambeau de la philosophie avoit enfin dissipé les ténèbres de l'erreur ; je n'en voulois

rien croire, quand je confidérois nos mœurs & nos ouvrages, les caprices de la mode & l'engouement de l'ignorance. Je difois : les Philofophes déraifonnent, & les Savans n'inventent rien ; toutes les grandes découvertes ont été faites dans les temps qu'il nous plaît d'appeller barbares ; nous avons trouvé, il eft vrai, quelques formules algébriques plus fimples & plus commodes ; le temps & la patience ont amené néceffairement quelques progrès dans les Arts Méchaniques & dans la Chymie, quelques expériences nouvelles fur l'électricité : mais les principes de la morale font obfcurcis, une efpèce particulière de folie grave & trifte domine dans les cercles & dans les livres ; l'abus le plus odieux de l'efprit & de la philofophie corrompt nos difcours & nos actions ; jamais les charlatans n'ont trouvé tant de dupes ; eft-ce donc-là un fiècle de lumières ? Je le difois, & j'avois tort.

De nouveaux Dédales voyagent dans les airs ; & malgré le piège tendu à la crédulité publique, par un mauvais plaifant, ceux qui font au cou-

rant des progrès de l'esprit humain, assurent qu'on ne tardera pas à marcher sur les eaux. Les uns guérissent par le seul attouchement, les autres apperçoivent l'eau couler dans les entrailles de la terre, ceux-là commandent à la foudre, &c. Nous sommes environnés de miracles : par-tout le génie dompte la nature & les élémens. Le goût des Sciences a succédé à la galanterie ; l'amour n'a plus d'autre flèche qu'un compas ; *Vénus* se joue avec les instrumens d'*Uranie* ; nos jolies femmes font des cours de Chymie & d'Histoire naturelle ; & si un nouveau *Molière* s'avisoit aujourd'hui de *les claquemurer aux choses du ménage*, il seroit indubitablement sifflé.

Je n'ai pas le courage de dire du mal d'un siècle si merveilleux : si je m'avisois de rire de cet enthousiasme aveugle qu'inspirent à la Nation les nouvelles découvertes ; on me répondroit que l'enthousiasme peut naître de la sensibilité aussi bien que de l'ignorance. Quel peuple fut plus enthousiaste des Arts que les Athéniens, & rendit de plus grands honneurs aux

Artistes ? Si j'avois la hardiesse d'observer que cette manie scientifique, qui infecte la société, rend les Savans frivoles, sans rendre les gens du monde savans ; que c'est tout au plus une branche de commerce très-lucrative pour les Physiciens & les Naturalistes, qui vendent bien cher aux Amateurs, des pierres & des coquilles ; que les machines, les instrumens de Chymie, les herbiers, les collections de minéraux & d'insectes, sont pour les riches des objets de curiosité & de luxe, plutôt que d'instruction : on ne manqueroit pas de crier qu'une basse jalousie m'anime contre mes contemporains & mes compatriotes ; on me dénonceroit à la société, comme le détracteur de mon siècle.

Cependant comme je suis en possession de dire assez librement ma pensée, j'avoue que cet engouement pour les Sciences exactes me paroît plus nuisible qu'avantageux à leurs progrès, parce qu'il introduit parmi ceux qui les cultivent, l'esprit de dissipation, de luxe, d'interêt & de cabale. Le Géomètre démontre aux femmes, l'Astronome observe deux beaux yeux : tous jaloux

d'endoctriner les grands & les riches, se croient assez savans, quand ils ont le suffrage des maisons où ils dînent. C'est par la même raison que la multitude des Auteurs, des Livres, des Musées, des Cotteries Littéraires, nuit essentiellement aux Lettres; voilà aussi pourquoi cette fureur pour le Théâtre qui dispense les Comédiens d'avoir du talent & les Poëtes d'avoir du génie, doit entraîner la décadence de l'Art dramatique.

Attaché par état à la Littérature, je suis peut-être intéressé à me plaindre de cette supériorité, qu'on paroît accorder aujourd'hui aux connoissances abstraites. Il n'en est pas moins vrai qu'on ne sent point assez le prix & l'importance des Beaux-Arts: la Musique est presque le seul qui soit cultivé avec transport, parce que chez nous c'est encore un enfant qui vient de naître. Si on se porte en foule aux spectacles, c'est par désœuvrement ou par d'autres motifs, plutôt que par goût pour la poësie. La préférence qu'on donne à certains Théâtres, le prouve bien. C'est la vanité réciproque des auditeurs & des lecteurs,

plutôt que l'amour des Lettres, qui a rendu les lectures particulières si fréquentes, & multiplié les assemblées littéraires. Si quelques Ecrivains sont fêtés dans le monde, c'est à titre d'hommes aimables, plutôt qu'à titre de grands Poëtes : on les tient quitte du talent, pourvu qu'ils amusent. On n'a plus pour la Littérature qu'une froide estime qui approche de l'indifférence ; tandis que des Sciences qui par leur nature ne peuvent causer qu'une satisfaction douce & paisible, excitent un enthousiasme universel. La Physique, la Chymie, l'Histoire Naturelle, sont devenues des passions.

On me dira, l'utile ne doit-il pas l'emporter sur l'agréable ? qu'avons-nous besoin du bavardage des Orateurs, & des chimères des Poëtes? l'Etat se passera bien de Tragédies & de Comédies ; il nous faut des vérités & non des phrases ; les Arts qui font fleurir la Navigation & le Commerce, qui dirigent les opérations du Guerrier, du Médecin, de l'Agriculteur ; les Arts qui contribuent aux agrémens & aux commodités de la vie, qui étendent l'empire de l'homme sur la na-

ture, & sur les élémens, voilà ceux qui méritent uniquement l'amour du Philosophe.

Ce sophisme est spécieux ; & le misérable état de notre Littérature actuelle semble l'appuyer encore. Il est vrai qu'un raisonneur chagrin pourroit révoquer en doute la grande utilité de ces Sciences sublimes : il prouveroit que ce n'est pas pour le bonheur du genre humain que la Navigation a été perfectionnée, & le nouveau monde découvert ; qu'il eût mieux valu renoncer aux productions étrangères, que de rapporter avec elles les vices & les maladies des autres peuples. Ne seroit-il pas à souhaiter que l'art de détruire les hommes fût encore dans l'enfance ? que la médecine n'eût pas un si grand nombre de remèdes, & que les hommes vécussent d'une manière plus conforme à la nature ? La liberté & l'aisance du Laboureur ne feroient-elles pas fleurir l'agriculture, beaucoup plus que tant de Théories aussi inutiles que savantes ? Les Grecs & les Romains n'ont jamais eu que des connoissances très-bornées dans la

Physique & la Géométrie? ce sont cependant les deux peuples les plus étonnans qui aient paru sur la surface de la terre. Oserons-nous nous préferer aux Grecs & aux Romains avec nos laboratoires, nos ballons & nos paratonnerres.

Il est beau sans doute de s'élever dans les airs, à l'aide de la fumée; mais il est encore plus beau de s'élever au-dessus des autres hommes par la pensée: il faut connoître sa maison; mais il vaut encore mieux se connoître soi-même. L'Histoire Naturelle décrit l'homme physique; la Littérature nous dévoile le caractère de l'homme moral. Rien de plus amusant que de distiller à l'alembic, & de mettre les métaux en fusion; mais il est peut-être plus agréable de savoir analyser les mouvemens de l'ame, & décomposer les passions. Une dissection est une chose charmante; cependant j'aime bien mieux l'anatomie du cœur humain; il est fort bon de considérer les étoiles, & de savoir ce qui se passe dan la lune; n'est-il pas encore meilleur de contempler les mœurs de la société, & de savoir ce qui se passe dans le

monde ? Une belle idee, un sentiment nóble & délicat, n'est-il pas au-dessus d'une *corne d'ammon*, & d'une *madrepore* ? Assurément le calcul des *fluxions* est une invention admirable ; mais la distinction des vertus & des vices est d'une toute autre importance. Il est très-satisfaisant de pouvoir classer toutes les plantes depuis le cèdre jusqu'à l'hyslope ; je ne sais s'il n'est pas plus avantageux d'être instruit de ses devoirs, de ses rapports & de sa fin. L'Algèbre nous apprend à dégager les inconnues, à résoudre les problêmes les plus difficiles : est-il un problême plus intéressant & moins connu que l'art de vivre heureux dans le monde ? C'est la Littérature qui le résout, car je ne sépare point la Morale de la Littérature; on n'a point assez dit, assez répété que les Lettres ne sont autre chose que la Morale embellie, que la raison ornée par les graces de l'imagination. L'Art d'écrire n'est que l'art d'instruire les hommes d'une manière agréable.

Les Lettres développent l'esprit, élèvent l'ame, rectifient le jugement; elles cultivent sur-tout ce sens que

l'on appelle *commun*, & qui devient ſi rare. Si la conduite particulière des Gens de Lettres, n'eſt pas toujours extrêmement ſenſée, leurs Ouvrages du moins, quand ils ſont bons, répandent ſur toute une Nation un eſprit univerſel de droiture, de ſageſſe & de prudence, & forment d'excellentes têtes. Voilà pourquoi les grands hommes en tout genre ſe rapprochent à certaines époques; les grands Capitaines, les grands Miniſtres, les grands Magiſtrats, ſont ordinairement contemporains des grands Orateurs & des grands Poëtes.

La culture des Sciences exactes eſt bien éloignée de produire cet effet; & c'eſt bien de notre ſiècle que l'on peut dire :

Que le raiſonnement en bannit la raiſon.

La plupart des Ouvrages de Littérature qui paroiſſent dans ces jours de lumières, n'ont ni logique, ni liaiſon, ni méthode; ce ne ſont que penſées fauſſes, que ſophiſmes pitoyables, que déciſions haſardées, qu'erreurs ingénieuſes & brillantes,

tout le monde aujourd'hui a du génie, presque personne n'a le sens-commun. Les lecteurs sont bien de niveau avec les Auteurs, & les charlatans littéraires ont beau jeu. On ne soupçonne pas même que les traits les plus simples, les plus naturels & les plus vrais, soient ceux qui ont le plus d'art, de difficulté & de mérite; on n'applaudit que ce qui paroît extraordinaire, & recherché, sans égard pour l'à-propos & pour les convenances : les Ecrivains & le Public *réagissent* les uns sur les autres, pour parler le langage moderne : les Ecrivains séduisent le Public; le Public gâte les Ecrivains; si on ne fait plus de bons Ouvrages, on ne sait plus les juger; & la Nation semble avoir réservé toute sa sagacité & tout son discernement pour faire des Calembourgs, & deviner des énigmes.

Une raison saine & vigoureuse, un sens exquis, étoient des qualités communes aux Ecrivains du siècle de *Louis XIV*; on étoit alors persuadé avec *Horace*, qu'il est impossible de bien écrire quand on pense mal. Les

Auteurs médiocres écrivoient foiblement, mais ils concevoient bien, & imaginoient sagement. *Pradon* même si justement décrié pour la platitude de son style, eût pu apprendre aux *virtuoses* dramatiques de notre siècle à construire un plan & à lier des scènes.

Ce n'est point aux succès dans les Sciences exactes & abstraites que les États doivent leur splendeur, c'est aux chefs-d'œuvre de poësie & d'éloquence : Athènes & Rome n'ont eu dans les siècles de leur prospérité que des Physiciens & des Géomètres fort médiocres : ces Arts qui se perfectionnent avec le temps, florissoient lorsque l'Empire étoit déjà en proie à la barbarie. Ce ne sont point les Chymistes, ni les Algébristes qui ont rendu le règne de *Louis XIV* à jamais mémorable ; ce sont les *Corneille*, les *Racine*, les *Molière*, les *Despréaux*, les *la Fontaine*, les *Bossuet*, les *la Bruyere*, &c. voilà les hommes qui ont attaché au nom François la gloire du génie, qui ont répandu notre langue dans toute l'Europe, attiré les étrangers dans notre Capitale ; & fait fleurir le Commerce.

Peut-on dire de ces connoissances arides & épineuses, ce que *Cicéron* disoit des Lettres dans l'effusion de son cœur : *Elles sont l'aliment de la jeunesse ; & l'amusement de la vieillesse ; l'ornement de la prospérité, & la plus douce consolation dans l'infortune ; elles sont nos délices dans le cabinet, & ne nuisent point aux occupations du-dehors. Elles passent la nuit avec nous, voyagent avec nous, & nous suivent à la campagne.* Au contraire la Géométrie & l'Algèbre dessèchent l'esprit, & laissent toujours le cœur vuide.

Ne soyons point exclusifs ; tous les Arts se tiennent comme par la main. Mon amour pour les Lettres ne diminue rien de mon estime pour les Mathématiques. Pour nous conformer au goût du Public, nous aurons soin de joindre aux nouvelles Littéraires, les découvertes qu'on fera dans les Sciences ; nous nous empresserons de publier les Lettres relatives à ce sujet, qui nous seront envoyées ; nous ne négligerons point de faire connoître les principaux Ouvrages de Physique, de Chymie, d'Histoire Naturelle ; ce

sont peut-être les meilleurs qui paroissent aujourd'hui, & les plus dignes de l'attention du Lecteur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Cet article est de M. GEOFFROY.

LETTRE II.

Œuvres de M. le Marquis de Pompignan; 4 volumes in-8°. *A Paris, chez* Nyon, *l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, quartier Saint-André-des-Arcs.*

POUR commencer l'année sous d'heureux auspices, Monsieur, je vais vous entretenir d'un Ecrivain qui rappelle les beaux jours de la Littérature Françoise, & dont les succès sont avoués par le goût. M. *de Pompignan* est un grand exemple à opposer à ces novateurs dont la réputation n'est établie que sur la ruine des vrais principes. Né avec des talens très-

distingués, il n'est pas moins estimable par l'usage qu'il en a fait. Porté à l'Académie Françoise par son mérite, il eut le courage d'élever la voix dans cette Compagnie, en faveur de la Religion & des mœurs; il condamna hautement cette philosophie meurtrière qui empoisonne les sources du bonheur public. Dès-lors on le regarda comme un faux frère, on le persécuta avec un acharnement tout-à-fait philosophique. L'apôtre de l'humanité, de la tolérance & de la paix, le patriarche d'une secte de prétendus Sages, le grand, le divin *Voltaire* ne pardonna point à son confrère d'avoir soutenu en pleine Académie, qu'un homme de Lettres, qu'un honnête homme devoit respecter dans ses écrits la Religion de l'Etat, & que les triomphes du génie étoient honteux quand ils faisoient rougir la vertu. Animé d'un saint zèle contre une si mauvaise doctrine, il ne cessa d'accabler d'injures & de railleries amères, un Académicien qui trahissoit la cause commune & outrageoit la philosophie jusques dans son sanctuaire.

Ce feroit faire trop d'honneur à de miférables plaifanteries qui tombent d'elles-même, que de vouloir les réfuter férieufement : les Ouvrages de M. *de Pompignan* ont des beautés trop folides pour que la dent de l'envie puiffe les entamer. *Voltaire* n'a jamais pu faire une Ode fupportable, & M. *de Pompignan* eft le feul lyrique digne d'être cité après *Rouffeau*. La majefté, la grandeur & l'énergie des Livres Saints, refpirent dans fes Poëfies facrées ; & le pitoyable Calembourg de l'Auteur du *Pauvre Diable*(1), n'empêche pas que ce Recueil ne foit un monument qui honore également la Religion & les Lettres. Quand même cette eftimable Traduction des plus beaux morceaux de l'écriture n'auroit pas eu tout le fuccès qu'elle méritoit, il feroit cependant glorieux pour M. *de Pompignan* d'avoir confacré fes talens à un fi noble emploi. Le *langage des Dieux* femble avoir été inventé pour rendre hommage à l'Etre Suprême, & célébrer la magnificence

(1) Sacrés ils font, car perfonne n'y touche.

de ses Ouvrages. Ceux-là doivent rougir, qui profanent & souillent la Poësie, qui prostituent un si bel art à l'impiété & à la débauche : leur succès est également humiliant pour eux & pour leurs lecteurs. Il seroit bien à desirer que *personne ne touchât à la Pucelle* & à tant d'autres infamies poëtiques & philosophiques, dont l'Auteur même, en nous amusant, nous inspire du mépris.

« Quoi qu'en disent les plaisans du » siècle, il vaut mieux encore en- » nuyer un peu son prochain, que de » lui gâter le cœur ou l'esprit. Je sais » qu'une telle doctrine aura peu de » sectateurs ; elle eût été supportable » du temps de nos pères. C'étoient » de bonnes gens qui croyoient de » vieilles vérités ; & qui ne mar- » choient pas comme nous à pas de » géant dans le pays des découvertes. » Ils rêvoient des mots, nous pensons » des choses. Les fictions des hommes » ne nous en imposent plus. C'est au- » jourd'hui le siècle de la philosophie ; » tout est à présent Philosophe ; ex- » pliquons-nous : tout prétend l'être.

» Notre prose & nos vers retentissent
» de ces grands mots, philosophie,
» sagesse, vérité, vertu. On dissipe
» nos préjugés, on éclaire nos esprits.
» Quelle lumière affreuse, ou plutôt
» quelles ténèbres! Pour allumer le
» flambeau de la Philosophie, on
» éteint celui de la Foi. La Religion
» naturelle est l'unique Religion
« des honnêtes gens du monde. Le
» Déïsme a levé le masque; il paroît
» à découvert dans des Livres accré-
» dités. Physicien, Naturaliste, As-
» tronome, Métaphysicien, Géomètre
» & Moraliste, chacun dans son dis-
» trict s'érige un tribunal suprême,
» où il examine, apprécie, calcule,
» pèse des causes qu'il ne voit point,
» des effets qu'il ne voit qu'à demi.
» Les opérations mystérieuses de la
» Divinité sont mesurées le compas à
» la main; on discute les Livres divins
» comme une question de physique,
» ou comme un point d'Histoire.
» *Moyse* n'est pas mieux traité que
» *Descartes*. Physiciens de mauvaise
» foi, dont les expériences sur le
» même fait sont détruites par des

» expériences contraires; Philosophes » aveugles, Artistes impuissans qui ne » sauroient concevoir la prévoyance, » ni l'industrie de la fourmi, imiter » le nid d'un oiseau, & qui veulent » soumettre à des observations incer- » taines, & des chimères métaphy- » siques, celui-même qui leur donna » la faculté de penser & de raison- » ner ».

Le premier volume des Œuvres de M. *de Pompignan*, divisé en cinq Livres, renferme des Pseaumes, des Cantiques, des Prophéties, des Hymnes & des Discours philosophiques, tirés des Livres *sapienciaux*. Indépendamment de cette variété générale, l'Auteur s'est encore attaché à diversifier dans chaque Livre les sujets, la mesure & le style. La versification est par-tout correcte, ferme, harmonieuse, périodique; on voit qu'il s'est formé sur les meilleurs modèles; rien de plus rapide, de plus animé que cette description du Siège de Ninive, tirée de la Prophétie de *Nahum*, chap. II.

Tyrans, le vainqueur s'avance;
J'apperçois ses pavillons,
Une multitude immense
Ravage au loin vos fillons.
Peuple saint reprends courage,
Cet épouventable orage
Gronde sur tes ennemis,
Le Seigneur par leurs alarmes,
Commence à venger les larmes
Et le sang de ses amis.

Au signal qui les appelle,
Les drapeaux flottent dans l'air;
Toute l'armée étincelle,
De pourpre, d'or & de fer;
Des cris confus retentissent,
Les coursiers fougueux hennissent!
Quel bruit d'armes & de chars!
Le front du Soldat s'enflamme,
Et la fureur de son ame
Éclate dans ses regards.

Au souvenir de ses pères,
Assur dédaignant la mort
Des Phalanges étrangères,
Sur ses murs soutient l'effort.

Vainement son industrie
Oppose à tant de furie
De nouveaux retranchemens ;
Les flots s'ouvrent une route,
Le Temple tombe & sa voûte
Ecrase ses fondemens.

Que de captifs qu'on enchaîne !
Que de femmes dans les fers !
O ! Ninive, ô ! souveraine
De tant de peuples divers,
Sous les eaux ensevelie,
En vain ta voix affoiblie
Demande encore des secours ;
Sourds à ta plainte mourante,
Tes enfans pleins d'épouvante,
T'abandonnent pour toujours.

Nations victorieuses,
Arrachez de ses Palais
Ces richesses précieuses
Qu'elle dût à ses forfaits.
O ! jour lugubre & funeste,
Tout meurt ou fuit : il ne reste
Que des cœurs désespérés,
Que des phantômes stupides,

Et des visages livides
Par la peur défigurés.

Les discours que l'Auteur a tirés des Livres Saints, méritent bien le titre *de Philosophiques*, titre si profané, dont on décore aujourd'hui tant d'absurdités & d'inepties. Une des plus ridicules prétentions de nos modernes réformateurs, est de vouloir persuader que la vraie philosophie date du dix-huitième siècle, qu'eux seuls ont appris aux hommes à penser, & qu'ils ont fait des découvertes dans la Morale. Ce qu'ils ont dit de raisonnable se trouve par-tout. Leurs extravagances même ne sont pas nouvelles; ils ne sont que les échos des bizarres systêmes qu'avoit enfantés l'imagination des payens; & ils ne rougissent pas de reproduire, au milieu de la lumière éclatante du Christianisme, les erreurs grossières nées au sein des ténèbres de l'idolâtrie. Quel riche trésor de la morale la plus pure & la plus sublime nous présentent les Livres *de Salomon*! Quel fonds inépuisable d'instructions, de vérités profondes & lumineuses

lumineuses! Quelle connoissance du cœur humain! Qu'il y a loin de cette philosophie à celle de *Voltaire*; & que tous nos vains discoureurs sont petits auprès de ces oracles de la divine sagesse! Quelle profondeur, quelle énergie dans ces portraits du pauvre & du riche, qu'on a depuis tant de fois copiés!

Le pauvre est à l'abri des complots de l'envie,
D'implacables Soldats n'attaquent point sa vie,
Il rit de l'exacteur; & sous ses humbles toîts,
Le fisc n'enlève rien pour les Palais des Rois.
Long-temps jeune, il possède encor dans sa vieillesse
La force & la santé que détruit la mollesse.
Les vices à ses pieds expirent abattus,
Il n'a point de trésors, mais il a des vertus.

Le riche est le jouet de sa propre fortune,
C'est un tyran cruel dont le joug l'importune;
Tourmenté de desirs, de besoins déchiré,
De rivaux, de jaloux, d'ennemis entouré,

Ses biens sont au pillage, & ses jours à l'enchère ;
Son bonheur est plus triste encor que la misère :
Lui-même il se déchire, & devient tour-à-tour
De son cœur inquiet, la proie & le vautour.

Le genre lyrique est aujourd'hui presqu'abandonné ; il est diamétralement opposé à cet esprit philosophique qui corrompt toutes les parties de la Littérature ; il exige un enthousiasme véritable, une imagination vigoureuse, une chaleur produite par la sensibilité de l'ame, & non par l'effervescence de la tête ; en un mot, tous les transports du génie. C'est de l'Ode qu'on pourroit dire à plus juste titre que du Sonnet :

Une Ode sans défaut, vaut seul un long Poëme.

Vous concevez, Monsieur, que nos penseurs arides, que nos tristes & froids raisonneurs, que nos versifica-

teurs foibles & mesquins, ne sont guères propres à manier la lyre de *Pindare* : il y a même aujourd'hui peu de lecteurs qui aient assez d'élévation dans l'esprit, qui aiment assez la grande & belle poësie, pour sentir & apprécier le mérite de ces élans sublimes. M. *de Montesquieu*, génie vraiment philosophique, a pu juger l'Ode, comme un célèbre Géomètre jugea autrefois l'*Iphigénie* de *Racine*. Il y a des beautés poëtiques qui sont nulles pour les esprits d'une certaine trempe; *Pascal* pensoit de la poësie en général, ce que l'Auteur de l'*Esprit des Loix* pensoit du genre lyrique : mais c'est être bien présomptueux & bien peu Philosophe que de préférer son opinion au sentiment de tant de grands hommes & au goût des siècles les plus polis; de vouloir jetter du ridicule sur l'enthousiasme des Poëtes, quand on est assez mal organisé pour n'y pas être sensible.

C'est une grande gloire pour M. *de Pompignan* de se trouver si voisin de *Rousseau*, dans un genre si difficile, & d'avoir laissé si loin derrière lui le sec

& dur *Lamotte*, digne précurseur de nos Poëtes Philosophes. Quoique dans ses Odes profanes il ne soit plus soutenu par le génie des Ecrivains sacrés ; cependant il s'élève assez haut avec ses propres aîles, pour donner à tous les lecteurs éclairés, la plus grande idée de son talent ; on connoît l'Ode magnifique qu'il a composée sur la mort de *Jean-Baptiste Rousseau*. Il ne réussit pas moins dans le genre gracieux. Les strophes suivantes pleines d'une morale douce & touchante, sont dignes d'*Horace* :

Croissez bosquets, trésor champêtre,
Dont je me hâte de jouir,
Croissez autour de votre maître ;
Mais que vous êtes lents à naître,
Et que mes jours sont prompts à fuir.

Vous rampez encor dans l'enfance,
Mes ans ont atteint leur midi,
Le temps de votre adolescence
M'annoncera la décadence
De mon âge alors refroidi.

Et toutefois de mes journées

Prodigue en des vœux superflus,
Pour voir vos têtes couronnées,
J'appelle & je perds des années
Qui pour moi ne reviendront plus.

Ainsi dissipateurs peu sages
Des rapides bienfaits du temps;
Etres fragiles & volages,
Nos desirs embrassent des âges,
Et nous n'avons que des instans.

Heureux du moins dans mon asyle
D'être exempt de souhaits trompeurs,
Et content de mon sort tranquille,
De n'implorer du ciel facile,
Que des feuillages & des fleurs.

. . . .
. . . .

O des Graces! mère ingénue,
Nature! quel charme imposteur,
Dans la France ainsi prévenue
De ta beauté trop inconnue,
Combat le pouvoir enchanteur.

Oublie en ces lieux les outrages
Que te font tant d'humains pervers;

Aux champs il est encor des sages,
Viens avec eux sur ces rivages
Orner mes jardins & mes vers.

Quand nous gémissons sur la décadence des Lettres, quand nous nous élevons contre cet esprit de vertige, contre cet amour de la nouveauté, qui trouble tout l'ordre social, & bouleverse toutes les idées reçues; on nous accuse d'injustice & de pédantisme; on nous regarde comme des censeurs chagrins, qui pour se rendre importans, calomnient leur siècle. Ce sont, dit-on, des boutades de Journalistes en mauvaise humeur. Ce qui nous console & nous justifie, c'est que le petit nombre des bons esprits, & des gens de goût, qui ont échappé à la contagion, pensent comme nous. M. le Marquis *de Pompignan* n'est pas un Journaliste; Ce n'est pas un homme sans talent, qui par impuissance de rien produire, s'attache à décrier les productions des autres. C'est un illustre Académicien, un Ecrivain très-distingué, l'honneur de la Littérature Françoise. Voici ce

qu'il pense de la multitude de nos brochures, & de notre style à la mode :

Tout se croit bel-esprit, & la prose & les vers
Dans ce siècle fertile inondent l'univers;
Le rapide lecteur ne sauroit plus suffire
Aux livres enfantés par la fureur d'écrire.
Un seul mois fait éclorre une foule d'Auteurs;
Un beau jour de printems étale moins de fleurs,
Et peut-être à la fin ce mal épidémique
Perdra-t-il des Beaux-Arts l'utile République.

. . . .

Les oracles du goût sont forcés au silence;
Oui, nous verrons bientôt de petits conquérans
Du Parnasse François, audacieux tyrans,
De leurs maîtres fameux proscrire les merveilles,
Et leur orgueil briser le sceptre des Corneilles.

. . . .

Déjà même la langue & moins nette & moins pure,
Rougit de se prêter à la simple nature;
Cette heureuse clarté, son plus solide appui,
Et que l'étranger même admiroit malgré lui,
Cet ordre lumineux, le nombre & la cadence
Semblent abandonner nos vers, notre éloquence;
Le style devient sec, moins nerveux que tendu,
Et pour vouloir trop dire, on n'est plus entendu.
Le public désormais fasciné par ses guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides;
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

C'est en 1738 que l'Auteur faisoit ces plaintes; & cependant nous étions riches alors. Que diroit-il de notre indigence actuelle, de l'horrible décadence de nos spectacles? Que diroit-il, s'il voyoit notre misérable Litté-

rature réduite à des traductions, des compilations, des Journaux & des Almanachs. M. *de Pompignan* a vu naître la philosophie moderne; il a été témoin de l'étrange révolution qui s'est opérée dans nos mœurs & dans notre manière de penser; qu'il a bien saisi le caractère & le manège de nos nouveaux Docteurs! Avec quelle vérité, quelle énergie, il nous peint les ravages de cette secte dangereuse! Je vous cite avec plaisir, Monsieur, ces beaux vers que *Boileau* n'eût pas désavoués, dont le tour & la facture antique doivent avoir aujourd'hui le mérite de la nouveauté :

Quel tableau! quel spectacle offre à nos yeux surpris,
Ce siècle tant prôné par tant de beaux esprits,
De sentimens pervers quel monstrueux mêlange!
De modernes Docteurs quel assemblage étrange!
L'un par l'autre vanté, l'un de l'autre jaloux,

Uniſſant leur orgueil, leurs menſonges, leurs coups,
Ils réforment le ciel, la terre, Dieu lui-même !
Ils ont de la nature éventé le ſyſtême ;
Son ſecret aux mortels fut trop long-temps caché :
Il paroît au grand jour, le voile eſt arraché.
L'univers retentit de nouvelles maximes,
La vérité, l'erreur, les vertus & les crimes,
Et les mœurs & le goût, l'eſprit & la raiſon,
Tout a changé de face, & de rang & de nom ;
Tout prend de nouveaux traits, de nouveaux caractères,
Et nous ne ſommes plus les enfans de nos pères.

Que j'aime à voir les grands hommes du ſiècle de *Louis XIV*, vengés du mépris affecté, & des injuſtes critiques de nos Philoſophes, par l'homme de ce ſiècle qui leur reſſemble le plus ! que M. *de Pompignan* eſt éloquent & vigoureux, quand il plaide la cauſe du bon goût ! L'indignation

donne à ses vers une impétuosité & une chaleur nouvelle. *Facit indignatio versum.*

Le sublime vieillard, tuteur de Melpomène,
Créateur parmi nous, & maître de la scène,
Voit de lauriers couvert, ses écoliers ingrats,
Insulter à leur guide en bronchant sur ses pas.
De son fameux rival, les chefs-d'œuvre tragiques
Sont en butte aux dédains de nos jeunes Critiques,
Fénélon, des bons Rois l'instituteur divin,
Dans sa prose traînante, est un foible Ecrivain.
Par grace, à la Fontaine, on laisse quelques fables.
Nos Orateurs chrétiens sont froids ou détestables.
Massillon, Bourdaloue, en deux ou trois discours,
A peine ont de quoi plaire aux lecteurs de nos jours.

De l'immortel Pascal on attaque la gloire :
Le vengeur de la foi, le flambeau de l'histoire,
Des plus parfaits écrits l'incomparable Auteur,
L'éloquent Bossuet n'est qu'un déclamateur.
On accable Boileau d'invectives rimées ;
On le déchire en prose. O ! troupe de Pigmées,
S'il pouvoit un moment revenir parmi nous ;
Comme un effroi soudain vous disperseroit tous.
Au feu de ses éclairs, sous le bruit de sa foudre,
Que bientôt à ses pieds vous tomberiez en poudre.
Vos maîtres ne sont plus ; mais leurs écrits vivront,
Ils vivront à jamais : les vôtres périront.

Il n'est pas inutile de rappeller ici que ces jugemens sur nos bons Ecrivains, dont M. *de Pompignan* fait si bien sentir l'impertinence, sont presque tous des oracles rendus par *le grand homme*, qui, semblable à *Sénèque*,

n'a cessé de décrier ces génies immortels, dont la manière ressembloit si peu à la sienne. *Quos non destiterat incessere, diversi sibi conscius generis* (QUINT). Il est bon sur-tout de remarquer que c'est dans sa vieillesse, & lorsque l'esprit de parti l'eut absolument aveuglé, que *Voltaire* s'est deshonoré par ces décisions absurdes dictées par l'injustice & par l'envie.

Les Epîtres de M. *de Pompignan* sont, à certains égards, la partie la plus précieuse de ses Ouvrages; j'avoue qu'elles me paroissent encore préférables à ses Odes : c'est la raison même embellie par une éloquence mâle & vigoureuse ; c'est un style plein & nourri, une élégance continue, un enchaînement d'idées, une liaison, une harmonie, une phrase poëtique, dont le secret est perdu depuis long-temps. Ses poësies diverses, ses Pièces composées pour les jeux floraux, portent le même caractère de justesse, d'exactitude & d'élégance. *Son Voyage de Languedoc & de Provence*, se lit avec plaisir, même après celui de *Chapelle* : s'il n'a pas toujours la même facilité

la même molleſſe ; il a plus de correction. Les graces paroiſſent réconciliées avec l'érudition, dans la *diſſertation ſur le nectar & l'ambroiſie.* L'Auteur y trouve l'occaſion de défendre *Homère* contre les ſophiſmes de *la Motte.* Il venge le chantre de la guerre de Troye, en le faiſant connoître : c'eſt la manière la plus ſûre ; *Homère* n'a jamais eu d'ennemis que ceux qui ne l'entendoient pas. M. *Pompignan* traduit en Poëte, un paſſage charmant, que le bel eſprit *de la Motte* avoit défiguré ; & la diſpute eſt terminée.

L'*Opéra* eſt un ſpectacle ſi frivole, ſi extravagant, tellement ſubordonné aux effets de la Muſique, de la danſe & de la perſpective, qu'il eſt rare qu'un bon eſprit attende une gloire ſolide de ſes travaux en ce genre ; le génie naturellement libre, dédaigne d'être l'eſclave du compoſiteur, du décorateur & du maître des ballets. Convenons cependant que l'Opéra eſt peut-être aujourd'hui plus ſage & plus régulier que le Théâtre National, & qu'il ſe rapproche de la véritable Tragédie, à meſure que la

Scène Françoiſe s'en éloigne. Si dans quelques momens de loiſir, M. *de Pompignan* a voulu ſe délaſſer en compoſant quelques Drames lyriques ; on y trouve toujours l'empreinte de ſon caractère ; point de ces lieux communs de galanterie fade, de ces maximes auſſi ridicules que dangereuſes, qui juſqu'alors avoient paru eſſentielles à cette eſpèce de Drame, & qui donnoient tant d'humeur à *Boileau*, qu'il en devint injuſte envers *Quinaut*. Entre les mains de M. *de Pompignan*, l'*Opéra* eſt une école de morale ; ſes chants comme ceux d'*Orphée* & de *Linus*, ne contiennent que des leçons utiles, couvertes du voile d'une ingénieuſe allégorie : c'eſt ce mérite qui diſtingue *le Triomphe de l'Harmonie*, *Léandre & Hero*, *Janus*, *les Deſirs*, *Promethée*, de cette foule de rapſodies doucereuſes & inſipides, que les ſons même de la plus agréable muſique n'ont pu *réchauffer*.

Les Adieux de Mars, petit Drame allégorique, d'un tour très-piquant, d'une imagination vive & brillante,

annonce que l'Auteur pouvoit prétendre aux faveurs de *Thalie*, s'il eût voulu lui faire la cour : mais son chef-d'œuvre *de Didon* est une grande preuve de son ingratitude envers *Melpomène*, & fait regretter aux amateurs du Théâtre, qu'il ait abandonné une carrière, qui ne lui offroit que des lauriers. *Didon* n'est pas une Pièce romanesque, une pantomime dans le goût moderne ; c'est une Tragédie à la manière de *Racine* ; une Tragédie régulière & sagement conduite, où tout est vraisemblable & motivé, & qui se soutient, non, par des coups de Théâtre, & des situations outrées ; mais par le jeu des passions, & le développement du cœur. Le caractère du Héros Troyen, sembloit rendre ce sujet impraticable. Le plus heureux effort du talent est d'avoir rendu le pieux *Enée* intéressant sur la scène. Quoique l'Auteur ait pris dans la Tragédie de *Boisrobert* l'idée du rôle d'*Iarbe*, la manière dont il l'a mis en œuvre, lui fait le plus grand honneur. Admirez, Monsieur, l'impartialité de l'équitable *Voltaire* qui pour déprimer

cette excellente Pièce dont il ne pouvoit se dissimuler le mérite, prétend que M. *de Pompignan* n'a fait que rimer *quelque phrase sur la Didon qui fut de Métastase* : on auroit bien plus de raison de rabaisser la *Mérope* de *Voltaire*, en disant qu'il n'a fait que prêter son coloris au *Téléphonte* de *la Chapelle*, à *l'Amasis* de *la Grange Chancel*, & à la *Mérope* de *Maffeï*. En effet, il n'y a nulle invention dans la *Mérope* de *Voltaire*, au lieu que la *Didon* de *Pompignan* est un chef-d'œuvre de difficulté vaincue.

Le succès de *Didon* doit apprendre aux jeunes gens qu'on peut encore réussir au Théâtre, avec de la raison, des sentimens vrais, un intérêt puisé dans la nature, une noble simplicité. Qu'ils se gardent bien d'en croire certains docteurs qui, pour perfectionner le Théâtre, le ramènent à la barbarie : il est faux qu'on ne puisse plus remuer le public que par un vain fracas d'incidens romanesques & par un jargon emphatique. La nature, le bon-sens & la vérité ont toujours des droits sur les cœurs, quelques corrompus

qu'ils soient par les parades tragiques qui deshonorent notre scène : n'est-ce pas le comble de l'extravagance de quitter l'école de *Corneille* & de *Racine* pour celle de *Sakespear* ? que ce sublime fou reste dans son isle : que ses imaginations atroces & monstrueuses fassent toujours les délices de la populace Angloise : mais *nous que la raison à ses regles engage* ; nous François, qui avons connu, les premiers & les seuls dans l'Europe, l'alliance du génie & du goût, restons fidèles aux principes tracés par nos maîtres ; n'oublions jamais que les fictions de la Poësie dramatique n'ont d'agrément & de prix que par la vraisemblance. Illustres Auteurs de *la Veuve de Malabar*, & du *Roi Léar*, vous aujourd'hui le frêle & unique espoir de notre scène tragique, soyez neufs si vous pouvez, soyez pathétiques tant que vous voudrez ; mais, je vous en conjure au nom de la nation, ne soyez jamais absurdes ! que votre enthousiasme poëtique n'aille pas jusqu'au délire ; déchirez notre cœur, sans insulter notre raison ; & s'il est bien décidé qu'il faut acheter les

beautés théâtrales au dépens du sens commun, tâchez donc de les avoir au meilleur marché possible !

Ce qui doit rendre M. *de Pompignan* bien recommandable aux yeux des gens de goût, c'est que dans tous les genres qu'il a traités, on le voit toujours invariablement attaché aux vrais principes. S'il prend la lyre, il la monte au ton de *Pindare*, d'*Horace* & de *Rousseau*; il ne s'avise point de métamorphoser ses Odes en dissertations philosophiques. S'il fait des épîtres & des discours en vers, on y retrouve la justesse, la saine éloquence, la clarté, la correction de *Boileau*; il ne lui vient pas dans l'esprit de coudre ensemble des distiques roides & obscurs, des épigrammes détachées, des sentences fausses & hardies : s'il compose un *voyage* il ne se tourmente point pour briller, il ne fatigue point son lecteur par des énigmes, il n'est ni précieux ni guindé; c'est le naturel, c'est la grace de *Chapelle* qu'il se propose d'imiter : s'il chausse le cothurne, c'est *Racine* qui est son guide; il parle au cœur plutôt

qu'aux yeux ; il écrit des scènes, & ne dessine point de tableaux; il intéresse, il touche, en suivant les règles ; il produit un grand effet, sans courir après *les effets* ; en un mot, il ne fait pas un Roman, mais une Tragédie.

Il ne faut pas sans doute se traîner servilement sur les traces de ses prédécesseurs ; il faut être soi-même, il faut avoir une physionomie & un caractère : mais il y a des principes généraux & invariables qu'on doit toujours respecter. S'écarter de la nature & confondre les genres, ce n'est pas être neuf, c'est être bizarre & ridicule. Choquer la vraisemblance, ce n'est pas avoir une manière, mais un défaut. Si tous nos Ecrivains avoient eu la même sagesse que M. *de Pompignan* ; si d'ambitieux Sophistes, pour couvrir leur foiblesse & leur impuissance, n'eussent pas tendu des pièges au public avide de nouveautés, au défaut des génies du siècle de Louis XIV, nous en aurions du moins conservé le goût ; nos écrits peut-être ne seroient pas sublimes ; du moins ils seroient sensés ; & nous ne gémi-

rions pas inutilement sur la déplorable & honteuse décadence de notre Littérature.

Je suis, &c.

Cet Article est de M. GEOFFROY.

LETTRE III.

L'Almanach des Muses, ou *Choix de Poësies Fugitives, de* 1783. *A Paris, chez* Delalain, *l'aîné, Libraire, rue Saint-Jacques.* 1784.

CHAQUE année, Monsieur, les Neuf-Sœurs ouvrent leur porte-feuille, & mettent au jour les billets doux, les tendres aveux, en un mot les faveurs innocentes qu'elles ont accordées à leurs amans. Sans mentir, elles en ont un bon nombre.

Elles ſont neuf ; & je pourrois nommer ſoixante amans ; ſans compter mille ſoupirans dédaignés ou maltraités. Car ce Recueil ne contient les noms que des favoris des Muſes : il ſeroit bien plus conſidérable, ſi l'on n'avoit rebuté, renvoyé, ſans les ouvrir, leurs doucereux poulets, leurs galantes Epîtres. Ils gémiſſent, ils murmurent, ils accuſent les Muſes d'ingratitude, & leur Secretaire de mauvais goût ; mais au fond le Public en eſt mieux ſervi. Ainſi, Monſieur, ne jugez point avec trop de rigueur cette collection ; faites graces à ce qu'on vous offre, en faveur de ce qu'on a rebuté.

Je vais pourtant faire encore un choix dans cette Elite ; M. le Chevalier de *Parni* fixe le premier mes regards : il ne ſe dément point, c'eſt toujours même grace, même aiſance, même délicateſſe ; ſon *Cabinet de Toilette* eſt un peu voluptueux, & figureroit mieux dans *l'Almanach des Graces*. Son *Elégie* eſt touchante & va au cœur : toutes les autres Pièces ſont dignes de M. de *Parni*.

Un autre Chevalier se présente sur les rangs, c'est M. de *Florian*, moins Poëte, Peintre moins gracieux, mais plus naturel & joignant à beaucoup d'esprit, beaucoup de naïveté. Son *Bon Fils*, Romance, le louera mieux que tout ce que j'en pourrois dire.

LE BON FILS,

Romance.

Des Bergers de notre village,
Lisis fut le plus amoureux :
Louise reçut son hommage,
Et partagea bientôt ses feux.
Il la demande à sa famille ;
Mais le père dit à Lisis :
Soyez riche autant que ma fille,
Je ne la donne qu'à ce prix.

Hors son amour & sa chaumière,
Le pauvre Lisis n'avoit rien :
La cabane étoit pour sa mère,
Et pour Louise l'autre bien.
Il part, il quitte sa patrie ;
Il arrive au pays de l'or ;

Là, par une honnête induſtrie,
Il amaſſe un petit tréſor,

Liſis revient plein d'eſpérance,
Louiſe eſt fidelle & l'attend;
Sa main ſera la récompenſe
Des travaux d'un ſi tendre amant;
Il va poſſéder ſon amie :
Mais la veille d'un jour ſi beau,
Par une affreuſe maladie,
Sa mère eſt au bord du tombeau.

Liſis tremblant court à la ville;
Il ne ſonge plus aux amours :
Du Médecin le plus habile
Liſis implore le ſecours.
Ma mère va m'être ravie,
Dit-il, embraſſant ſes genoux:
Si votre art lui ſauve la vie,
Ce que je poſsède eſt à vous.

Le Médecin, par ſa ſcience,
Rend la mère aux vœux de ſon fils :
Le tréſor eſt ſa récompenſe :
Plus de Louiſe pour Liſis.
Un autre épouſe la Bergère :
Liſis le voit ſans murmurer;

Et

Et l'air content, près de sa mère,
Il mourut & n'osa pleurer.

Puisque j'en suis à l'article des Chevaliers, un mot du Chevalier de *B*.... qu'on n'ose nommer, mais que chacun devine. M. le Chevalier de *Bert*.... ne se fait connoître qu'à demi.

Et fugit ad salices, tamen & cupit ante videri.

Je regrette de ne pouvoir vous citer quelque chose de sa *Vendange*, description pleine de gaieté, de feu & de Poësie. J'entrevois aussi M. le Chevalier de *C*.... qui se cache. Les Muses sont comme les autres femmes : elles aiment les Militaires, mais ces Militaires sont discrets.

Le souper des six Sages, par M. *Andrieux*, mérite d'être distingué : c'est, sans contredit, un des meilleurs Ouvrages de ce Recueil ; il réunit la finesse des pensées, le charme du style, le sel & l'enjouement. Ce début est agréable :

C'eſt toi, mon cher penſeur, que je prétends diſtraire.
Tâche de rire un peu, contre ton ordinaire.
On ne peut à penſer employer tout ſon temps;
Des ſages comme nous, d'environ vingt-cinq ans,
Lorſqu'ils ont bien dîné, peuvent, ſans grand ſcandale,
De quelque trait frivole égayer leur morale;
Le genre humain qu'un jour nous devons éclairer,
Voudra bien, pour ce ſoir, nous laiſſer reſpirer.

Timante, Athènien, émerveillé des Ouvrages des Sages, veut ſe lier avec eux, & les invite un jour à ſouper, ils viennent. L'un d'eux déclame contre le luxe, & en même temps relève par une agraffe d'or un manteau de pourpre; un autre condamne la bonne chère:

Il alloit ſur ce point longuement diſcourir;
Mais il vit les valets tout prêts à deſſervir,

Et faisant prudemment trêve à son éloquence,
Fondit sur un pâté d'assez belle apparence,
Que tandis qu'il parloit, on avoit fort vanté :
Et c'étoit le seul plat dont il n'eût pas goûté.

Un troisième fait l'éloge de l'eau pure :

Chrisippe s'arrêtoit de moment en moment,
Et d'un verre de vin trempoit chaque argument ;
C'étoit là sa méthode, elle est fort bonne à suivre :
Tant il argumenta qu'à la fin il fut ivre.

Enfin la conversation roule sur les femmes, & nos Philosophes médisent à l'envi d'elles & de l'amour : une jeune Jardinière paroît en ce moment,

Portant des fruits soignés & cueillis de sa main,
Mais cent fois moins vermeils & moins frais que son teint.

Elle compte seize ans, sa grace est naturelle,
Son timide maintien la rend encore plus belle,
Et dans ses grands yeux bleus, modestement baissés,
L'innocence & l'amour ensemble sont tracés.

Nos Sages échauffés par le vin, se battent pour l'amour d'elle; & il faut les chasser :

Timante resté seul, conclut avec raison
Que les beaux discoureurs ne sont pas les vrais sages,
Et qu'il est peu d'Auteurs qui vaillent leurs Ouvrages.

MM. *Pons de Verdun*, *de Laplace*, *Masson de Morvilliers*, *James*, ont fait les frais des épigrammes; on distingue aisément le premier au tour vif & piquant qui le caractérise : je cite au hasard.

Les Suites d'une Affaire.

Vous disputez, mon cher, moi je m'enfuis;

Vive la paix ! --- Quelle crainte est la
vôtre ?
--- Je n'eus jamais qu'une affaire, & depuis
J'ai bien juré de n'en pas avoir d'autre.
Voiçi comment la chose se passa :
Dans un Café, je buvois de la bierre,
Lorsqu'un matou, que mon voisin pinça,
Voulut s'enfuir, & fit tomber mon verre :
Si qu'en tombant, mon verre se cassa.
Or de ses sens on n'est pas toujours maître,
Je lâche une F.... j'en lâche deux,
peut-être,
Et mon voisin qui n'aimoit pas les F...
Par un soufflet me repartit en bref.
--- Ciel ! un soufflet, devant une assemblée,
En plein Café ! quoi ! sérieusement !
L'affaire eut donc des suites ?.. --- Oh !
vraiment !
Pendant un mois, j'en eus la joue enflée.

Sans être aussi original, M. *de Laplace* à fourni plusieurs épigrammes plaisantes, entr'autres celle-ci :

La Politesse poussée à bout.

Doux & poli de sa nature,

Un grand Seigneur qui voyageoit,
Ayant reçu dans sa voiture
Certain bavard qui l'ennuyoit
Par mainte galante aventure,
Feignoit de rire, & s'endormoit.
Mais l'autre avide de la gloire
D'être amusant, & qui point ne croyoit
Qu'on pût dormir tandis qu'il racontoit,
A chaque instant le reveilloit,
Et reprenoit le fil de son histoire.
Tant y revint, le bourreau, qu'enfin las
D'une torture si cruelle,
Le bon Seigneur, entr'ouvrant la prunelle,
Tout en baillant lui dit : cher Licidas,
Ou laissez-moi dormir, ou ne m'endormez
pas.

M. *Masson de Morvilliers* affecte un peu trop d'originalité dans les siennes, & c'est un défaut qu'on peut également reprocher à celles de M. *Piis* ; outre que l'un & l'autre ne choisit pas toujours bien ses sujets. Parmi plusieurs opuscules très-agréables, de feu M. *Borde*, j'aime beaucoup cette Epigramme :

Çà, m'aimez-vous un peu? voyons où
nous en sommes,
Dit Erafte à Doris. — Monfieur, de tous
les hommes
Vous êtes le dernier que mon Cœur choifira,
— Parbleu! j'en fuis ravi : mon tour
arrivera.

Si des petits Ouvrages nous paffons aux grands, nous allons rencontrer *l'Exemple Inutile*, par M. de *Maifon-Neuve*, Pièce écrite avec fimplicité & vérité; mais foible & profaïque en plus d'un endroit. L'*Ennui & le Plaifir*, Conte de M. le Chevalier *de Rivarol*, affez enjoué, affez galant, mais fans couleur & fans caractère. Vous trouverez de la facilité, mais de la négligence, dans *le Bonheur Champêtre*, de M. *Bérenger*; du naturel dans la *Manière de Conter*, de M. *de Chambry*; de la poëfie & du grand mouvement dans *les Fleuves*, Ode par M. *de Murville*; trop de longueur dans *les Dangers de l'air Natal*, par Mg . . . ; des formes étrangères & un enthoufiafme froid dans *le Chant d'une jeune fille*

d'Ecosse, *traduit d'Ossian*, par M. *de Flins*; de la légèreté, mais un peu de verbiage dans les Epîtres de M. *de Loc* . . . .; *la traduction de la Fable de Ceyx & Alcione*, par M. *de Saint-Ange*, vous paroîtra en général assez correcte, quelquefois élégante, mais plus souvent compassée & précieuse; des vers enfilés deux à deux, une affectation d'entasser des épithètes, une tournure pénible, vous permettront à peine d'aller jusqu'au bout. *Justice & Grace*, *Conte ou Fabliau*, par M. *Imbert*, vous offrira d'heureuses saillies, de jolis vers, beaucoup d'esprit, mais un luxe de poësie, une abondance d'images, superflue dans un Conte, des réflexions précieuses peut être trop spirituelles, telle que celle-ci :

> Les flots s'écoulent devant lui,
> Et sa tristesse lui demeure.

Et cette autre :

> Lauval n'a de vivant que le cœur & les yeux.

Des antithèses affectés; par exemple :

Ses deux Demoiſelles,
Qu'en allant il trouvoit ſi belles,
Ceſſent de l'être *en arrivant.*

Et plus bas :

C'eſt par ſon *crime*, même hélas! qu'il a perdu
Ce qui pouvoit juſtifier ſon *crime.*

Et enfin celle-ci, qui termine ſon Conte :

Et ſur-tout préſerve-moi
De la haine de mon Roi,
Et de l'amour de ma Reine.

Ces derniers vers ſont de plus un échantillon des vers foibles, négligés & proſaïques, répandus çà & là dans l'Ouvrage : cela vient d'abord de vouloir verſifier des détails trop ſimples, & de s'arrêter ſur d'autres avec trop de complaiſance ; ce qui rend le Conte de moitié plus long qu'il ne devroit être; d'ailleurs il reſſemble un peu, & eſt bien inférieur au joli

Conte de *Voltaire*, qui a donné lieu à la *Fée Urgèle*.

Vous lirez sans doute avec intérêt, Monsieur, *l'Epitre à une jeune Provençale*, par M. *Roman*; la Romance de M. *Léonard*; *l'Epître à la Lune*, par M. le Comte de *S****; & *mes Premières amours*, par M. *Pons de Verdun*; vous reverrez avec plaisir le noms de MM. *Blin de Saint-More*, l'Abbé *Dourneau*, *de la Louptière*, *Rochon de Chabannes*, *Mérard de Saint-Just*, *le Bailli*, *Gudin de la Breunelière*, *Royou*, *S. Péravi*, &c. Vous serez fâché de ne voir que deux quatrains de M. *François de Neufchâteau*, de ne trouver de M. *Collin* que ces quatre vers.

Epitaphe d'un Centenaire.

Ci gît Paul qui, docile à cet avis du Sage :
EN TOUT CE QUE TU FAIS, HATE-TOI LENTEMENT,
Pour gagner l'autre monde, alla tout doucement,
Et mit cent ans entiers à faire le voyage.

Vous chercherez en vain les noms de MM. *Marsolier*, *de Bonneville* & *Garnier*. Enfin parmi les Pièces anonymes vous remarquerez probablement celle-ci, qui rappelle un nom chéri.

Sur la Mort de Carlin.

De Carlin pour peindre le sort,
Très-peu de mots doivent suffire :
Toute sa vie il a fait rire,
Il a fait pleurer à sa mort.

J'aurois dû commencer par les Dames ; à leur tête est Madame la Marquise *de la F....* ses Fables la mettent au-dessus de Madame *Deshoulières*, & assez près du bon *la Fontaine* ; la Fable des *Deux-Loups*, sans être tout-à-fait neuve, est ingénieuse & gaie ; j'aime pourtant encore mieux celle-ci :

LE VILLAGEOIS ET LA FAUVETTE.

Fable.

Pour mieux jouir d'une Fauvette,
Qui gazouilloit dans un buisson,

Un jeune Villageois dénicha la pauvrette:
Joyeux de la tenir, il gagne sa maison,
Et lui fait au plus vîte habiter une cage,
Que les oiseaux nomment prison
Regrettant & famille, & verdure & bocage,
Elle ne chanta plus en quittant le feuillage;
De sa tristesse enfin son maître se plaignit,
Vanta ses soins pour elle, & son tendre langage;
Mais la Fauvette répondit:
« Quoi! par plaisir ou par caprice,
» Tu me prives de mes enfans,
» De mon époux, de la beauté des champs;
» Et pour prix de ton injustice,
» Qui cause mes gémissemens,
» Tu veux que je te divertisse!
» Non, non, j'aimerois mieux la mort;
» Si tu veux des chansons, il faut changer
» mon sort;
» Je ne puis être heureuse & chanter
» qu'en ménage:
» Rends-moi ma liberté, mes petits, mes
» amours,
» Et je reprendrai mon ramage.
» Si je chantois dans cette cage,

» Loin de ceux qui faisoient le bonheur
» de mes jours,
» O ! je mériterois un si dur esclavage,
» Il faudroit m'y laisser toujours ».

Madame la Baronne *de Bourdic* ne nous donne cette fois qu'un joli Impromptu, & c'est bien peu de chose; Madame la Comtesse de *B.* fait bien pis, elle ne nous donne rien du tout; à sa place, agréez une Epître pleine de sensibilité, & de grace, adressée à M. *Ducis*, par Mademoiselle *Gaudin*.

En un mot, Monsieur, ce Recueil est aussi bien composé qu'il est possible. S'il s'y est glissé des Pièces médiocres, & quelques noms obscurs, c'est la faute des Collections, & non de l'Editeur, qui montre autant de goût dans le choix des poësies, que dans les courts jugemens, qu'il porte sur les Ouvrages nouveaux.

Je suis, &c.



*Lettre d'un Pédant au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE.

LES Almanachs, Monſieur, ſont des Livres bien ridicules pour nous autres Savans; vous ſaurez cependant que l'Almanach des Muſes eſt entré en fraude dans un de nos Colléges, & ne nous a point fait rire. Jugez de notre ſurpriſe & de nos alarmes, quand nous ſommes tombés ſur l'Epigramme ſuivante :

Du Dieu des Arts obſcurs perſécuteurs,
Je ris, Pédans, de vos complots barbares;
Je ne crains point vos plats Inquiſiteurs,
Vos Aggrégés, & vos ſots en ſimarres;
Je dompterai tous vos grimauds latins.
Nouveau Samſon, j'en aurai ſeul la gloire:
La charge ſonne : avancez Philiſtins,
Et toi, Dorval, prête-moi ta machoire.

A cette bruſque déclaration de guerre, la terreur s'eſt répandue dans le pays

latin ; on a sonné le tocsin dans tous les quartiers de l'Université, pour avertir les *Aggrégés & les Grimauds* de s'armer chacun d'un *in-folio*, & d'attendre en bon ordre ce fougueux Capitan. Dans cette consternation générale, je suis presque le seul qui n'ait point perdu la tête. Il m'a paru que notre ennemi n'étoit qu'un fanfaron, qui faisoit trop de bruit pour être redoutable ; & j'ai imaginé qu'on pouvoit appaiser les vapeurs guerrières de ce fier à bras, en lui donnant un petit avis conçu en ces termes :

De Martial certain copiste fade,
Dont les bons mots & les traits innocens
N'ont jusqu'ici blessé que le bon-sens,
Soudain se fâche ; & méchant par boutade,
Veut des pédans & des grimauds latins,
Exterminer la nation maussade.
Nouveau Samson, il marche aux Philistins
En matamore ; & sûr de la victoire,
Par-tout d'un âne il cherche la machoire,
Pour accomplir ses glorieux destins :
Sans plus chercher, ami, qu'il te souvienne,
Pour cet exploit qu'il suffit de la tienne.

Je vous prie, Monſieur, d'inſérer cette charitable remontrance dans votre premier Numéro. Je m'adreſſe à vous avec d'autant plus de confiance que je me rappelle avoir lu dans un de vos articles, que les Pédans n'étoient plus dans le pays latin ; qu'ils s'étoient tous jettés dans le grand monde, pour l'endoctriner, & le convertir, au grand regret des bonnes gens & des joyeux convives.

Je ſuis,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, GRÆCO-LATINUS.



Paris en Miniature, d'après les deſſins d'un nouvel Argus. A Londres, & ſe trouve à Paris, chez Pichard, *Libraire, Quai & près des Théatins;* 1784 (1).

MIL *ſept cent quatre-vingt-quatre!* cette date me paroît bien haſardée, & l'Auteur eſt bien hardi! Qui lui a répondu que ſon Ouvrage iroit juſques-là? S'il alloit mourir avant que de naître, mais c'eſt ſans doute une faute d'impreſſion; car l'Auteur paroît ſentir tout ce que ſon Livre vaut.

« Si quelque contrôleur de plume » s'aviſoit de me critiquer avec hu» meur, je lui dirois tout modeſte» ment : eh! de grace, Monſieur, ne » vous fâchez pas; pourquoi faire écla» ter votre colère contre une feuille » que le vent emporte? demain elle » n'exiſtera plus ».

Que voulez-vous que l'on réponde à cet aveu, & après cela qui auroit

(1) Cet Ouvrage a paru dans les derniers jours de Décembre 1783.

le courage de dire du mal de cette brochure? Dirois-je qu'elle eſt mince, légère, que ce n'eſt qu'un *croquis* : eh bien! il l'appelle ainſi lui-même; il dit qu'on *n'aime dans ce ſiècle que les eſquiſſes*, que l'on *n'y veut que des brochures éphémères*, &c. &c. Ferois-je obſerver que ce petit Ouvrage n'apprend rien de nouveau, qu'il n'y a pas une idée neuve, que ſeulement les idées ſemblent rajeunies par un vernis de perſifflage & d'inconſéquence, & ſont reſſerrées, & comme entaſſées l'une ſur l'autre, qu'enfin c'eſt un Ouvrage parfaitement inutile? Mais l'Auteur m'a prévenu, & il a déjà dit :

« Ce petit Ouvrage, fût-il un » hors-d'œuvre, il ne ſera pas le ſeul » dans la ſociété; l'on y ſouffre tant » d'êtres inutiles »!

Souffrons donc encore celui-ci, & laiſſons l'Auteur en repos : qu'il aille à ſon gré du fauxbourg S. Marceau au fauxbourg Saint-Honoré, &c. &c. comme le babillard, & cela en une heure : Tant d'oiſifs, tant de curieux ſont de même! Je vais me contenter

de vous citer un ou deux des passages les plus saillans de la brochure, & pour cela je n'ai pas de temps à perdre; *demain elle n'existera plus*, a dit l'Auteur : cela pourroit bien être, en vérité. Voilà pourquoi, Monsieur, j'en parle aujourd'hui, comme *Francaleu* se hâte d'aller à la première représentation d'une Pièce, de peur de ne la plus voir.

« De vingt sols qu'on payoit au
» parterre, à quarante-huit, quel
» saut, disoit l'autre jour un Gascon!
» Il n'y put tenir; il partit sur le
» champ : avoit-il tort? Il arrive par
» le Pont-Rouge, on le fait payer;
» il va s'asseoir aux Tuileries, on le
» fait payer; il vient en murmurant
» prendre un siège au Palais Royal,
» on le fait payer; il gagne l'Eglise,
» se croyant à l'abri de tout impôt,
» on le fait payer; il veut se reposer
» au Luxembourg, on le fait payer;
» il satisfait un besoin, on le fait payer;
» il n'osoit plus ni s'asseoir, ni se tenir
» de bout, ni marcher, tant ces diffé-
» rentes contestations l'avoient effrayé;
» lorsqu'il fuit le long des murs de

» l'Arsenal, & il fallut encore payer.

» *Sandis*, crioit-il le long du » chemin, ce pays n'est pas fait pour » des cadets; à peine des aînés peu- » vent-ils s'y montrer ».

Je rencontre en passant ce mot plaisant d'un paysan madré :

« Noutre Vicaire fait de l'éloquence » fouettée, comme je faisons de la » crême, & il n'en reste que de la » mousse & dû vent ».

Seulement je ne sais pas à quel propos ce mot se trouve ici : mais il y en a tant d'autres qui n'y sont pas plus nécessaires! C'est comme si vous me demandiez ce que font je ne sais combien de Calembourgs semés çà & là. Celui-ci, par exemple, sur les jambes d'un Prélat, qui sont *comme la plupart de ses Vicaires-Généraux, honoraires*; & celui-ci, sur les Edifices du Palais Royal : *si ces pierres pouvoient se changer en pains!* Et cet autre encore : *il n'y a plus de reconnoissance qu'au Mont-de-Piété!* Vous aimeriez mieux la plaisanterie d'un Gascon, qui disoit, en parlant du Restaurateur :

« *Réfectoire de Capucins*, il n'y a » point de nappe, on n'y parle pas, » l'on en sort avec appétit ».

Vous ne croiriez jamais, Monsieur, combien ces saillies plaisantes sont rares dans cette brochure : & en vérité, j'ai besoin de me souvenir de tout le mal que l'Auteur en a dit lui-même, encore n'en suis-je pas bien la dupe. Je connois un peu, Dieu merci, Messieurs les Auteurs. Que leur importe que le lecteur dise, après avoir lu leur Ouvrage, il est détestable; leur Ouvrage a été acheté, que leur importe encore qu'un *contrôleur de plume* le critique ? Leur Ouvrage a été lu, c'est tout ce qu'ils demandoient.

J'ai l'honneur d'être, &c.



GRAVURE.

PORTRAIT du célèbre Comte de *St.-Germain*, fameux Alchimiste, dédié à M. le Comte de *Milly*; gravé par le Sieur *Thomas* d'après le tableau original, tiré du Cabinet de feue Madame la Marquise *Durfé*, appartenant aujourd'hui à M. le Marquis du *Chatelet* son petit fils. *Prix 6 liv.*

Cette gravure a 17 pouces de haut sur 11 pouces & demi de large, elle est très-ressemblante au tableau & très-bien exécutée. Elle se vend à Paris chez le Sieur *Thomas*, Graveur en taille-douce, rue des Boulangers, la seconde porte à gauche en entrant par la rue des Fossés St. Victoire.

ANNONCES.

M. *Rouland*, Professeur de Physique expérimentale & Démonstrateur

en l'Université commencera, le lundi dix-neuf Janvier, à midi précis, ses Expériences sur les différens Airs ou Gaz, ainsi que sur l'Electricité, & il les continuera les lundis, mercredis & vendredis, à la même heure, dans son Cabinet de Physique, maison de l'Université, près St. Yves, rue St. Jacques.

Il commencera les mêmes Expériences le vingt Janvier, à six heures du soir, pour les continuer les mardis, jeudis & samedis, à la même heure.

LIVRES NOUVEAUX.

Les Conversations d'Emilie, Ouvrage de feue Madame d'*Epinay*, qui a été couronné en Janvier dernier, par l'Académie Françoise, comme le meilleur Livre sur l'Education. 2 vol. *in*-12. Prix, 6 liv. *relié*.

Instructions sur l'Art de faire la Bierre, au moyen desquelles chaque Particu-

lier peut faire cette boisson chez lui, à peu de frais, & dans la plus grande perfection. Par *le Pileur d'Appligny*. A Paris, chez *Serviere*, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Recherches sur la Houille d'Engrais & les Houillères, sur les Marais & leur Tourbe, & sur l'exploitation de l'une & de l'autre de ces substances; Ouvrage convenable à tous Propriétaires de biens-fonds cultivables, Régisseurs de terres, Cultivateurs, &c. &c. aux Officiers Municipaux des Villes où le bois est cher, & à toutes les Manufactures qui se servent de cette matière, ou à ceux qui voudroient en tenter l'exploitation, ainsi que celle de la Houille d'engrais; avec figures. Par M. *Delaillevault*. 2 vol. *in*-12. Prix, 4 liv. broché. A Paris, chez *Serviere*, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Etrennes de la Vertu, pour l'année 1784, contenant les actions de Bienfaisance, de Courage, &c. A Paris, chez, *Savoye*, Libraire, rue Saint-Jacques, à l'Espérance. Prix, 1 livre 4 sols broché.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Les Converſations d'Emilie. Quatrième édition. 2 vol. in-12. *A Paris, chez* Belin, *Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves; avec cette épigraphe :*

Inutileſque falce ramos amputans
Feliciores inſerit, HORAT.

S'IL eſt une fonction intéreſſante, c'eſt ſans doute celle d'une mère tendre & éclairée, qui, renfermée dans les ſoins de ſa famille, préfère au tourbillon des plaiſirs & des frivolités

mondaines, le plaiſir ſi touchant de former elle-même le cœur & l'eſprit de ſa fille, & de faire germer & éclorre dans ſon ame les qualités qui doivent lui mériter un jour les titres glorieux d'épouſe & de mère vertueuſe. Mais combien de mères ont les lumières & les talens néceſſaires pour s'acquitter avec fruit d'un emploi auſſi difficile que reſpectable? Combien ſur-tout en ont la volonté? Si nous voulons en croire l'Editeur de cet Ouvrage, nous ſommes au moment, *où l'amour maternel ſemble pénétrer tous les cœurs avec plus d'énergie & de force, & où, dans la plupart des jeunes mères, tous les goûts, tous les intérêts ont cédé la place à cette paſſion impérieuſe & touchante.* Je croirai volontiers qu'il s'en trouve pluſieurs dignes de cet éloge. Mais eſt-ce le plus grand nombre?

Depuis que *Rouſſeau* de Genêve a prêché aux mères la néceſſité d'allaiter elles-mêmes leurs enfans, cette fonction eſt devenue une eſpèce de mode qu'il faut ſuivre malgré ſoi; l'intérêt de la ſanté de ces deux individus eſt ſouvent même une foible barrière à

oppofer à ce qu'on appelle ufage & bon ton; & il n'eft plus guères permis à une jeune mère de fe préfenter dans le monde fans fon enfant à la mammelle. L'opinion publique fe trouve ici fecondée par la nature qui fournit à la plupart des femmes les moyens néceffaires, pour remplir avec fuccès cet emploi honorable. Mais il n'en eft pas de même de l'autre partie de l'éducation, qui exige des foins beaucoup plus affidus, une attention plus fuivie, en un mot, une captivité continuelle. Ici il ne faut que fatisfaire de temps en temps aux befoins de l'enfant; là il faut fe réfoudre à vivre dans la retraite & la folitude, loin de ces plaifirs bruyans qui ont tant de charmes & d'attraits pour les jeunes femmes, fi bien perfuadées qu'elles en font le plus bel ornement. Quelqu'*impérieux*, quelque *touchant* que foit chez elles l'amour maternel, le defir de plaire & de briller *ne pénètre pas leurs cœurs avec moins de force & d'énergie*; & fe flatter qu'elles facrifieront ce temps fi précieux de leur jeuneffe à des devoirs férieux & auf-

tères, c'est trop présumer de leur zèle & du pouvoir de la nature.

Je doute même que malgré la bonne opinion, que l'Editeur de cet Ouvrage paroît avoir des jeunes mères de nos jours, il soit intimement persuadé de ce qu'il avance. Celle qu'il suppose être l'Auteur de ces Conversations, n'est point une de ces femmes brillantes de tous les charmes de la santé & de la jeunesse, qui renonce aux délices du grand monde, pour s'occuper uniquement de l'éducation de sa fille. C'est une femme malade & languissante, que le monde abandonne, *à qui* enfin *une santé déplorable n'a laissé d'autre consolation que celle qu'elle trouve dans l'éducation de sa chère Emilie.* L'Editeur craignoit apparemment de n'être pas cru en la présentant sous d'autres traits.

Quoiqu'une pareille position semble diminuer en quelque chose la grandeur du sacrifice, il n'en mérite pas moins nos éloges; & une mère qui, malgré la langueur qui l'accable, ranime ses forces pour instruire sa fille, est un exemple d'autant plus admirable qu'il

est extrêmement rare. La seule chose qu'il y ait à craindre, c'est que l'état d'un tel précepteur n'influe trop fortement sur les leçons, & qu'au lieu d'une morale douce & enjouée, la petite *Emilie* ne reçoive des préceptes secs, austères & arides. L'examen de cet Ouvrage va dissiper ou confirmer à ce sujet nos craintes & nos alarmes.

L'idée de mettre en forme de Conversations, l'instruction qu'on veut donner aux enfans, n'est pas neuve. Madame *le Prince de Beaumont* a employé ce moyen avec succès dans son Livre intitulé, *le Magasin des Enfans*, Ouvrage plein d'agrément & de délicatesse, & qui a sur-tout le mérite d'être à la portée de l'âge auquel il est principalement destiné. Des Contes ingénieux, des Féeries charmantes y égaient les préceptes, & les rendent plus sensibles; un style simple, sans être rampant, anime la conversation; on voit d'un côté toute la bonté, toute la complaisance maternelle; de l'autre, une certaine avidité d'écouter & d'apprendre, sans cesse irritée par d'heureux ménagemens, toute l'étour-

derie, toute l'ingénuité enfantine; en un mot, c'eſt le vrai tableau d'une bonne mère de famille, ſans ton, ſans prétention, qui entre dans toutes les petites paſſions de ſes enfans, qui fait ſon bonheur de cauſer avec eux, & ne ſort point du cercle dans lequel cet âge ſe trouve renfermé. Un autre avantage de ce Livre précieux, c'eſt de mettre ſur la ſcène pluſieurs acteurs différens, qui ont tous différens caractères, de les corriger l'un par l'autre, & de les faire contraſter ſans ceſſe; ce qui rompt l'ennui de l'uniformité, & donne à cet Ouvrage une eſpèce d'intérêt dramatique. On dira peut-être que je me trompe, en appellant mère de famille, celle qui n'eſt dans le Magaſin des Enfans qu'une Gouvernante. Mais qu'eſt-ce qu'une Gouvernante? ſinon celle qui repréſente une mère.

Quoique faites ſur le modèle de ce Livre, les *Converſations d'Emilie* ſont abſolument différentes. La mère eſt elle-même l'inſtitutrice de ſa fille unique; & on ne parle de la Bonne que pour habiller l'enfant & la des-

habiller. La petite eſt donc ſans ceſſe en converſation réglée avec ſa mère; & ce tête à tête qui n'a pas l'air de fatiguer ces deux perſonnes, ne laiſſe pas que de paroître un peu long au lecteur. Ces entretiens ſont coupés à la vérité, & diviſés comme par chapitres; mais rien ne varie les ſcènes que le changement des matières. C'eſt par-tout de la bonne morale, bien grave & bien ſolide, entaſſée ſur de la morale. Vous avez peut-être de la peine à concevoir qu'une petite fille de cinq ans ait la patience d'écouter des ſermons éternels, débités avec aſſez de froideur & beaucoup de dignité; vous ſeriez bien autrement ſurpris, ſi je vous diſois qu'elle en fait ſes plus chères délices, & qu'elle-même ne s'entend pas mal quelquefois à prêcher. Elle eſt la première à venir chercher ſa maman, pour parler morale avec elle, c'eſt-là ſa plus douce récréation, & ſon paſſe-temps le plus agréable. Ce penchant ſi heureux pour moraliſer, dans un enfant qui ne fait que de naître, paroîtra d'autant plus merveilleux, que la petite *Emilie* a

d'ailleurs toutes les passions de son âge, qu'elle aime à jouer, à sauter, à courir, à danser, &c. & que c'est pour cela même qu'elle se croit au monde : mais enfin *Emilie* est bien née, *Emilie* aime sa maman par dessus toute chose. Que ne peut-on pas obtenir d'un aussi heureux caractère ? Cette aimable enfant ayant d'ailleurs un esprit supérieur à son âge, pour ne pas dire à son sexe, doit concevoir sur le champ une foule de choses qui demanderoient toute l'attention d'un grand Philosophe. Dès la première conversation, elle se forme des idées justes de la nécessité où sont les hommes de s'aider mutuellement ; & tout cela vient, non pas *à propos de bottes*, mais à propos de singes qui passent dans la rue.

Un pareil début annonce que nous allons faire en peu de temps de grands progrès. De la morale, il n'y a qu'un saut à la métaphysique ; & nous voilà aux distinctions que l'on doit faire entre une jolie personne, & une personne charmante. La petite *Emilie* croit que *jolie* & *charmante* sont la

même chose : bien des personnes qui ont plus de cinq ans, le croient comme elle ; mais sa maman la tire bientôt d'erreur, ou plutôt l'enfant devine tout, prévient elle-même sa réponse, en disant : « Ah ! je sais, je sais, ma-» man ; pour être charmante, il faut » être sage, modeste, ne parler qu'à » propos, n'être pas importune ; n'est-» ce pas, maman ? Vous m'avez dit » cela ». Quant à la définition de *jolie*, c'est la mère elle-même qui s'en charge. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir ce que c'est qu'une jolie personne. « C'est d'être fort blanche, » c'est d'avoir de beaux yeux, un » nez bien fait, une jolie bouche, ni » trop petite, ni trop grande ; enfin » des traits bien proportionnés ; les » cheveux bien plantés, l'ensemble de » toute la figure agréable ; ne point » faire de grimaces ; n'avoir rien » d'affecté ; l'air ni boudeur, ni rica-» nant, mais prévenant & modeste ». Bien des gens pourroient s'y tromper, & s'écrier en voyant le modèle d'un pareil portrait : la charmante personne !

La moindre circonſtance devient pour la maman un moyen d'inſtruire ſa fille. C'étoient tout à l'heure des ſinges ; maintenant c'eſt une mouche. *Emilie* veut couper les aîles à une qu'elle a priſe. Sa mère l'empêche. Grand *pathos* à ce ſujet ſur l'humanité, la bienfaiſance. L'Hiſtoire eſt miſe à contribution. *Domitien* qui étoit un grand tueur de mouches, fut auſſi un grand tueur d'hommes ; & *Titus* qui n'avoit jamais tué une mouche en ſa vie, fut le meilleur Prince du monde. Voilà ce qu'on appelle les grands événemens par les petites cauſes. La petite ne ſait pas ce que c'eſt que *Domitien*, ni ce que c'eſt que *Titus*. Mais ſa mère le lui apprendra un jour. C'eſt comme ſi elle le ſavoit déjà ; l'exemple de ces deux Empereurs n'en produit pas moins ſon effet.

Une attention que doit avoir tout bon inſtituteur, c'eſt de ne rien dire à ſon élève qu'il ne puiſſe comprendre. En employant ſouvent le haut ſtyle, & les expreſſions recherchées, la mère d'*Emilie* met ſa fille dans le cas de l'interrompre pour lui demander ce

que telle ou telle chose signifie. Mais l'explication devient quelquefois aussi inintelligible pour l'enfant, que le mot qu'on veut lui expliquer. La maman parle de mœurs. La petite, comme de raison, l'interrompt pour savoir ce que c'est que *mœurs.* C'est, lui dit-on, un mot qui exprime le résultat de toute la conduite d'une personne. Cette définition, ce *résultat* pourroit embarrasser tout autre enfant qu'*Emilie.* Celle-ci qui a une tête vraiment géométrique, vous entend cela sur le champ. Une explication si claire & si simple auroit dû la mettre au fait de ce que signifie conduite morale; & sa mémoire ou son jugement se trouvent en défaut quand elle dit à sa mère, dans une autre conversation : *qu'appellez-vous conduite morale?* Mais voici de quoi la remettre sur la voie : « J'appelle ainsi ce qui ordonne & » règle nos penchans, & dirige les » démarches qui s'ensuivent ». La petite qui ne veut pas être en reste avec sa mère, lui riposte par des phrases non moins savantes. « Je » croyois, maman, que vous vous

» étiez réservée ce *district-là*, vous
» dirigez mes occupations, mes amu-
» semens, toutes mes actions, &c. ».
En vérité

Le bon-sens *de l'enfant* quelquefois m'épou-
vante.

Ce ne sont pas seulement les idées abstraites du moment que saisit parfaitement la charmante *Emilie*. Elle possède au suprême degré le génie d'analyse. La conversation la plus longue, la plus compliquée ne lui coûte rien à récapituler. « Allons, dit-elle, » & trois ! il faut d'abord savoir se » garder soi-même, il faut aussi savoir » diriger sa conduite morale, & puis » vous voulez encore que je me charge » de la censure de ma conduite ».

Il ne lui faut pas moins qu'un esprit aussi fort, & une conception aussi étendue pour soutenir la bordée de morale qui vient à la suite de cette réponse.

« Et de la censure la plus rigide, » reprend la mère. Si une fois vous » pouvez vous dire que vous veillez

» avec sévérité sur votre conduite,
» vous n'avez presque plus de danger
» à craindre ; au lieu que si vous
» vous en rapportez à la vigilance des
» autres, même à la mienne, vous
» courez des risques toutes les fois
» que vous vous éloignez de moi...
» Le censeur ne ferme jamais les yeux
» sur lui-même ; & comme il ne peut
» se quitter, il est toujours en sûreté
» sous sa tutelle.

EMIDIE.

» J'entends, il est deux (1) : d'abord
» la chose, & puis celui qui la garde.
» Mais comment se donne-t-on un
» air de censeur ?

LA MERE.

» Avant d'agir, on réfléchit ; après
» avoir agi, on réfléchit encore. Ces
» réflexions forment des principes ;
» & ces principes deviennent, avec

(1) Il faut excuser ce style ; c'est un enfant qui parle.

» le temps, des règles sacrées & in-
» variables de conduite & de sagesse,
» qu'aucune passion, qu'aucun inté-
» rêt, qu'aucun pouvoir ne sauroit
» arracher de notre cœur. Alors une
» action équivoque ou douteuse pa-
» roît horrible; une action mauvaise,
» impossible. Peu-à-peu le caractère
» se forme; par l'exercice continuel
» de sa force, il se fortifie de jour
» en jour, & ce que vous appellez
» l'air de censeur, lui est si naturel,
» que sans aucun effort de sa part,
» il dispose tout ce qui l'approche à
» l'estime & à la considération. Or,
» moyennant ces deux boucliers,
» l'estime des autres & le sentiment de
» sa force morale, on peut entre-
» prendre avec confiance le voyage
» de la vie, qui est semé de tant de
» dangers pour les caractères indécis
» & foibles ».

Pour le coup la pauvre *Emilie* est aux abois; elle s'avoue vaincue, & reconnoît que tout ce que dit-là sa mère est fort beau, mais qu'elle ne le comprend pas bien. J'en suis étonné; car il y a une foule d'autres choses tout

aussi simples que celles-ci, qu'elle a comprises à merveille.

Mais l'intelligence ne tarde pas à lui venir avec le ton dogmatique. *Voilà un usage que je n'approuve pas, ah! ceci change la thèse;* ce sont des tournures qui lui sont aussi familières qu'elles pourroient l'être au plus grave personnage. Quand un enfant est parvenu à s'exprimer avec autant de dignité; est-il rien qui soit au-dessus de sa portée? *Emilie* pourra donc raisonner pertinemment sur mille objets qui supposent beaucoup d'étude, de réflexion, & de connoissance du monde. Ce que c'est qu'expérience, que sacrifice, que subordination, que gouvernement même, ne sera point capable de l'effrayer. Une belle femme à la Raphaël, jambes & pieds nuds, qui se tient tristement assise devant sa porte & ne répond que deux mots à la maman, lui fera sentir & connoître les vraies beautés de l'éloquence, & quoiqu'on ne lui suppose pas encore assez de force pour apprendre l'Histoire & la Géographie, elle en trouve assez pour s'élever aux prin-

cipes du goût dans les Arts, comme en Littérature, & sonder les replis les plus cachés du cœur humain. Ecoutez cette conversation, & jugez des talens d'*Emilie*.

EMILIE.

» Qu'est-ce que c'est qu'un bon » esprit ?

LA MERE.

» Mais il me semble qu'un bon esprit » établit d'abord un rapport exact » entre les objets extérieurs & les idées » qu'il s'en forme, & puis un autre » rapport exact entre ses idées & les » mots dont il se sert pour s'exprimer.

EMILIE.

» Et cela fait plaisir, n'est-ce pas ?

LA MERE.

» Si vous employez de grands mots » pour parler de petites choses, si » vous vous servez d'expressions fortes » pour peindre des sentimens foibles.

» ou ordinaires, vous briſez ce dou-
» ble rapport. Alors plus d'accord,
» plus de juſteſſe dans vos diſcours,
» & vous aurez bientôt la réputation
» d'un eſprit faux, ſuperficiel ou fri-
» vole, qui parle comme un ſerin ſif-
» flé, ſans attacher ni ſens ni ſenti-
» ment à ce qu'il dit......

EMILIE.

» Mais, maman, ſi vous jugez avec
» cette ſévérité, je vous aſſure que
» vous paſſerez votre vie à condam-
» ner tout ce qu'on dit ».

Comme ce dernier trait eſt fin & délicat ! il faut convenir que cette petite *Emilie* eſt adorable, & qu'on trouveroit difficilement une ſeconde fille de ſa trempe à ſon âge. La ſubtilité, la pénétration ſont en général les qualités qui diſtinguent cette jeune perſonne. On ne voit point échapper de ſa bouche de ces naïvetés, de ces ingénuités ordinaires aux enfans. Toutes ſes réponſes pétillent d'eſprit; ſes queſtions annoncent un grand ſens; tout ce qu'elle dit enfin a le tour épi-

grammatique, & elle feroit née fur le fauteuil académique, qu'elle ne mettroit pas dans fes idées & dans fes expreffions plus de recherche & d'affectation. Je pourrois citer mille exemples de ce que j'avance; je n'aurois befoin que de copier plus des deux tiers de ces converfations. Je me contente de ce petit morceau; car ce qui amufe tant *Emilie*, pourroit bien à la fin vous ennuyer. Il s'agit d'une nôce champêtre, il s'agit d'un deffin qui doit repréfenter une action charitable, il s'agit d'un bon père *Noël*, à qui la providence avoit donné le contentement en partage.

EMILIE.

» Et le contentement, maman, eft » *le coufin germain* du bonheur?

LA MÈRE.

» Oh! *très-germain* : ainfi, nous » pouvons être parfaitement tranquil» les fur le fort du père *Noël*. Mais

» à force de jaser, nous voilà un peu
» loin de notre dessin.

EMILIE.

» Ne perd pas son temps qui jase
« avec vous, ma chère maman.

LA MÈRE.

» Et que dirons-nous à l'Auteur
» du dessin, s'il se met à jaser avec
» nous?

EMILIE.

» Je lui dirai : Monsieur, rangez,
» je vous prie, cet escabeau dans un
» coin; mettez Madame la Duchesse
» debout & droite, & faites-nous-en
» une figure à la Raphaël (ce ton est
un peu impératif : à six ou sept ans
donner ainsi des leçons de dessin, &c.
& cela à un Peintre!).

LA MÈRE.

» Même par le dos, si cela vous
» convient ». (faire une figure par le
dos! mais en voici la raison.) « car
» si le grand caractère est dans votre

» figure, il se fera sentir, de quel-
» que manière que vous la placiez. ..

EMILIE.

» Ah! je sais cela, par exemple.
» Je me souviens de ce tableau que
» nous avons vu ensemble, où *Jésus-*
» *Christ* ressuscite *Lazarre*. Il est sur
» le bord de la fosse, on ne le voit
» que par le dos; mais vous m'avez
» dit: *Emilie*, regardez; c'est la fi-
» gure principale, tous les traits en
» sont cachés; & cependant le Peintre
» a su lui imprimer le caractère d'une
» puissance divine & surnaturelle!....
» Cela n'étoit pas aisé, maman.

LA MÈRE.

» C'est que le génie est accoutumé
» à réussir dans tout ce qu'il entre-
» prend, même dans ses fantaisies.

EMILIE.

» Il a aussi une puissance surnatu-
» relle peut-être?

LA MÈRE.

» C'est comme un cachet qu'il im-

» prime à ſes ouvrages ; il le place
» où il lui plaît ».

A l'âge d'*Emilie* d'autres crayonneroient des fleurs, des papillons ; ce que la peinture a de plus grand & de plus élevé n'effarouche point notre petite ſavante. Vous le voyez, Morale, Beaux-Arts, Eloquence, tout eſt de ſon reſſort ; combien à cinq ans *Emilie* ne l'emporte-t-elle pas ſur les *Lady ſenſées*, les *Lady ſpirituelles* de Madame le Prince de *Beaumont*, qui cependant ont treize à quatorze ans ? Celles-ci s'amuſent encore, comme de grandes ſottes, avec des contes de Fées. *Emilie* qui eſt la gravité même, n'aime que des hiſtoires allégoriques qui peignent les travers, les ridicules ou les défauts de la ſociété. Auſſi ſa mère qui la traite en perſonne raiſonnable, ſemble-t-elle moins en faire ſon élève, que la conſulter en tout & concerter avec elle un plan d'éducation? *Emilie*, il eſt vrai, répond parfaitement à ſes vues & diſſerte ſupérieurement ſur les inconvéniens de l'éducation publique, qu'elle n'a jamais connue, comme ſur les

avantages de l'éducation particulière. « Je ſais, dit-elle à ſa maman, au » bout des doigts, tout ce que vous » m'allez dire des avantages de l'é- » ducation publique ſur l'éducation » domeſtique & particulière, mais » vous ſavez bien auſſi, ma chère » maman, que ſur ce chapitre je ne » ſerai jamais de votre avis ». Voilà ce qui s'appelle avoir un ſentiment à ſoi, & une perſonne bien décidée. Ce ton de confiance eſt bien fait pour en impoſer. Auſſi la mère eſt-elle bientôt contrainte d'adopter l'opinion de ſa fille ? une ſeule choſe m'embarraſſe. C'eſt la difficulté de concilier cette raiſon précoce, ce bon ſens ſi prématuré avec le ſyſtême de la mère qui ne veut pas que l'on hâte trop les progrès des enfans. « Si mon Cenſeur (1), dit-elle à ſa fille, déſire » qu'on s'occupe beaucoup des forces » phyſiques d'un enfant dans ſes pre-

(1) Pour entendre ce mot de cenſeur, rappellez-vous une converſation que j'ai citée plus haut.

» mières années, il veut qu'en re-
» vanche on ne touche presque pas
» *aux forces morales* pendant cette
» époque; de peur de les estropier
» par quelque mal-adresse d'éduca-
» tion, ou de les pousser à une éner-
» gie prématurée & passagère par une
» culture trop hâtive, comme on
» estropioit autrefois le corps des en-
» fans par le maillot, ou comme un
» jardinier mal-avisé perdroit un arbre
» précieux, pour en cueillir des fruits
» un peu plutôt ».

La petite espiègle qui se plaît souvent à mettre sa mère en défaut, ne manque pas cette occasion de la corriger, & lui répond sur un ton qui pourroit être plus respectueux. « Il » me semble, maman, que votre Cen- » seur veut & ne veut pas bien des » choses ».

Tant d'objets sérieux, tant de philosophie & de morale n'ont pas laissé à la mère assez de temps pour entretenir sa fille de religion, & lui parler du *Bon Dieu*, comme Madame le Prince de *Beaumont* en parle à ses *Elèves*. Le soin du Cathéchisme & de

l'Evangile regardoit sans doute la Bonne. Mais quelle Bonne seroit en état d'endoctriner un enfant aussi savant, aussi profond ? rendons cependant justice à la mère & à la fille. Elles aiment bien toutes deux leurs Curés de Ville & de Campagne. C'est toujours une heureuse disposition à recevoir de bons principes ; & il faut espérer que ce sera l'ouvrage du temps qui va s'écouler depuis dix ans jusqu'à quinze. On ne peut pas tout faire à la fois.

Je n'ai plus qu'une question à proposer au sujet de ces conversations. En leur accordant le prix destiné au meilleur ouvrage élémentaire qui paroît dans le cours d'une année, est-ce la mère ou la fille que l'Académie Françoise a prétendu couronner ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

LETTRE V.

SHAKESPEAR, traduit de l'Anglois, dédié au Roi par M. le Tourneur; *Tome XIX & XX, à Paris, chez l'Auteur, cul-de-sac de St. Dominique, près le Luxembourg, & chez Mérigot le jeune, Libraire, Quai des Augustins*, 1783.

VOUS allez donc, Monsieur, connoître *Shakespear* tout entier, cet homme étonnant, ce personnage extraordinaire, cet énorme géant, qui tantôt semble avoir une bouche d'or, & tantôt exhale de ses lèvres une source impure, ayant quelquefois le doux sourire, & le regard timide de l'innocence, & plus souvent par son œil farouche & son geste grossier, effarouchant la pudeur & les graces. On conçoit bien le génie avec des inégalités, des écarts, du haut & du bas; mais le génie de *Shakespear* est

un génie monſtrueux, auquel on ne peut aſſigner aucune claſſe. *Homère* a-t-on dit, dormoit quelquefois. Je crois que *Shakeſpear* s'enivroit ſouvent, & avoit de fréquents accès de délire; comment concevoir autrement dans le même homme à côté des traits ſublimes d'*Homère*, les ſaillies burleſque de *Scarron*, & les cris poiſſards de *Vadé*, parmi les accens terribles de *Crébillon?*

Ce n'eſt pas que je condamne indiſtinctement toutes les libertés qu'a priſes *Shakeſpear* : il en eſt qui lui ſiéent bien, qu'on ne propoſeroit pas pour modèles, mais qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Je n'approuve pas, par exemple, chez lui la duplicité d'actions, dont l'une nuit à l'autre : je ne lui pardonne pas ces paſſages continuels d'un lieu dans un autre, à plus forte raiſon ces longs voyages; & je n'aime point qu'après la mort de *Céſar* il nous mène à *Philippe*, pour y faire voir la défaite de *Brutus;* je ne trouve pas bon qu'il mette ſeize ans d'intervalle entre le troiſième & le quatrième acte du *Conte*

d'Hiver : mais ces monſtruoſités miſes de côté, quand il auroit franchi quelques-unes de ces règles d'unités rigoureuſes de tems & de lieu, qu'il pouvoit ignorer, règles contre leſquelles le génie peut s'irriter, ſes licences ſont rachetées par tant de beautés du premier ordre, qu'elles demandent grace, ou plutôt qu'elles l'obtiennent de vive force. Car enfin la Tragédie ſort un peu de la nature, & une fois hors de là, le champ eſt vaſte, *& l'Auteur peut s'y donner* libre carrière. Au ſurplus, je ne veux point autoriſer l'infraction des loix théâtrales; je reſpecte les loix du goût & de la raiſon, mais je penſe qu'on doit quelques égards au génie, & qui en eut plus que *Shakeſpear* ? qui eſt plus ſublime que lui dans ces beaux endroits? & ſi trop de ſoumiſſion à des règles ſévères eût pu glacer cette chaleur brulante, & étouffer cette brillante imagination, qui oſera condamner ſa rébellion, & quel amateur du beau lui jettera la première pierre?

Après un tel éloge du Poëte Anglois, c'eſt bien dommage que je n'aye

à vous rendre compte que d'ouvrages médiocres & peu dignes de lui : c'eſt retomber de bien haut, on a voulu que nous euſſions tout ce qui lui appartient, & l'on nous en donne juſqu'à la lie, & quelle lie que celle de *Shakeſpear!* trois Comédies & une Tragédie forment les deux volumes que je vous annonce. *La Soirée des Rois* eſt la première de ces Comédies. Je ne ſais d'abord pourquoi elle porte ce nom ; car il n'eſt point queſtion de *Rois* dans la pièce dont voici en deux mots le ſujet.

Un frère & une ſœur jumeaux parfaitement ſemblables, ont fait naufrage enſemble, & ſe ſont ſauvés ſéparément : l'un croit que l'autre eſt mort. *Viola*, la fille aborde en Sicile, entend parler du Duc & en devient amoureuſe : elle ſe déguiſe en page & s'offre au Prince, qui la reçoit & la charge d'aller porter un poulet à *Olivia* ſa maîtreſſe. Le page plaît à *Olivia* : *Sébaſtien* ſon frère arrive dans la même Ville, & ſa reſſemblance avec ſa ſœur produit pluſieurs qui-pro-quo ; le plus ſaillant de tous, c'eſt qu'*Olivia*

le prend pour *Viola*, & lui offre de l'épouſer ; il l'épouſe ; tout s'éclaircit & le Duc épouſe *Viola*. Un fou, un amant imbécille d'*Olivia*, un couſin brutal & ivrogne rempliſſent le reſte de la Pièce. Je paſſe à la ſeconde qui a pour titre le *Conte d'Hiver*, ainſi nommée encore je ne ſais pourquoi. *Leonte*, Roi de Sicile, & *Polixene*, Roi de Bohême étoient intimes amis : la jalouſie les brouille ; *Léonte* ſe croit déshonoré & veut faire empoiſonner *Polixene* ; *Camillo* qui en avoit la commiſſion, en inſtruit *Polixene* & fuit avec lui en Bohême. *Leonte* furieux fait mettre ſon épouſe en priſon, elle y accouche d'une fille ; elle avoit déja un fils ; l'Oracle de Delphe conſulté, juſtifie la Reine ; le Roi perſiſte dans ſes ſoupçons, & envoye expoſer ſa fille, mais la mort ſubite de ſon fils l'effraye, il veut rendre la liberté à ſa Reine ; il eſt trop tard, & on lui apprend que la Reine eſt morte ; il eſt inconſolable. On a expoſé ſa fille dans un endroit ſolitaire de la Bohême, un berger la trouve & l'emmène. Au quatrième acte, cette fille a ſeize

ans & eſt charmante, *Florizel*, fils du Roi de Bohême en eſt amoureux. Son père l'apprend & lui défend d'y ſonger. Il emmène ſa maîtreſſe en Sicile : ſon père l'y pourſuit, la jeune bergère eſt reconnue pour fille de *Leonte* qui l'unit à *Florizel*. Il regrette alors ſon épouſe, & va voir ſa ſtatue qui n'eſt autre que la Reine elle-même ; elle avoit vécu *incognito*, pour attendre l'effet de l'Oracle qui avoit promis qu'on retrouveroit l'enfant. Vous voyez, Monſieur, que cette Pièce eſt une foible copie d'*Othello* dont la jalouſie eſt bien autrement amenée & plus énergiquement prononcée que celle de l'extravagant *Leonte*. Et que penſer de cet intervalle de ſeize ans entre un acte & l'autre ?

. . . . La poëſie a ſes licences ; mais
Celle-ci paſſe un peu les bornes que
j'y mets.

Au ſurplus cette Pièce plus intéreſſante que la *Soirée des Rois* offre des détails gracieux ; & pluſieurs carac-

tères bien soutenus tels que ceux de la Reine, de sa fidelle *Pouline* & *Camillo* : Passons à la troisième Comédie, c'est-à-dire, aux *deux Veronois*. *Proteo* aimoit Julie, *Valentin* son ami n'aimoit pas encore. Il voyage & va à Milan ; l'amour l'attendoit là : il devient amoureux de la fille du Duc qui ne l'aime pas moins. *Proteo* est forcé par son père de voyager aussi : & il va à Milan, il y aime bientôt la maîtresse de son ami, qui ne l'aime point. L'amour le rend traitre : il déclare au Duc la passion de *Valentin* qui est exilé, *Proteo* veut lui succéder, mais en vain. *Silvie* s'enfuit sur les pas de son amant, & tombe entre les mains de voleurs ; on l'amène au Capitaine, qui se trouve être *Valentin*. *Proteo* & le Duc poursuivent *Silvie*, & arrivent au même lieu. Le Duc unit *Valentin* & *Silvie*. Un Page reproche alors à *Proteo* son infidélité : ce Page étoit *Julie*, qui sous cet habit avoit suivi de loin son amant, & qui finit par l'épouser : je vous ai en douze lignes rendu compte de

cinq actes, & sur ma parole je n'ai rien omis d'essentiel.

Nous voici à la dernière Pièce, à *Titus Andronicus*, Tragédie, il n'est pas bien constaté qu'elle soit de *Shakespear*. Et le Traducteur, n'en croit rien; mais en ce cas pourquoi nous la donner? à mon égard je croirois qu'elle peut bien être de *Shakespear;* sa touche m'y semble indiquée, & s'il y a des catastrophes sanglantes, du carnage, de l'atroce, je ne vois pas que ce soit une raison de l'ôter à *Shakespear;* il en est bien capable: dans le fait, j'ai bien lu des Tragédies & des Tragédies horribles, mais point qui approchassent de celle-là. Je veux que vous en jugiez.

Saturninus, fils du dernier Empereur, prétend à l'Empire Romain. *Bassianus* son frère y prétend aussi. Et la voix publique y appelle *Titus Andronicus*, fameux guerrier, qui revient couvert de lauriers, il arrive suivi de prisonniers illustres, & surtout de *Tamora*, Reine des Goths & de ses enfants. Vingt & un de ses fils ont péri dans cette guerre, on les

met au tombeau, & il veut que sur leur tombe on égorge le fils aîné de *Tamora*; elle a beau prier, conjurer, son fils est égorgé; premier mort comptez-les bien. *Titus* renonce à l'Empire & fait élire *Saturninus*. Celui-ci veut épouser *Lavinia*, fille de *Titus*, *Bassianus* son frère, fiancé avec elle, s'y oppose & l'enlève. *Titus* veut courir à sa poursuite : un de ses fils veut l'arrêter; il poignarde ce fils; second mort. *Saturninus* est frappé de la beauté de *Tamora* & l'élève à l'Empire. *Tamora* ne respire que vengeance contre *Titus*. Elle ne se vengera que trop. Elle aime un More nommé *Aaron*, & c'est lui qui sera l'instrument & l'ame de toutes ces cruautés. *Demetrius* & *Chiron*, fils de *Tamora*, amoureux de *Lavinia* l'insultent; son mari veut la défendre, ils tuent son mari; troisième mort. Après quoi ils entraînent *Lavinia*, la violent & lui coupent la langue & les mains. Le More *Aaron*, par le moyen d'une lettre, met l'assassinat de *Bassianus* sur le compte des deux fils de *Titus*, & l'Empereur promet de leur faire grace, si un de la

famille se coupe la main, *Titus* sacrifie la sienne; mais ses deux enfans n'en périssent pas moins : quatrième & cinquième mort; nouveau *Brutus*, *Titus* contrefait le fou, pour mieux couvrir ses desseins de vengeance. *Lucius* son fils va se mettre à la tête d'une armée de Goths, & comme un autre *Coriolan*, marche vers Rome. *Titus*, grace à l'indiscrétion de *Tamora* a entre ses mains ses deux fils, il les égorge lui-même, six & septième mort; ensuite il les assaisonne en pâté, puis offre à la cour de la regaler; *Tamora* mange avec avidité de ce pâté. Alors *Titus* déclare tout, & poignarde la Reine, huitième mort. L'Empereur poignarde *Titus*; neuvième mort : *Lucius* poignarde l'Empereur; dixième mort : & le combat finit faute de combattants. Ici finit aussi le compte que j'avois à vous rendre de ces deux derniers volumes. Vous voyez, Monsieur, si je vous trompois, si je me trompois moi-même en vous prévenant que ce n'étoit plus que de la lie. Qui ne connoîtroit *Shakespeare* que par ces derniers Ouvrages, diroit assu-

rément : on m'avoit bien annoncé des extravagances, des monstruosités, des bouffonneries, de l'invraisemblance, & voici tout cela; mais ces traits de génie, mais ces scènes sublimes, qu'on m'avoit promises, où sont-elles?

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VI.

Œuvres choisies de l'Abbé Prévôt, *avec figures, première livraison contenant les Mémoires & Aventures d'un homme de qualité, &c. suivis de Manon Lescaut; 3 vol.* in-8°. *A Paris, chez* Cuchet, *Libraire, rue & Hôtel Serpente, & chez les principaux Libraires de l'Europe.*

JE vous ai déjà annoncé, Monsieur, la première livraison des Œuvres de

le Sage; maintenant, je vous annonce les trois premiers volumes de l'Abbé *Prévôt*; car vous savez que ces deux charmans Romanciers réunis tous deux pour ne se jamais quitter, vont faire ensemble les délices de notre âge & de la postérité. Leurs caractères doux, lians, sociables, honnêtes, ne peuvent manquer de bien s'accorder. Vous vous rappellez la vie de *le Sage*; elle fut douce, tranquille, quoique mêlée de quelqu'amertume, mais exempte de ces passions qui troublent l'ame; celle de l'Abbé *Prévôt* fut plus orageuse. Sa jeunesse sur-tout fut bien inconstante; d'abord Abbé, puis Moine, il rentra dans le monde, retourna au Couvent, & en sortit quelque temps après, & chercha un asyle dans les pays étrangers; mais hâtons-nous de le dire, si une femme éprise de lui le suivit de Hollande en Angleterre, ce fut sans son aveu, ce n'est point lui qui l'emmena: il aimoit la solitude, pour y travailler plus paisiblement. Voilà pourquoi il entra dans un Couvent, & y retourna après

l'avoir quitté. Mais il aimoit l'indépendance & la liberté, il étoit sensible & gai, delà ses fréquentes sorties du Couvent. Ne le condamnons donc point trop, Monsieur, & fixons surtout notre attention sur les dernières années de sa vie, où mieux d'accord avec lui-même, & mûri par le malheur & les années, il voua sa vieillesse à trois grands Ouvrages contre l'incrédulité. Hélas ! il n'eut pas le temps d'exécuter cette importante & utile entreprise. La mort la plus funeste & la plus désespérante abrégea ses jours; il essuya une attaque d'apoplexie, qui le fit tomber sur un grand chemin. Des gens qui le rencontrèrent le crurent mort, & le transportèrent dans le village voisin. Là, un Chirurgien armé d'un scalpel, se mit en devoir de l'ouvrir; le premier coup lui arracha un cri qui épouventa tous les assistans; mais il étoit trop tard; le Chirurgien avoit porté un coup mortel . . . . . La plume tombe de mes mains . . . . Je la reprends pour ne plus m'occuper que de l'Auteur.

Le premier Ouvrage de l'Abbé

Prévôt, sont *les Mémoires d'un homme de qualité, qui s'est retiré du monde*. l'Auteur de sa vie nous apprend qu'il en fit les deux premiers volumes à l'Abbaye de *Saint-Germain-des-Prés*. Qui croiroit qu'en même temps il étoit l'un des coopérateurs de l'énorme collection *de la Gaule Chrétienne*?

Cet Ouvrage acquit beaucoup de réputation à l'Auteur : il lui valut aussi quelques traits de l'envie, c'est la règle; mais ces critiques, & d'autres tracasseries lui donnèrent occasion de montrer sa modération. Il y opposa souvent le silence, & s'il répondit quelquefois, ce fut toujours avec honnêteté! L'effort est rare, & grand pour un Auteur critiqué, mais il coûta peu à l'Abbé *Prévôt*, né doux & bon. Ce n'est pas que les critiques fussent toujours injustes : il y avoit bien quelque chose à dire sur les Ouvrages de notre Auteur, où je reconnois deux défauts. Le premier c'est de se laisser trop aller à sa facilité : ce qui rend souvent son style un peu lâche & diffus, delà les nombreux volumes sortis de sa plume. Le

fécond, c'eſt une teinte de ſingularité & de ſombre répandue ſur ſes Ouvrages. Il ſemble quelquefois affecter de préſenter des cataſtrophes bizarres, des ſcènes effrayantes, ce qui paroît s'éloigner un peu trop, même dans un Roman, de la nature & de la vérité! Au ſurplus, il faut l'avouer, l'Abbé *Prévôt* ne mérite pas toujours ce reproche; le plus ſouvent il a eu l'attention de rendre ſes Romans auſſi ſemblables qu'il eſt poſſible à une hiſtoire véritable. C'eſt ce que l'on reconnoît ſur-tout dans les *Mémoires d'un homme de qualité*; les événemens y ſont préparés, amenés avec la plus ſcrupuleuſe exactitude; les détails même qui ſemblent minutieux, ont été mis à deſſein, pour donner un air de vérité à ſes récits. Et c'eſt une attention qu'ont peu d'Ecrivains. Ils paſſent d'un événement à l'autre, ſans ménagement, ils bruſquent les révolutions, les coups de Théâtre; ils ſuppoſent à leur lecteur tant de crédulité, tant d'avidité pour les Fables, qu'ils ne ſe donnent pas la peine d'être adroits ou raiſonnables. L'Abbé *Pré-*

vôt respecte davantage le Public : il a soin de mêler les aventures qu'il invente, de faits historiques, avec tant d'art, que sans dénaturer l'Histoire, il l'embellit, & donne de la consistance à ses fictions : aussi le Marquis de . . . principal Héros de la première partie des *Mémoires de l'homme de qualité*, semble être un personnage véritable ; le contraste de sa prudence, de son sang froid, avec le naturel bouillant, impétueux du jeune Marquis, répandent sur leurs aventures un intérêt qui attache le lecteur, & lui arrache souvent de véritables larmes. Cependant je ne puis m'empêcher de trouver ces Mémoires un peu longs ; certains événemens, certains épisodes, à force d'être simples & naturels, semblent un peu communs, & trop ordinaires pour figurer dans un Roman. On les trouveroit assez intéressans dans une Histoire, dans *des Mémoires* véritables ; mais on exige quelque chose de plus dans un Roman. Et puisque la vérité y manque, on veut que ce défaut soit racheté par un intérêt continu. Mais je serois injuste, si je ne reconnoissois

pas aussi une qualité précieuse dans ces Mémoires, c'est que les principaux Héros ont un fonds de Religion, des principes de saine morale, qui tantôt les arrêtent sur le bord d'un précipice, tantôt les punissent par les remords, & souvent les consolent dans le malheur, par leur résignation, ou l'espoir d'une meilleure vie.

L'Histoire du Chevalier des Grieux & de Manon Lescaut, est le second Ouvrage de cette première livraison, je ne sais trop pourquoi on l'intitule *Suite des Mémoires & Aventures d'un homme de qualité*, &c. elle ne paroît avoir aucun rapport direct avec eux; & de plus j'ose dire qu'elle peut bien se soutenir d'elle-même, & sans l'appui des *Mémoires*. Le titre promet, il est vrai, un Ouvrage badin & léger, & peut-être qu'au fond le titre n'est pas trompeur : c'est en effet un cercle de foiblesses, de folies amoureuses, un amant sensible & crédule, une maîtresse tendre, mais frivole, & même un peu friponne, de vieux libertins, de jeunes escrocs,

occupent continuellement la ſcène ; mais avec tout cela, & à le bien prendre, ce Roman à ſon but moral ; on y voit quel eſt le funeſte ravage que produiſent les paſſions dans un cœur tendre, & un eſprit droit, & combien il eſt important de les combattre de bonne heure. On y voit que l'amour, s'il n'eſt guidé par la raiſon, peut mener à tous les écarts, & même aux vices, puiſque le Chevalier *des Grieux*, au défaut de reſſources légitimes, devient un moment l'aſſocié de frippons ; on apprend auſſi à ſe défier d'un ſexe ſouvent trompeur, & preſque toujours frivole ; on y voit ſur-tout à découvert la difformité du vice chez les vieillards, où il n'eſt point comme dans la jeuneſſe couvert de fleurs, & excuſé par la vivacité du ſang & l'impétuoſité des paſſions. Mais ce n'eſt pas ſeulement le vice qu'il fait craindre ou haïr ; la vertu y eſt auſſi préſentée ſous des couleurs riantes & gracieuſes ; *Thiberge*, ancien camarade du jeune Chevalier, s'y montre tout-à-la-fois ami généreux, & vertueux conſeiller,

voit-il ſon ami dans le malheur, il commence par le ſecourir, il réſerve les leçons & les reproches pour un autre temps. Mais ce qui eſt le plus remarquable dans ce Roman, ce qui feroit excuſer mille autre défauts, ce qui manque à tant de Romans, c'eſt l'intérêt que ce Roman inſpire d'un bout à l'autre. On condamne les écarts du Chevalier *des Grieux*, mais on le plaint davantage. On reconnoît qu'il eſt juſtement enfermé à Saint-Lazare, & pourtant on fait des vœux pour ſa délivrance, par-tout il demande grace pour ſes incartades ; *Manon Leſcaut* même eſt intéreſſante. Elle a beau tromper vingt fois ſon amant ; n'importe : elle eſt infidelle ſans être perfide ; elle aime toujours ſon Chevalier : en faveur de cet amour, on lui pardonne tout le reſte, & on ſoupire en la voyant entrer à la Salpétrière, on gémit en l'appercevant ſur un charriot parmi des femmes de mauvaiſe vie ; & enfin l'on partage les regrets, le déſeſpoir du Chevalier, en la voyant rendre les derniers ſoupirs. Mais cet intérêt-là même eſt

peut-être ce qui augmente le danger d'une lecture si séduisante. En effet, n'est-on pas invité à chercher la réalité d'une chose dont l'image offre tant d'attraits. L'Auteur qui sûrement connoissoit tout ce que ses fictions étoient capables de produire, a beau les semer de réflexions morales, les personnes sages craindront toujours de se familiariser avec ses Héros, & les lecteurs trop curieux ne seront jamais excusables, s'il leur arrive quelque chose de fâcheux d'un pareil commerce.

Je vous rendrai compte, Monsieur, des autres Ouvrages de l'Abbé *Prévôt*, à mesure qu'ils paroîtront : ils formeront trente-quatre volumes, à 3 liv. 12 sols le volume broché ; les figures sont faites sous la direction de MM. *Delaunai* & *Marillier*. On en doit tirer vingt-quatre exemplaires sur papier de Hollande, à 12 liv. le volume broché.

Il paroît d'autres volumes de *le Sage*, dont je vous parlerai incessamment.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

L'Ordre François trouvé dans la nature, présenté au Roi, le 21 Septembre 1776, *par M.* Ribard de Chamouſt; *orné de planches gravées d'après les deſſins de l'Auteur.* In-fol. *de* 56 *pages. A Paris, aux dépens de* l'*Auteur, chez* Nyon, *l'aîné, Libraire, rue du Jardinet,* 1783. *Avec Approbation & Privilège du Roi.*

« Depuis deux mille ans on » ne ceſſe de gémir, dans la carrière » des Beaux-Arts, ſous le joug in- » ſupportable des règles; n'oſera-t-on » jamais s'en affranchir? Et parce » qu'il a plu aux Grecs d'établir des » préceptes dans preſque tous les » genres, faudra-t-il ſe traîner conſ- » tamment dans les ſentiers battus » d'une imitation ſervile? Non; le » Génie ne connoît point ces entraves,

» & quelque *bizarre* que paroisse une
» invention moderne, *l'usage parvient*
» *à la rendre agréable.*

Tel est à-peu-près, Monsieur, le résultat des principes de M. *Ribard de Chamoust*, il annonce cependant trop de connoissances pour ignorer que les Grecs ont été, & seront à jamais nos modèles, non-seulement dans l'Architecture, mais dans la poësie & dans l'Eloquence; que ces règles, contre lesquelles on ose s'élever, furent prescrites par le goût, & n'ont jamais été enfreintes que par la médiocrité.

L'Auteur paroît en convenir lui-même, en disant que les Artistes modernes, qui ont voulu composer un nouvel ordre d'Architecture, *ont été comparés à ces fripiers des vers d'*Homère *que l'antiquité nommoit : Homerocentons*; que les proportions des Ordres Grecs sont invariables; que *quiconque entreprendroit aujourd'hui d'y retoucher se rendroit ridicule;* que *Blondel, Perrault, Girardon, Desgodests & autres Artistes célèbres* qui ont voulu inventer un Ordre François,

n'ont produit *que des Composites plus ou moins bizarres.*

Ces vains projets n'ont point découragé M. *Ribard de Chamoust*; il se flatte que le sien ne ressemble à rien de ce qui a été imaginé jusqu'à ce jour, & vous conviendrez sans doute de cette vérité, Monsieur, lorsque je vous aurai fait connoître, par une courte analyse, l'*Ordre François trouvé dans la Nature.* Vous y trouverez même des choses curieuses & vraiment neuves ; voyons d'abord comment l'Auteur a trouvé *le Type* de son projet *dans la Nature.*

En se promenant dans ses domaines, M. *Ribard de Chamoust* apperçut des arbres placés de trois en trois; il n'en fallut pas davantage pour lui faire naître l'idée de disposer des colonnes de cette manière. Il fut d'ailleurs autorisé par l'exemple de *Perrault* qui le premier, dit-il, imagina de groupper les colonnes au Péristile du Louvre (1). Enchanté de cette découver-

(1) Je crains que la mémoire de M. *Ribard* ne soit ici en défaut. *Perrault*

te, l'Auteur ne se dissimule pas cependant qu'il aura *beaucoup d'envieux* .... Il faut le rassurer, car je ne pense pas que personne lui *envie* jamais cette heureuse découverte, non plus que celle de ce palais dans le corps d'un éléphant qui porte un arc de triomphe (1). Mais ce que ni *Perrault*, ni aucun autre Artiste n'avoit imaginé, c'étoit de donner à une colonne un chapiteau triangulaire! ce projet étoit réservé à M. *Ribard de Chamoust*. Ajoutons, que sur chaque face, au lieu des roses ou soleils, il place une *coquarde attachée au bouton avec une gance*, & qu'il substitue aux feuilles d'acante du chapiteau corinthien, une grande fleur de lys.

Vous serez sans doute curieux de savoir si c'est encore *dans la Nature*

---

n'est pas le premier qui ait grouppé des colonnes deux ensemble; mais personne, que je sache, ne s'étoit avisé d'en groupper trois.

(1) Autre projet de M. *Ribard*.

que

que l'Auteur a trouvé le modèle du chapiteau triangulaire ? Non, Monſieur, c'eſt ſur les trois cornes de nos chapeaux, c'eſt ſur la forme du *chapeau majeſtueux des François.* A coup sûr vous ne vous doutiez pas que nous fuſſions coëffés auſſi *majeſtueuſement ?* D'ailleurs, les chapeaux à trois cornes n'ont-ils pas été inventés par les François ? il falloit donc qu'un ordre d'Architecture national en perpétuât la forme, afin que ſi cette mode venoit à ſe paſſer, on ſût au moins que dans le dix-huitième ſiècle nous portions des chapeaux à trois cornes !

Après vous avoir fait connoître le chapiteau de la colonne Françoiſe, je dois, Monſieur, vous dire deux mots de la baſe qui doit abſolument y être relative, auſſi eſt-elle triangulaire, & ſur la plynthe ſont placées trois talonnières renverſées : ce qui, comme vous jugez bien, indique naturellement les racines d'un arbre.

Mais ce qui me paroît un peu contradictoire, c'eſt que M. *Ribard de Chamouſt*, après avoir employé quatre pages à prouver que les colonnes ſont

la repréſentation de différens arbres, prétend enſuite que les Grecs firent la colonne Dorique ſur les proportions de l'homme, l'Ionique ſur celle de la femme, & la Corinthienne ſur celle d'une vierge. Peut-être ne vous imaginiez-vous pas, Monſieur, reſſembler à une colonne Dorique, ni que celle de l'Ordre Corinthien fut l'image d'une vierge? Quoi qu'il en ſoit, je penſe que M. *Ribard de Chamouſt* a dû ſe trouver un peu embarraſſé pour trouver le type de la colonne Françoiſe, plus ſvelte, plus élevée plus ornée que toutes les autres; auſſi ne pouvant le rencontrer ſur la terre, il a été obligé de l'aller choiſir dans l'Olympe.

Pendant que l'Auteur paſſoit en revue toutes les Déeſſes, pour trouver un modèle digne du projet qu'il avoit conçu, tout-à-coup il lui vint dans l'idée, que trois colonnes Françoiſes, accouplées, pourroient très-bien reſſembler aux trois graces! Mais pour ne rien emprunter des Grecs, & rendre l'analogie encore plus complette, il a été choiſir dans l'*Edda* les

graces adorées des Gaulois. Ainsi ne vous y trompez pas, Monsieur, ce n'est point AGLAÉ, THALIE, EUPHROSINE, dont les Poëtes nous ont donné des fictions si ingénieuses, c'est URD, SCULDE, WERANDI. Ces noms vous paroîtront peut-être un peu barbares ; mais le nom ne fait rien à la chose, & l'Auteur étale à ce sujet beaucoup d'érudition pour prouver que cela signifie : *Magnanimité, Générosité, Affabilité*; que les graces d'*Homere* sont postérieures à celles que reveroient nos ayeux, & qu'URD, SCULDE, WERANDY sont les graces *les plus majestueuses, les plus gayes, les plus affables qui ayent jamais existé.* On ne dira sûrement point que l'Auteur n'a pas voulu *sacrifier aux graces.* Disons deux mots d'un monument national, proposé par M. *Ribard de Chamoust.*

Il consiste dans trois colonnes grouppées, surmontées des trois graces dont nous venons de parler ; les chapiteaux, vus ensemble & portant chacun une fleur de lys, forment l'écusson de la France. Dans les frises de l'entablement on voit le médaillon

du Roi, & ſur chaque face, une deviſe; dans l'une on lit ces mots : *Louis, Roi de France*; dans une autre : *Le Roi bienfaiſant*, & dans la dernière : *Bourbon cinquième* (1).

Des eſprits ſuperficiels, des êtres qui n'approfondiſſent rien, pourroient croire que ces trois deviſes ſont priſes au haſard? mais l'Auteur fait voir qu'elles ſont une alluſion ingénieuſe avec les noms des trois graces celtiques URD, SCULDE, WERANDY, & que ce monument étant érigé à la gloire de *Louis XVI*, chaque inſcription contient préciſément ſeize lettres. Dans le temps que les acroſtiches étoient en vogue, cela auroit fait un honneur infini à M. *Ribard de Chamouſt*; il auroit pu dire avec aſſurance : *je ne crois pas qu'on puiſſe mieux rencontrer!*

C'eſt avec la même modeſtie que l'Auteur convient qu'il n'a rien inventé; « l'Ordre François, dit-il,

(1) On entend que Louis XVI eſt le cinquième des Bourbons qui ſoit monté ſur le Thrône des François. *Note de l'Auteur.*

» existe depuis qu'il y a des arbres
» sur la terre. Il existe dans la Nature ».
Mais il falloit *la cajoler* sans lui faire *violence*, au lieu qu'elle étoit *outragée* par ceux qui avoient précédé M. *Ribard de Chamoust!* Revenons à son monument national.

La base n'est pas moins curieuse que la partie supérieure; chaque face porte une espèce d'acrotère où l'on voit, en relief, les symboles de la vigilance, de la gaieté, de l'industrie; & au-dessus de chaque attribut est un district à la louange du Roi. Ces vers font plus d'honneur aux sentimens patriotiques de l'Auteur, qu'à ses talens Poëtiques; aussi demande-t-il grace à Messieurs de l'Académie des Inscriptions qu'il compare ingénieusement à des rossignols.

Chaque distique est précédé de trois lettres : A. P. A.-A. S. F.-A. L. P. Si l'on exécute jamais le projet de M. *Ribard de Chamoust*. J'imagine qu'on sera fort embarrassé pour savoir ce que cela signifie? Heureusement qu'il en donne ici l'explication; cela veut dire *aux peuples à venir, aux siècles futurs*,

à la postérité. Remarquez, je vous prie, Monsieur, avec quelle adresse la même pensée est retournée de trois manières différentes ! cela me rappelle la scène du *Bourgeois Gentilhomme*, où l'on propose à M. *Jourdain* le moyen de varier son petit compliment : *Belle Marquise, vos yeux me font mourir d'amour*, &c.

M. *Ribard de Chamoust* ne se borne point à donner le projet d'un monument national ; il développe dans des Gravures très-bien faites, qui accompagnent son Ouvrage, les plans, coupes & élévations d'un *Péristyle*, d'un projet de *salle du Thrône*, &c. où les colonnes sont toujours accouplées de trois en trois ; mais il prouve encore que si l'Ordre François convient à tous égards aux édifices profanes, à plus forte raison doit-il être employé dans nos Temples ; & il donne encore à ce sujet les détails d'une basilique *consacrée à la sagesse divine, sous le nom de Sainte-Sophie.* En effet, si le chapiteau de la colonne Françoise ressemble à nos chapeaux, si trois colonnes accouplées sont le symbole des trois Graces, que d'allu-

ſions heureuſes ne trouve-t-on pas dans le nombre myſtérieux de trois ! Ici l'Auteur invoque le ſuffrage des Miniſtres des Autels, pour prouver que ſes trois colonnes réunies peuvent ſervir d'emblême au Myſtère de la Trinité, aux trois Vertus Théologales, &c. &c.

Auſſi *M. Ribard de Chamouſt* répète-t-il, avec complaiſance, qu'il a inventé un Ordre abſolument neuf, un Ordre qui eſt dans les plus exactes proportions ; ce que *Vitruve*, *Palladio*, *Vignole* ne ſoupçonnoient pas dans ceux dont ils ont traité ; un Ordre « où la Nature ſe montre dans » toute ſa ſimplicité, déployant ſes » richeſſes, & laiſſant entrevoir de la » galanterie, de la nobleſſe & de la » majeſté ». Comprenez-vous quelque choſe, Monſieur, à ce mêlange de *ſimplicité*, de *richeſſe*, de *majeſté*, de *galanterie* ?

Il faut, en finiſſant, vous donner encore un petit échantillon du ſtyle de l'Auteur. « Je me flatte d'avoir » rempli le Programme des Rois pré» déceſſeurs, & le vœu de la Nation ;

» elle reconnoîtra dans cet Ordre ſon
» Sceau ſacré..... Les Etrangers,
» avides de vraies beautés, accoure-
» ront en foule pour repandre des
» richeſſes dans ſon ſein.... C'eſt en
» planant dans les airs, en ſuivant
» des routes inconnues que Dédale
» autrefois ſut échapper à la tyrannie.
» En imitant cet Artiſte ingénieux,
» on peut ſe faire un nom, je l'ai
» pris pour modèle.... J'attends,
» *ſans inquiétude*, le jugement des
» Maîtres de l'Art »....

J'imiterai ici la conduite de l'Auteur, en laiſſant aux Artiſtes le ſoin de prononcer ſur *l'heureuſe invention de M. Ribard de Chamouſt*.

Je ſuis, &c.



LETTRE VIII.

Eloge de feu M. de Lambon, *Avocat, tiré du Discours prononcé par M. l'Avocat-Général* S*** en Novembre 1783. *A Paris.*

LES Eloges les plus honorables sont ceux qui sont accordés aux morts. C'est un juste tribut auquel la flatterie ne sauroit avoir de part, sur-tout quand celui qui le reçoit devoit à son mérite, & non à la fortune, la considération dont il jouissoit pendant sa vie. Mais combien cet Eloge-là même devient-il plus flatteur, lorsqu'il est prononcé par un sage appréciateur des vertus, par un distributeur équitable de la gloire, en un mot par un panégyriste, qui peut être également regardé comme l'oracle du goût & le censeur des mœurs. Tel est l'avantage dont jouit M. *de Lambon;* telle

est la couronne qui lui a été décernée après qu'il a eu terminé une carrière, qui a été très-longue eu égard à ses travaux, mais qui a paru très-courte au public accoutumé depuis long-temps à admirer ses talens, à profiter de ses veilles, & qui ne compte jamais les années des hommes qui lui sont vraiment utiles.

C'est dans le sanctuaire de la justice qu'il a été loué publiquement, c'est par un des principaux ministres de *Themis* même, quelle récompense plus belle pour lui? quelle consolation plus touchante pour sa famille? ce Magistrat qui par son titre est à la tête des Orateurs, dont il mériteroit d'être le Chef par son éloquence, ce Magistrat dont la pénétration a brillé tant de fois dans la discussion des affaires particulières, dont le génie s'est montré avec tant de noblesse dans tes requisitoires qui, en éclairant la cour sur les matières les plus importantes, provoquent la juste sévérité de ses arrêts, & apprennent à la nation à détester les abus de l'esprit, autant qu'elle en estime le bon usage, ce Magistrat qui

blâme avec répugnance, & qui approuve par inclination, a consacré dernièrement par des louanges vraies & délicates la mémoire d'un Avocat dont il connoissoit tout le mérite & dont le public a trouvé le portrait aussi ressemblant qu'il étoit beau.

Lors de la rentrée du Parlement M. *** enchanta les esprits par un de ces discours qui joignent à la plus solide instruction les graces les plus naturelles. L'égoïsme en étoit le sujet : il en distinguoit de deux sortes, un égoïsme défendu, qu'il rendit odieux en le peignant des plus affreuses couleurs : un égoïsme permis source de gloire pour celui qui en est animé, source de biens pour la société où il se trouve. Je voudrois, Monsieur, pouvoir vous rendre compte en détail du discours entier ; mais si les talens de l'Orateur ont charmé ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, sa modestie n'a pas voulu procurer le même plaisir à ceux qui auroient souhaité de le lire. Ce n'est pas sans peine qu'on a obtenu de lui le morceau que je joins ici ; il l'a accordé non point

pour s'assurer à lui-même une gloire dont il n'a pas besoin, mais pour contribuer à celle d'un citoyen estimable, motif auquel nulle considération n'a pu l'empêcher de se rendre. Il cite M. *de Lambon* comme un exemple des vertus dont il avoit parlé dans la seconde partie, & le loue en ces termes :

« Tel étoit le Jurisconsulte éclairé dont cette image vous rappelle le souvenir. Egalement chéri & respecté de ses Confrères, aussi éloigné par modestie de céder aux illusions de l'amour-propre, que fait pour se rendre justice à soi-même sur l'étendue de ses connoissances, tout entier au public, & digne de le conduire par ses conseils ; la pénétration de son esprit, la profondeur de son savoir, la justesse de ses réflexions répandoient la lumière sur les questions les plus difficiles ; juste par caractère, il respectoit l'empire de la Loi, & l'eût en quelque sorte devinée, si elle ne lui eut point été connue.

Doux, tranquille & affable dans la Société, il se livroit volontiers à ses amis, & par des saillies aussi fines que

délicates, se délassant dans son intérieur du sérieux de ses occupations, il inspiroit cette gaieté naïve, qui satisfait l'esprit, qui porte l'enjouement dans le commerce de la vie, & prouve que la légèreté & le badinage ne sont point incompatibles avec la profondeur des idées & le sang froid de la réflexion.

Bon, charitable & désintéressé, le pauvre voyoit dans sa personne un ami qui lui tendoit une main secourable, tandis que les plus distingués venoient déposer chez lui l'éclat de leur dignité; & les uns & les autres trouvoient une justice anticipée dans la solidité de ses décisions.

Accablé par le travail encore plus que par les années, & courbé, pour ainsi dire, sous le poids des affaires, il goûtoit dans sa retraite cette confiance honorable, & cette paix intérieure qui est la récompense du mérite & le prix de la sagesse. Qu'ajouterons-nous de plus à son Eloge? Non content d'avoir donné au public les momens que le reste des hommes accorde au repos, il semble s'être

reproché de n'avoir pas rempli tout ce que ſes concitoyens pouvoient éxiger de ſon amour pour le bien public, & par un dévouement auſſi rare que vertueux, il s'eſt ſacrifié lui-même pour ſe conſacrer au ſervice des pauvres. Sublime effort d'une ame compâtiſſante ! Exemple mémorable ! Sacrifice généreux fait pour produire une noble émulation, & qui montre à ſes Confrères une place à remplir dans l'Adminiſtration de cet Hoſpice immenſe & univerſel, où il ſuffit d'être homme pour y trouver les ſecours que la nature ſouffrante eſt en droit d'attendre de l'humanité. Nous ne ſommes en ce moment que l'écho de la voix publique, mais voilà le modèle que nous vous propoſons d'imiter ».

Puiſſent de pareils Eloges ſe mériter ſouvent ! Puiſſe l'ordre reſpectable qui y donne tant de matière, trouver toujours des Orateurs capables de louer ſes Membres d'une manière digne d'eux.

LETTRE IX.

Le Criminel sans le Savoir, Roman historique & poëtique, avec cette devise :

Il faut le plaindre,
Et non le condamner.

A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Moutard, *Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.* 1783.

L'AUTEUR nous apprend, dans son *Avant-Propos*, que cette épitaphe mise sur un Mausolé, dans un Bourg de Normandie :

Ci gît l'enfant, ci gît le père,
Ci gît la sœur, ci gît le frère ;
Ci gît la femme & le mari,
Et si ne sont que deux corps ici.

a fourni le ſujet de ce Roman. Avant de vous donner le développement de cet affreux myſtère, il faut, Monſieur, que je diſe hautement que je ne comprends pas quelle fureur ont les Auteurs de choiſir des ſujets auſſi révoltants. Cet événement eſt arrivé, je veux le croire, mais pourquoi lui donner une ſeconde exiſtence, en le développant, en lui prêtant de nouvelles couleurs ? Il eſt dangereux de ſe familiariſer avec l'idée ſeule du crime; de tels forfaits doivent être enſevelis dans un oubli éternel; & loin d'applaudir à ce commentaire d'une épitaphe, j'aurois ſouhaité que l'on effaçât l'épitaphe elle-même. Je m'étendrai peu ſur cet Ouvrage, & je n'en dirai que ce qu'il en faut pour vous en donner une idée, & je m'empreſſe même de le faire, pour prévenir la tentation que vous pourriez avoir de lire l'Ouvrage lui-même.

Le Comte de la *Huge* habitoit un grand château, il étoit dans l'âge d'aimer, & étoit indifférent. Enfin deux ſœurs viennent lui demander l'hoſpitalité, & il aime l'une d'elles, & l'épouſe. L'autre eſt furieuſe, & fait

contre les deux époux les plus terribles imprécations, qui malheureusement vont se réaliser. La Comtesse devient mère, son fils devient grand & amoureux; il aime une des femmes de sa mère : sa maîtresse craint d'être foible, & déclare à la Comtesse le sujet qu'elle a de se retirer; mais elle ne lui nomme point son amant; la Comtesse croit qu'elle parle de son mari, & elle parvient par degrés à la plus grande jalousie. Instruite d'un rendez-vous donné à la jeune personne, elle va prendre sa place : le fils se glisse dans l'appartement de sa maîtresse, & consomme le crime; le jour dévoile cette horreur : la mère est désespérée, le fils éperdu prend la fuite. Le mari ne peut deviner cette énigme, & il faut que la Comtesse lui fasse cette horrible confidence; elle lui conte la vérité; il périt de chagrin. La femme lui survit assez de temps pour devenir mère d'une fille, & meurt peu-à-près. Cependant le fils cherche la mort dans les combats; les Croisades lui fournissent une belle occasion, il y fait des pro-

diges de valeur. Je ne sais pourquoi l'Auteur s'appesantit avec tant de complaisance sur un sujet connu de tout le monde, & que tant de gens ont traité : ou plutôt je sais bien pourquoi ; c'est que l'Auteur veut laisser à la jeune fille le temps de croître : le fils se distingue dans ses Croisades; elles semblent appartenir à ce sujet : mais qu'y a-t-il de commun entre notre histoire & celle d'une jeune femme qui suit son mari aux combats, qui paroît morte à ses pieds, tandis qu'elle avoit été enlevée dans un château, où son mari la retrouve ? Celle d'une autre jeune femme qui croyoit avoir été trahie & condamnée à mort par son mari, lequel se trouve innocent, & plein d'amour pour elle ; histoires qui d'ailleurs n'ont rien de bien intéressant. Enfin *Robert ; c'est le Criminel sans le savoir*, revient de la guerre, & retourne dans son pays, après une longue absence. Il rencontre dans sa route une jeune beauté qui lui plaît, & l'aime à son tour, & il brûle de s'unir avec elle. La Dame qui paroissoit être sa mère, lui déclare qu'elle

ne l'eſt pas, que cet enfant lui a été confiée, avec prière de la retenir juſqu'à ce que ſon père la reclamât. Cette confidence devoit, ce me ſemble, ſinon ouvrir les yeux, au moins donner à ſonger au jeune Chevalier. Mais non, il n'en eſt que plus amoureux, & l'épouſe : il épouſe l'enfant qu'il a eu de ſa mère.... La plume tombe des mains, & en vérité, je trouve que les deux époux ne frémiſſent pas aſſez de ce nouveau malheur, ſeulement ils ſe ſéparent, & finiſſent leurs jours dans deux Couvens.

Je vous laiſſe à juger, Monſieur, quel peut être le but moral de ce Roman : & s'il n'y en a point, que faut-il penſer d'un pareil Ouvrage? Je trouve même qu'il offre peu d'intérêt; & quoique les faits ſoient terribles, la manière de les préſenter me paroît froide; ce n'eſt pas que j'en veuille beaucoup à l'Auteur pour cela. Tant d'autres nous déchirent l'ame à propos de rien : il vaut encore mieux que celui-ci nous ait laiſſé tranquilles.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

Essai d'une Théorie sur la structure des Crystaux, appliquée à plusieurs genres de substances crystallisées; par M. l'Abbé Haüy, *de l'Académie Royale des Sciences, Professeur d'Humanités dans l'Université de Paris.* 1 *volume* in-8°. *avec huit Planches de figures. Prix, 3 liv. broché. A Paris, chez* Gogué & Née de la Rochelle, *Libraires, quai des Augustins, près le Pont Saint-Michel.*

TOUTES les productions de la nature se tiennent par des rapports mutuels. Mais souvent nous manquons des vues nécessaires pour appercevoir ces rapports, & pour les ramener à un fait unique & principal dont ils

dépendent. L'étude des Cryſtaux, c'eſt-à-dire, des corps réguliers qui ſe forment dans le ſein de la terre, eſt une des branches de nos connoiſſances où cette liaiſon des objets entr'eux a échappé le plus long-temps à la ſagacité de l'eſprit humain. Voici de quelle manière s'exprime l'Auteur ſur les difficultés que préſente ce genre de connoiſſances, comparé avec la Zoologie & la Botanique.

« Dans les animaux & les végé-» taux, les divers individus d'une » même eſpèce, portent, pour ainſi » dire, l'empreinte viſible d'un mo-» dèle commun; la grandeur de l'ob-» jet, les dimenſions reſpectives de » ſes parties, leurs couleurs peuvent » varier; mais au milieu de ces mo-» difications accidentelles, la forme » primitive ſubſiſte toujours, & s'an-» nonce par des traits apparens & » ineffaçables. Dans les minéraux, au » contraire, & ſur-tout dans les » cryſtaux, les variétés d'une même » ſorte paroiſſent ſouvent au premier » aſpect, n'avoir entr'elles aucun » rapport, & quelquefois même ceux

» que l'on y apperçoit deviennent une » nouvelle source de difficultés, &c. ».

La considération des formes extérieures a été jusqu'ici le seul guide qu'aient suivi les Naturalistes, pour essayer de se reconnoître au milieu de cette confusion apparente. Ils sont partis d'une première forme qu'ils ont presque toujours choisie arbitrairement, & dont ils ont fait dériver les autres, par des retranchemens de certaines parties ; à-peu-près comme feroit un Géomètre, qui, dans un triangle, retrouveroit différens polygones, en supprimant les angles & multipliant les côtés. Mais outre que cette manière de concevoir la gradation des formes, n'éclairoit point l'esprit sur le méchanisme intérieur de la structure des Crystaux, elle ne pouvoit manquer d'être fautive dans une multitude de cas, où elle se trouvoit contraire à la marche de la nature, en indiquant le passage d'une forme à l'autre à contre-sens de la structure. Il n'y avoit donc que des observations faites sur la composition même des Crystaux, & sur la forme

& la disposition respective de leurs parties constituantes, qui peuvent conduire à des vues saines, & à des résultats dans lesquels il n'entrât point d'arbitraire.

Tel est aussi le but vers lequel M. l'Abbé *Haüy* a dirigé ses recherches. Il a choisi d'abord un certain nombre de Crystaux assez tendres pour être divisés avec facilité. Il a disséqué, si j'ose ainsi parler, ces corps réguliers. Il a trouvé que tous ceux qui appartenoient à un même genre, quelque diversifiés qu'ils fussent par leurs formes, renfermoient un Crystal d'une figure déterminée & invariable. C'est comme une base commune sur laquelle travaille la nature, & qu'elle modifie de diverses manières pour produire les différentes variétés d'un même Crystal. Un coup-d'œil jetté sur l'Ouvrage de l'Auteur, suffit pour faire voir à tout lecteur instruit, que la plupart de ces formes primitives, découvertes à l'aide de l'observation & de l'Expérience, différent totalemens de celles qu'on avoit adoptées jusqu'ici.

Mais comment la nature, en tra-

vaillant sur la forme primitive, parvient-elle à produire des corps dont les figures sont si multipliées? Nouveau problême que M. l'Abbé *Haüy* s'est proposé de résoudre. Toujours guidé par les sections qu'il a faites dans les Crystaux, pour en retirer les parties composantes, il a déterminé avec précision la figure des molécules dont les Crystaux sont l'assemblage, & les Loix suivant lesquelles elles s'arragent entr'elles pour produire un polyedre de telle ou telle forma. Il a fait voir, pour le calcul, que ces Loix étoient resserrées entre des limites étroites, en sorte que le nombre des formes crystallines qui paroîtroit d'abord susceptible de varier à l'infini, est nécessairement borné,

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Variétés morales & amusantes, tirées des Journaux Anglois, traduction nouvelle ; 2 volumes in-12. A Paris, chez Debure, *l'aîné, Libraire, Quay des Augustins.*

L'EFFET ordinaire des compilations historiques ou scientifiques, Monsieur, est de perpétuer les erreurs, sous prétexte de faciliter la Science, & de multiplier les demi Savans, plus nuisibles aux Lettres que les ignorans même. Les compilations purement littéraires ont un autre inconvénient;

pour nous offrir l'esprit, & pour ainsi dire la quinteſſence d'un Ecrivain, elles le mettent en pièces, & ne nous montrent que ſes membres épars. *Les Variétés morales & amuſantes* ſont à l'abri de ce double reproche. Dans un prodigieux amas de feuilles détachées, l'Auteur a recueilli les plus intéreſſantes; & ce choix fait avec goût, nous diſpenſe de lire l'énorme collection des Journaux de morale que l'Angleterre a produits.

De bonnes mœurs valent mieux que de bons livres; un peuple a plus beſoin de cenſeurs que de critiques; il eſt bien plus utile d'attaquer des vices & des ridicules, que de relever des défauts de goût & des négligences de ſtyle. Les Journaux de morale ſont en quelque ſorte un ſupplément à la Comédie, qui ne peut ni combattre tous les travers que la mode met en crédit, ni les ajuſter heureuſement au Théâtre. Le Poëte comique reſſemble à ces corps d'Infanterie qui ne ſervent qu'un jour de bataille; le Périodiſte moral, à ces troupes légères toujours en action, toujours

prêtes à escarmoucher avec l'ennemi. Sa feuille lancée chaque jour dans le public, fait justice des abus du moment, & applique aux maux urgens un prompt remède; il est comme à l'affut des sottises toujours nouvelles, qui se succèdent sur la scène du monde. Mais quel est l'homme digne d'exercer une telle Magistrature? Qui oseroit s'établir le Juge de sa Nation, le moniteur de son siècle?

Ce sont des Ecrivains du premier mérite, des citoyens aussi distingués par leurs vertus que par leurs talens; ce sont les *Adisson*, les *Steéle* qui ont inventé & perfectionné ce genre. *Marivaux* essaya de marcher sur leurs traces; mais ce bel esprit, précieux & manièré, observateur plus ingénieux que solide, plus délicat que profond, n'avoit pas assez de poids & de consistance pour remplir dignement une tâche aussi importante; on a fait encore depuis *Marivaux* de nouvelles tentatives, & toujours sans succès. Est-ce la faute de la Nation, ou celle des Auteurs? c'est ce que je ne puis ni ne veux décider.

L'origine des Journaux de morale est singulière. Au commencement de ce siècle, il y avoit en Angleterre un Savetier fanatique qui se faisoit appeller le Docteur *Partridge*; & qui publioit tous les ans des Almanachs remplis de prédictions terribles contre la France, le Pape & *Louis XIV*. Pour imposer silence à cet Astrologue, le Docteur *Swift* fit paroître un Pamphlet, intitulé: *Prédictions pour l'année 1708, par Isaac Bickerstaff, Ecuyer*; on y annonçoit entr'autres choses que *Jean Partridge*, le faiseur d'Amanachs, mourroit d'une fièvre chaude, le 29 Mars 1708, à onze heures du soir. Dès le 30 de ce mois, on eut soin de répandre dans le public une relation très-circonstanciée de la mort de *Partridge*, écrite par un témoin oculaire; on sonna pour le défunt; on distribua des billets d'enterrement, & les Colporteurs crioient dans les rues: *Epitaphe du Docteur Partridge*; *Complaintes snr la mort du Docteur Partridge*, &c. Tout cela ne fut pas capable de persuader à *Partridge* qu'il étoit mort: il poussa même l'incrédulité jusqu'à vouloir prouver par un

écrit public, qu'il étoit encore vivant, & qu'*Isaac Bickerstaff* étoit un menteur. Mais *Bickerstaff* lui démontra avec un phlègme admirable qu'il étoit mort, & qu'il devoit l'être; que s'il ne se laissoit point enterrer c'étoit sa faute, & qu'il feroit beaucoup mieux de se tenir paisiblement dans son cercueil, que de faire en plein jour le métier de revenant.

Cette plaisanterie rendit le nom d'*Isaac Bickerstaff* si agréable au public que M. *Richard Steéle* crut devoir se couvrir du masque de ce fameux personnage, & emprunter son nom, lorsqu'il publia, en 1709, le *Tatler*, ou le *Babillard*, espèce de Mercure Moral, fort différent du Mercure Galant, qui faisoit alors les délices de la bonne compagnie de Paris; quoique la *Bruyère* eût marqué la place de cet Ouvrage périodique immédiatement *au-dessous du rien*. Au *Babillard* succéda le *Spectateur*, Ouvrage aussi agréable qu'utile, où l'esprit se trouve réuni avec la raison, où l'imagination n'est employée que pour embellir la vérité. Le *Spectateur* fut

ſuivi du *Guardian*, ou *Mentor*, auſſi inſtructif, mais moins agréable. Ces trois Journaux ont été traduits en françois, & forment une collection de quatorze volumes, qui ſont dans les mains de tout le monde.

Entre les morceaux précieux qu'on a extraits de ces trois Ouvrages, je m'arrête à une plaiſanterie d'*Adiſſon*, qui ſe trouve dans un des diſcours du *Mentor*, & qui paroît avoir quelque rapport aux circonſtances actuelles. Sous le règne de *Charles II*, les Philoſophes Anglois cherchèrent le ſecret de voyager dans les airs, non pas avec le ſecours d'un Globe Aéroſtatique, mais avec des aîles artificielles; cette manie fit naître à *Adiſſon* l'idée d'une lettre, qu'un virtuoſe qui prétend avoir retrouvé le ſecret de *Dédale*, adreſſe au *Mentor*, pour le prier d'annoncer à la Nation ſes talens, & l'intention où il eſt de former des élèves dans l'art de voler.

A la ſuite de cette Lettre viennent les réflexions du *Mentor* :

« Après avoir bien réfléchi ſur le » projet en queſtion, je déclare nettement au nouveau *Dédale* & à ſes

» élèves, qu'ils me trouveront dans
« leur chemin; que tant que je vivrai,
» ils ne donneront pas un coup d'aile
» de mon aveu. Qui ne voit que cette
» nouveauté occasionneroit une infi-
» nité de désordres, & que le mal
« qu'on peut faire avec deux jambes,
» deviendra facile avec deux ailes ?
» Deux amans se donneront rendez-
» vous à minuit, sur le chapiteau du
» Monument(1). On en verra des ban-
» des entières, perchées en plein jour
» sur le dôme de S. Paul, comme des
» pigeons sur le faîte d'un colombier.
» Un petit-maître entrera de plein
» vol chez sa maîtresse, par la fenêtre
» du grenier. Un autre, poursuivant
» la sienne dans la moyenne région,
» fondra sur elle, comme un faucon
» sur une alouette. On ne pourra se
» promener dans un bocage un peu
» sombre, sans faire partir une volée
» de belles Dames qui auront leurs
» raisons pour n'y être pas vues. Et
» les pauvres maris, que deviendront-
» ils ? Comment pourront-ils deviner

(1) Colonne élevée en mémoire de l'incendie de Londres, en 1666.

» ce qui se passera bien au-dessus de
» leurs têtes ? Un mari jaloux, dit-
» on, s'assurera de sa femme, en lui
» rognant les ailes. A la bonne heure :
» mais empêchera-t-il les galans de
» voltiger nuit & jour sur le toît de
» sa maison ? Un père sera sur les
» épines, tant que sa fille courra les
» airs ; & chaque fois qu'elle prendra
» l'essor, il faudra qu'une vieille gou-
» vernante se crêve à voler sur ses ta-
» lons. En un mot, l'air ne sera plus
» qu'une grande volière, toute rem-
» plie d'oiseaux amoureux, & de fe-
» melles encore plus que de mâles.
» Il est vrai qu'en admettant le nou-
» veau projet, les affaires se feroient
» plus vîte, sur-tout les affaires du
» commerce. J'en conviens avec l'Au-
» teur : mais je ne laisse pas de lui
» prédire qu'il aura contre lui tous les
» marchands de la cité, & que son
» privilège pour la fabrique des ailes,
» les fera crier plus haut qu'aucune
» autre espèce de monopole. En effet,
» un marchand ne peut pas toujours
» donner un carosse à sa femme ; mais
» il peut lui donner une paire d'ailes.

» Il faudra donc qu'il la lui donne ; » & si elle l'a une fois, Dieu sait quel » usage elle en fera, & s'il y aura » moyen de la tenir à son comptoir.

» Tout ce que je viens de dire » contre l'art de voler, ne roule que » sur l'amour & la galanterie : mais » j'ai bien d'autres difficultés sur » d'autres chefs. Je les proposerai à » M. l'entrepreneur, quand je l'aurai » vu à cheval sur le dragon (1) ».

Que diroit aujourd'hui *Addisson* de nos globes, & de notre nouvelle manière de parcourir les airs ? Se permettroit-il de heurter de front l'opinion publique ? N'imiteroit-il pas plutôt la prudence du Médecin, qui ne donne point de remèdes au malade en délire ? N'attendroit-il pas pour dire son avis que la fermentation générale fût appaisée ? Notre passion pour les Sciences est aveugle ; crédule, fougueuse, intolérante, tous

(1) c'est un des plus beaux clochers de Londres, qui a pour girouette un Dragon.

symptômes de fanatisme : c'est une chose incroyable que la facilité avec laquelle s'exaltent les têtes françoises. On diroit qu'elles sont remplies d'air inflammable. L'Anglois admire peu, croit difficilement, est fou de sens rassis, calme dans ses fureurs, rarement passionné, toujours opiniâtre. Le François croit tout sans examiner, s'engoue avant de connoître, admire avant d'approuver, mais il est aussi léger que violent dans ses caprices. Autrefois sa vivacité s'allioit avec la gaieté ; il entendoit la plaisanterie, & permettoit qu'on le raillât sur ses goûts. Mais depuis qu'il est devenu Philosophe & Savant, il prend tout au grave ; il a horreur d'un bon mot, & dit avec *Gengis - Kan* :

> Je veux que les Auteurs respectent ma foiblesse.

Puisqu'il n'est pas permis de plaisanter, raisonnons pour être à la mode. C'est assurément un superbe spectacle que de voir des hommes qui risquent de se tuer ou de s'estropier, pour avoir le plaisir de changer d'air. C'est un

beau monument de l'audace & de l'inquiétude des humains qui n'ont jamais su se tenir dans leur élement. J'admire le courage & le zèle des voyageurs qui se sont obstinés à s'embarquer dans la Machine de Lyon, encore fumante de l'incendie qui l'a presque réduite en cendres; mais je voudrois que ces vertus fussent mieux employées. Quoi! des guerriers illustres par leur naissance & par leurs talens, des Militaires qui doivent compte de leurs jours à la Patrie, exposent sans fruit une vie si précieuse & si nécessaire à l'Etat! Il leur seroit glorieux de s'immoler pour le salut commun; mais sont-ils faits pour être les victimes de la Physique? la science n'a pas besoin de martyrs. S'il arrivoit un jour que l'équipage aérien fit naufrage, un Philosophe chagrin, tout en plaignant le sort de ceux qui auroient été submergés dans les airs, ne pourroit s'empêcher de s'écrier : *que diable alloient-ils faire dans ce ballon!*

Cette découverte admirable qui doit, dit-on, illustrer notre siècle

& la France, & que nos voisins nous envient, n'est au fonds qu'une pratique nouvelle d'une théorie connue, & n'ajoute rien à la somme de nos connoissances physiques. On prétend que par le moyen des Globes Aérostatiques, on fera des expériences très-intéressantes sur l'air atmosphérique; mais ces expériences ont été faites, & peuvent se faire encore plus sûrement & plus commodément sur les montagnes. Enfin je suppose l'air aussi parfaitement navigable que la mer, les messageries & les voitures aériennes solidement établies, & devenues d'un usage habituel; & je demande quel bien il en résultera pour l'humanité? Il faut toujours en revenir à cette maxime vraiment divine, que *Phèdre* met dans la bouche de *Jupiter*.

Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.
(Phedr. Lib. 3, Fab. 17).

L'homme n'aura-t-il point à se repentir d'avoir usurpé le domaine des oiseaux, & cette conquête ne sera-t-elle point funeste au vainqueur?

Faiſons donc notre amuſement des Ballons, & non pas notre gloire; ſoyons charmés de cette invention, mais n'en ſoyons pas fiers; que cette nouvelle eſpèce de *cerf volant* ſoit pour nous un ſpectacle frappant & nouveau & non pas une découverte importante & prétieuſe : & puiſque nous nous piquons d'être Philoſophes, prenons garde qu'en nous élevant dans les airs la tête ne nous tourne.

Adiſſon étoit un homme de génie, un vrai ſage; mais il n'étoit pas Philoſophe dans le ſens qu'on attache aujourd'hui à ce mot : il avoit la foibleſſe de reſpecter la Religion. On trouve dans *le Spectateur* des réflexions pleines d'énergie & de vérité, ſur le zèle & le fanatiſme des Apôtres de l'incrédulité : on diroit que l'Auteur avoit en vue nos nouveaux Docteurs, ſi tranchans, ſi dogmatiques, ſi intolérans, ſi ardens à faire des proſélites, ſi empreſſés à propager la ſecte par toutes ſortes de voyes. Je tranſcrirai le paſſage entier : il eſt vraiment curieux par le rapport étonnant qu'on y trouve avec les cir-

conſtances actuelles : *Adiſſon* ne parle que des Athées ; mais perſonne n'ignore que les Déiſtes, comme les Epicuriens, détruiſent en effet le Dieu dont ils paroiſſent reconnoître l'exiſtence, & ne ſont au fonds que des Athées, moins odieux, &, ſi on peut le dire, moins conſéquens (1).

---

(1) Je prends le mot *conſéquent* dans ſa véritable acception ; *conſéquent* ne peut ſignifier, que, *conforme aux principes qu'on a établis.* Il n'y a encore que le peuple & les marchands qui l'emploient dans un autre ſens, & qui s'imaginent très-bien parler, quand ils vous diſent : c'eſt un objet *conſéquent* ; pour dire, qu'il eſt *important*, ou *d'un prix conſidérable.* J'ai vu avec peine que M. *de Piis*, fait pour être un modèle de ſtyle, autoriſoit lui-même cet abus & cette corruption du langage. Dans une Lettre qu'on trouve à la tête des *Etrennes Lyriques*, il dit en propres termes qu'il *travaille à un Poëme conſéquent.* Ce n'eſt point là un calembourg, mais un barbariſme. L'exemple d'un Ecrivain ſi connu & ſi fêté pourroit tirer *à conſéquence.*

« Il semble qu'un zèle extravagant
» ne peut se loger que dans une tête
» dévote & mal-faite ; qu'un Athée
» n'est pas susceptible de fanatisme,
» & qu'il a du moins sur l'homme
» religieux cet avantage unique, qu'il
» achete si cher. Mais non ; on prê-
» che, on répand l'Athéisme avec
» autant de zèle & de vivacité, avec
» autant de chaleur & d'emportement,
» que s'il n'y avoit de salut pour le
» genre humain, qu'à ne point croire
» en Dieu. Quel zèle ! & quels hom-
» mes que ceux qui en sont possédés !
» Je ne trouve point de couleurs pour
» les peindre. Ce sont des joueurs qui
» se piquent & se passionnent à un jeu
» où il n'y a rien à gagner. Ils s'a-
» gitent, ils vous tourmentent, pour
» vous faire penser comme eux. Que
» leur en reviendra-t-il ? Rien, non
» plus qu'à vous ; & ils en convien-
» nent eux-mêmes. Oui, s'il pouvoit
» y avoir dans le monde quelque chose
» de plus absurde que l'Athéisme,
» ce seroit sans contredit le zèle de
» ses Apôtres. . . . .

» Ce n'est pas tout, à ce zèle in-

» concevable ils joignent une crédu-
» lité qu'on ne conçoit pas mieux.
» Un Athée est dans un sens très-
» particulier, mais très-vrai, ce qu'on
» doit appeller un esprit foible & un
» bigot. Ce Philosophe si fier, qui
» rejette ce que nous craignons, pour
» peu qu'il le trouve obscur, est ré-
» duit à embrasser des chimères, des
» contradictions, des impossibilités.
» Il traite d'erreurs & de préjugés,
» des principes que les hommes de
» tous les temps & de tous les pays
» ont trouvé conformes aux lumiè-
» res de leur raison & aux sentimens
» de leur cœur; des principes pour-
» rois-je dire encore, qui tendent vi-
» siblement au bonheur de chaque so-
» ciété & de chaque individu. Il les
» siffle, il les rejette bien loin, & il
» met à leur place un systême révol-
» tant, monstrueux, tel en un mot
» que, pour l'admettre, il faut être
» doué de la crédulité la plus stupide.
» Je suppose qu'on ait réduit dans
» une espèce de symbole, la doc-
» trine des plus célèbres Athées,
» l'éternité du monde ou l'arrange-

» ment fortuit de ses parties, la ma-
» térialité de la substance pensante,
» une ame qui meurt, un corps que
» le hasard organise, une matière qui
» se donne le mouvement & la gra-
» vitation, en un mot, les princi-
» paux mystères de l'Athéisme ; &
» que ce symbole, ainsi rédigé, on
» le donne à croire à telle nation
» qu'on voudra choisir. Je le de-
» mande aux Athées eux-mêmes : pour
» chaque article d'un pareil *credo*, ne
» fraudra-t-il pas une mesure de foi
» infiniment plus grande, que pour
» ceux de nos dogmes qu'ils atta-
» quent avec le plus de fureur & d'o-
» piniâtreté ? Qu'ils répondent sincè-
» rement, ces disputeurs éternels, &
» qu'ils profitent de l'avis que j'ai à
» leur donner. Je leur conseille pour
» leur bien, pour notre repos, de
» s'accorder au moins avec eux-mê-
» mes. Ils crient sans cesse contre le
» fanatisme & la bigoterie ; & ils ne
» prennent pas garde qu'ils sont les
» bigots de l'extravagance, & les fa-
» natiques de l'impiété.

Quittons les Journaux de *Steele* &

d'*Adiſſon* pour paſſer à un Ouvrage périodique moins connu & qui mérite de leur être comparé. Il eſt intitulé, *le Monde*: l'Auteur eſt M. *Moore*, qui prend le nom d'*Adam-fitz-Adam*: mais il a été aidé dans ſon travail par des amis & des correſpondans illuſtres, entr'autres par Mylord Comte de *Cheſterfield* & M. *Horace Valpole*. *Le monde* eſt une ſatyre ingénieuſe & légère des mœurs & des ridicules du Peuple Anglois. L'Auteur des *Variétés* en a tiré un grand parti & les morceaux qu'il nous préſente ſont tous d'un excellent comique & du meilleur ton.

Vous lirez avec plaiſir, Monſieur, les détails d'un voyage qu'un bourgeois de Londres fait à Paris, par complaiſance pour ſa femme & pour ſa fille. La folie des deux bourgeoiſes qui, pour *ſe mettre honnêtement*, chargent leurs perſonnes de tout l'attirail de la coquetterie Françoiſe; l'étonnement & la mauvaiſe humeur du bon homme qui ne reconnoît plus ſa femme ni ſa fille, forment un tableau très-piquant & très-vrai: cette famille

Angloise se flattoit de prendre à Paris le bon ton & de voir la bonne compagnie; mais cette brillante société se borne à un Abbé & un Capitaine Irlandois, deux Ecossois chassés de leur pays, & un petit Chirurgien qui fait son cours d'accouchement à l'Hôtel - Dieu. L'Auteur a voulu guérir ses compatriotes de la manie de venir se ruiner en France pour n'en remporter que des ridicules. Combien d'Anglois venus à Paris pour s'y former & prendre des manières, font leur cours de politesse avec des escrocs & des filles qui les débarrassent de leur argent; & achètent bien cher quelques mots françois qu'ils écorchent, & quelques airs de tête qu'ils copient gauchement. Mais ne nous faudroit il pas aussi un Censeur, pour nous corriger de cette anglomanie bisarre qui dénature le caractère François. Nous n'avons plus même le frivole avantage de donner aux Anglois nos modes; nous adoptons les leurs. Heureux, si nous nous en tenions à cette vaine superficie : mais chez nous tout est à l'Angloise, habits, mœurs, écrits,

jeux, ſpectacles. Bientôt ſi l'on n'y met ordre, *Sakeſpeare* chaſſera de notre Théâtre *Corneille* & *Racine*. Nos modernes Philoſophes ont bien profité du peu de connoiſſance qu'on avoit, il y a cinquante ans, de la Littérature Angloiſe. Les innovations qu'ils ont introduites n'ont pas coûté beaucoup à leur génie; ils ont paru neufs, quand ils n'étoient que des copiſtes ſerviles des Anglois.

Les *Préceptes ſur la manière d'écrire l'Hiſtoire* ſont dignes de *Lucien*; c'eſt une critique très-fine, très-enjouée & très mordante de pluſieurs de nos Hiſtoriens à la mode. En voici quelques traits; le Lecteur ſaiſira de lui-même quels ſont les Auteurs François que M. *Moore* a voulu ridiculiſer.

« La première choſe que vous ayez » à faire en prenant la plume, c'eſt » de vous dépouiller abſolument de » tout reſpect, de tout égard pour la » vérité : vous aurez peut-être un peu » de peine à vaincre le préjugé qui » la rend ſacrée aux yeux de quel» ques Hiſtoriens; mais puiſque vous

» vous proposez d'écrire une histoire
» amusante, une histoire au goût de
» notre siècle, comptez que vous
» vous trouverez arrêté à chaque pas,
» tant que vous n'aurez point secoué
» cette vieille idée.

» Ce que vous devez faire ensuite,
» c'est de trouver quelque raison bien
» subtile, pour démentir nettement
» toutes les découvertes des Critiques
» modernes, toutes les pièces au-
» thentiques qu'ils ont produites sur
» le morceau d'histoire que vous au-
» rez choisi. Si vous ne renvoyez
» tout cela bien loin il faut vous ré-
» soudre à en faire usage; & vous
» voilà réduit aux discussions, au triste
» mérite d'une exactitude assommante.
» Evitez cet écueil, & méritez l'éloge
» qu'on a donné à une histoire fran-
» çoise, *elle est plus belle que la vérité.*

« En traitant des mœurs des In-
» diens, faites un long chapitre sur
» leur idôlatrie, leurs superstitions &
» leurs sortilèges, & ne perdez pas
» une si belle occasion de fronder la
» religion de votre pays. Un autre
» article sur lequel vous ne pouvez

» trop vous étendre, c'est celui du » mariage, & de la pluralité des fem» mes. Le sujet est intéressant & vous » fournira une morale très-gaie ».

C'est un original bien comique que ce bon Curé qui n'avoit de respect que pour ceux qui se portoient bien, quelle que fût leur condition, & témoignoit un souverain mépris aux personnes même les plus illustres, quand leur santé étoit mauvaise. M. *Fitz-Adam*, l'Auteur du *monde*, raconte, que se promenant avec ce Curé qui lui faisoit voir le pays; il rencontra un carosse attelé de six chevaux. « Un homme » de bonne mine, dit-il, baissa la » glace & fit au Curé mon conduc» teur, une inclination respectueuse: » mais celui-ci la reçut très-fièrement, » & sans rendre le moindre signe de » civilité. Ce dernier trait acheva de » me confondre. Monsieur, lui deman» dai-je, connoissez-vous le Gentil» homme qui vient de passer? Je le con» nois de reste, répondit-il. C'est un » misérable qui jouit d'un revenu de » huit mille livres sterlings, & qui » prétend en conséquence que tous

» ceux qui le rencontrent sont obligés
» de lui rendre le salut : mais ce ne
» sera pas à moi qu'il le fera croire.
» Je me porte à merveille, grace à
» Dieu ; & il a un asthme qui va l'é-
» touffer. Ne lui sied-il pas bien de
» vouloir se mettre à mon niveau ?
» La santé, Monsieur *Fitz-Adam*, la
» santé, il n'y a que cela d'estimable ;
» & tant que j'aurai la santé, je serai
» plus grand Seigneur que lui. Il le
» sent bien lui-même ; & il seroit ravi
» de troquer son opulence contre ma
» pauvre cure & mon tempérament.
» Moi ! j'ôterois mon chapeau à un
» homme de cette espèce ! Fi donc !
» il n'a pas six mois à vivre ».

Quelque extravagant que paroisse ce Curé, il n'y a point d'homme sensé qui ne fût très-aise de mériter son estime. A la place de la santé mettez la vertu, & cette opinion bizarre devient la morale la plus sublime & la plus vraie. On vantoit en présence d'*Agesilas* la grandeur du Roi de Perse. Il n'est pas plus grand que moi, répondit le fier Lacédemonien, s'il n'est pas plus juste. Ce n'est ni

dans la naissance ni dans les richesses, présens de l'aveugle fortune; ce n'est pas même dans les avantages du corps & dans les talens de l'esprit : c'est dans l'usage que l'homme sait en faire, c'est dans l'exercice de sa raison que consiste son mérite & sa supériorité réelle sur les autres êtres de son espèce. Mais la vertu ne tombe point sous les sens, tandis que l'éclat extérieur du luxe, tandis que le faste, cette fausse enseigne du bonheur, frappe tous les regards & subjugue tous les esprits. Contemplez ces vils esclaves immobiles, les yeux ouverts, la bouche béante, attroupés autour d'un char brillant qui s'arrête : un homme en sort richement vêtu, chargé de toutes les décorations de la vanité. Il n'y a pas un des spectateurs qui ne fut prêt à voler au moindre signe, pour lui rendre un service; cependant ils ne le connoissent pas, ils ne le reverront peut-être jamais, ils n'en attendent rien, n'importe; ils lui font un mérite de son habit doré, ils lui tiennent compte de ce qu'il est mieux logé, mieux nourri, mieux vêtu que les autres.

Si

Si les pauvres pouvoient ſe donner le mot pour ceſſer abſolument d'admirer une vaine pompe, & d'attacher aux richeſſes l'idée du bonheur, les riches ſeroient privés du ſeul plaiſir peut-être auquel ils ſoient toujours ſenſibles.

Cette compilation, Monſieur, réunit l'utile & l'agréable, la morale ne s'y montre qu'embellie par les graces de l'imagination. Voilà ce que n'ont point nos prédicateurs littéraires qui nous aſſomment de leurs apophthegmes & de leurs ſentences, & qui ne peuvent pas tirer de leur cerveau philoſophique une ſeule fiction ingénieuſe : ces gens-là n'ont pas la moindre connoiſſance du cœur humain; ils ne ſavent pas que la morgue magiſtrale, que le ton fier & tranchant ne ſervent qu'à effaroucher l'amour-propre. Nous ſommes des enfans, il faut nous frotter de miel les bords du vaſe qui contient le breuvage amer de la vérité. Nos Philoſophes au contraire ont voulu nous traiter comme des hommes forts & robuſtes; ils nous ont ſevré impitoyablement de toutes les

douceurs auxquelles les Ecrivains du siècle de *Louis XIV* nous avoient accoutumés. Dans les Comédies, dans les Tragédies, dans les Romans, dans les Opéra comiques, dans les Pièces fugitives, dans les Histoires, en un mot dans tous les genres de Littérature, il faut que nous digérions leur morale toute sèche, toute crue, sans aucun apprêt, aucun assaisonnement. Ils ont la manie de discourir & d'endoctriner, il leur faut des disciples comme il falloit au Médecin de *Pourceaugnac* un malade. De pareils Docteurs ne s'appellent point des Philosophes, mais des Pedans, car le Pédantisme n'est autre chose qu'un étalage indiscret du savoir : il y a plus de sens, plus de raison, plus de vraie philosophie dans les Comédies de *Molière*, dans les Fables de *La Fontaine*, que dans toutes les pésantes dissertations tant en prose qu'en vers composées depuis un demi-siècle par les héros de la secte. Qu'a donc fait cet esprit philosophique si vanté. Il a levé l'aimable voile dont les anciens couvroient leurs préceptes. Cette opération, direz-vous, ne suppose pas

beaucoup de génie; & voilà précisément la raison pour laquelle les Philosophes ont adopté une manière si commode & si proportionnée à leurs talens.

Je suis, &c.

Cet Article est de M. GEOFFROY.

LETTRE XII.

Le Droit du Seigneur, Comédie en trois actes, en prose mêlée d'Ariettes; par M. Desfontaines, *représentée devant Leurs Majestés, à Fontainebleau, le 17 Octobre 1783, & à Paris, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 29 Décembre de la même année. Prix, 30 sols. A Paris, chez* Brunet, *Libraire, rue de Marivaux, place du Théâtre Italien, 1784.*

LE sujet de cette Comédie est

heureux, & c'eſt quelque choſe qu'un heureux ſujet. M. *Desfontaines* qui l'a traité eſt l'Auteur de *l'Amour & de la Folie*, Pièce en vaudevilles, pleine de gaieté, de naturel & d'eſprit ; enfin la Pièce que je vous annonce, Monſieur, a eu beaucoup de ſuccès ſur la ſcène ; il me ſemble que voilà bien des préjugés en ſa faveur.

Julien eſt fiancé avec *Babet* ; il eſt ſix heures & demie, & il doit l'épouſer à ſept. Jamais heure ne lui a paru ſi lente à ſonner. En attendant il orne de guirlandes l'arbre ſous lequel le père & la mère de *Babet* furent fiancés, *Alain*, ſon ami, fait un bouquet pour la mariée ; & les autres Bergers en font pour leurs Bergères. Sept heures ſonnent enfin, & le cœur de *Julien* palpite. *Babet* arrive accompagnée de *Mathurin* & *Thérèſe*, ſes père & mère : *Julien* la voit avant tous ; auſſi dit-il :

> De ſes yeux pour voir ce qu'il aime,
> Un amoureux n'a pas beſoin.

Julien court à *Babet*, & demande un baiſer : — *Babet* dit, en regardant ſa mère

On dit que lorſqu'on ſe marie,
On n'a plus rien à refuſer.

Mathurin & *Thérèſe* rajeuniſſent en voyant l'arbre témoin de leurs fiançailles; on attache le bouquet, & l'on n'attend plus que M. le Bailli : en attendant on danſe une ronde. Les paroles, le refrain ne me ſemblent pas aſſez naturels. *Mathurin* s'adreſſe à *Julien* :

Je m'apperçois qu'à *ton oreille*
Le deſir ſonne le tocſin.
Mais en jouiſſant de la veille,
Songe toujours au lendemain.
Mon enfant, fais comme ton père,
Et de compagnie avec l'amour,
Chaque matin dans ta chaumière,
Le plaiſir te donnera l'bonjour.

Le Bailli arrive enfin, parlant & marchant avec lenteur & gravité : il a un faux air de M. *Pincé*, dans le *Tambour Nocturne*. On le preſſe de faire ſigner le contrat : mais il leur lit auparavant une Lettre qui les ſur-

prend fort. M. le Marquis, Seigneur de la Paroisse lui déclare qu'il compte user du droit qu'il a d'entretenir la mariée seule, pendant une demi-heure dans un pavillon qui donne sur les jardins, & que son fils exercera ce droit. Tout le village est inquiet; *Babet* sur-tout tremble, & se voit contrainte de revéler la passion du jeune Comte pour elle, & la déclaration qu'il lui en a faite. *Julien* est furieux, il veut que *Babet* désobéisse; on le calme enfin, & l'on espère que le père protégera *Babet* contre son fils. Après cette scène, qui est bien longue, le premier acte finit.

Le Bailli ouvre le second acte: il vient reconnoître la place; deux laquais du Comte y viennent aussi, & le Comte les rejoint: longue scène de débats entre eux & lui. Je n'aime pas que des laquais aient plus d'honneur & de délicatesse que leur maître. Le Marquis paroît, & sa vue déconcerte le Comte qui prétexte une fête, une chasse: tout cela est froid. *Alain* qui survient, je ne sais pourquoi, augmente l'embarras & rallentit

la marche de l'action. Enfin *Babet* arrive, menée par le Bailli, qui la conduit au pavillon : elle en sort presque malgré lui, & veut aller se jetter aux pieds du Marquis. Ici commence entre elle & Monseigneur, une scène éternelle; après bien des réticences, elle donne à entendre au Marquis ce qu'elle craint de son fils. Tout le village accourt en armes, résolu d'arracher *Babet* des mains du jeune Comte. Le Marquis l'appaise, en remettant *Babet* entre les mains de ses père & mère, & leur promettant que tout ira bien : tout le second acte est long, froid, & n'a rien d'intéressant; j'ose dire que cet acte étoit inutile. Il falloit pendant l'entre-acte, instruire le père du Comte; une courte scène au commencement du second acte auroit rassuré le public, & nous auroit montré le Marquis au fond du pavillon avec *Mathurin* & *Thérèse*; les Auteurs croient-ils que les actes se comptent, & qu'une Pièce soit meilleure avec un acte de plus? Nous voici donc au troisième acte. *Frontin* vient tenir

tout prêt ; il apperçoit le Marquis ſuivi de *Mathurin* & de *Thérèſe*, & il ſe cache au fond. Le Marquis apprend aux bonnes gens qu'ils ſeront témoins de l'entrevue de ſon fils avec leur fille, & qu'ils entendront ſes diſcours : il apperçoit *Frontin*, lui défend, ſous peine du bâton, de ſortir, de dire un ſeul mot, ni de faire un ſeul geſte à ſon fils. Ils ſe retirent, le Comte arrive, & parle à *Frontin* avec tranſport. Celui-ci n'oſe ſouffler. Cette ſcène muette eſt plaiſante ; il lève les yeux, & les baiſſe auſſi-tôt, il en fait de même des bras. Et le Comte dit :

Eh bien ! quoi !
Des coups-d'œil, des geſtes !

FRONTIN.

Moi !
Des geſtes ! je n'en fais pas faire,
Et je n'en ai pas fait.

La ſituation eſt comique, & l'Auteur en a tiré parti. Le Comte interroge

Frontin qui répond comme il peut, & sur ce que son maître dit :

Il me confond à chaque mot.

Frontin répète très-haut :

A chaque mot, oh! c'en est trop,
Et je jure, je proteste
Que je n'ai pas dit un seul mot.

On veut le chasser, & il s'obstine à rester, en disant :

J'ai des raisons *touchantes*,
Des raisons *frappantes*
Pour l'attendre dans ces lieux.

Cette scène est sans contredit la plus plaisante de la Pièce ; celle qui suit n'est pas sans intérêt : Le Bailli amène *Babet*, salue le Comte, & se retire. Le voilà seul avec elle, du moins il le croit, mais le spectateur est tranquille, comme dans *Tartuffe*, en voyant *Orgon* sous la table. L'embarras de *Babet* a quelque chose de touchant, elle est laconique.

« M. le Bailli m'a dit que je n'avois autre chose à dire.... que de dire que j'aime *Julien*, je vous le dis, & c'est tout.

Et le moment d'après, elle ajoute :

« Il y a bien long-temps que je suis ici ».

Le Comte lui parle de son père & de sa mère; du dessein qu'il a de leur faire du bien, & il trouve par-là le secret de la faire parler. Ceci est touchant :

Ah! si par fois j'ai de la tristesse,
C'est que Julien n'ait plus les siens,
Nous les regretterons sans cesse,
Et tous nos soins seront pour les miens;
Matin & soir au labourage,
Aux bois, aux champs, au jardinage,
Nous travaillerons pour les nourrir,
Et moins nous les verrons vieillir,
Plus ils jouiront de notre ouvrage,
Et plus nous aurons de plaisir.

Enfin il veut la conduire au pavillon qui est en face; elle résiste, il la presse; *Julien* paroît alors au haut du

mour; le Marquis se montre, & *Babet* respire, en voyant sa mère & son amant; le Comte est déconcerté, bientôt il passe de la honte au repentir : il se fait donner les titres dont il vouloit abuser, & les déchire, le père applaudit à ce trait, & lui pardonne. Le divertissement qui suit est d'une gaieté franche & naturelle. *Alain* montre une corbeille à *Babet*, & lui dit : . . . .

S'il vous faut de la parure,
Vous n'aurez rien à desirer,
Mais on sait que la nature
A pris soin de vous parer.

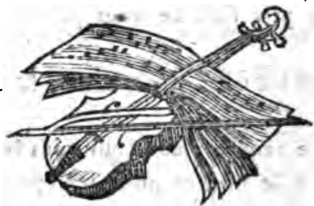
Nicette lui offre un hochet, & chante :

Le tendre amour qui vous inspire
Fit le hochet pour les époux.
Vous le présenter, c'est vous dire
Ce que l'hymen attend de vous.

Alain couronne la fête par un vaudeville agréable, quoiqu'assez ordinaire.

L'ensemble de cette Pièce a dû faire sur la scène un effet fort agréable, & je ne m'étonne point qu'elle ait eu du succès. Des chants, de la danse, du spectacle, tous ces accompagnemens enjolivent bien les choses, qui sous les yeux du lecteur paroissent froides & médiocres; mais je crois que même à la représentation on a dû trouver quelques scènes bien longues, & le second acte inutile.

Je suis, &c.



LETTRE XIII.

Œuvres posthumes de M. Mergthghen, *traduites de l'Allemand, par M. le Baron de* Nausell, *Idylles Françoises, par M.* le Boux de la Bapaumerie, *Lieutenant-Général au Bailliage de Montereau; avec figures. A Paris, chez* Belin, *Libraire, rue S. Jacques*, 1783.

VOICI encore des Idylles Allemandes, Monsieur ! c'est sur-tout de ce pays-là que nous viennent les Pastorales : il semble que l'Allemagne soit plus proche de la nature. Nous avons bien aussi en France des Poëtes champêtres ; mais toujours un peu d'art s'y laisse voir, trop d'esprit perce au travers de leur naïveté. Le Poëte Allemand ressemble à une jeune Bergère simple & naïve, dont les fleurs font toute la parure, qui saute gaie-

ment, & redit une chanson nouvelle; les Gesners de France pourroient être comparés tantôt à la Bergère coquette qui est souvent allée à la ville, & en a rapporté un air mignard, un luxe affecté, tantôt à la jeune Dame qui voulant se rapprocher des Villageoises, en prend le corset blanc & le chapeau de paille, mais que trahit son œil frippon, son maintien élégant & son langage spirituel.

Ce n'est pas que je place tout-à-fait M. *Mergthghen* sur la même ligne que *Gessner* : qui pourroit réunir en un dégré aussi éminent que *Gessner*, la fraîcheur du coloris, la grace des images, la beauté des pensées & la simplicité des expressions? mais enfin M. *Mergthghen* a pris *Gessner* pour son modèle, & souvent il réussit assez bien à l'imiter. L'Idylle intitulée *la Violette* est d'une douceur, d'une simplicité touchante : on ne sauroit mieux adapter le ton, le style au sujet : jugez-en par ce court morceau :

« *Timide*, tu nous dérobes tes ap-
» pas : sans orgueil & sans faste, tu
» connois tes charmes, mais tu t'en

» défies ! comme la jeune Bergère qui
» tout le jour près de son austère
» Argus, ne goûte jamais le plaisir
» dangereux de paroître aux regards
» impatiens du Berger qui la guette;
» en sûreté sous l'herbe qui fut ton
» berceau, tu t'épanouis, tu végètes
» sans craindre le doigt meurtrier du
» jeune homme qui désire te placer
» sur le sein de sa maîtresse adorée...!
» Tu ne te flétris, tu ne tombes lan-
» guissante que quand la nature dont
» le savant pinceau décora tes feuilles
» délicates, cesse de te conserver &
» de te nourrir ».

L'instruction du Berger a quelque chose d'attendrissant, & je regrette de ne pouvoir vous en citer quelque chose. Je ferois un livre & non une lettre, si je citois tout ce qui m'a fait plaisir. *Le nid d'oiseaux* rappelle le joli passage de *Daphnis* que je vous ai cité n'a guères ; & il faut avouer que M. *Mergthghen* ne gagne pas au parallele. En une page, *Gessner* en dit autant que M. *M.* en neuf pages. Celui-ci, en général, a le défaut d'être un peu diffus ; c'est le reproche

qu'on peut faire à *l'origine du souci* & à *la génisse* ou *les deux amis*. Mais *les hyrondelles* sont d'une fraîcheur délicieuse : ce début est digne de *Gessner* :

« Soyez les bien venues, légères » hyrondelles, avant-courières désirées de la plus belle des saisons, » soyez les bien venues...! Je vous » ai entendu sur le haut de ma chaumière, prévenir l'aurore encore tardive par vos gazouillemens articulés ; je vous ai vu voltiger & » poursuivre les cirons imperceptibles » autour de ma silencieuse cellule ; » vous êtes venues d'une aîle frémissante frapper, ébranler les vitreaux » de mon réduit solitaire ; & mon » cœur a tressailli de plaisir... ! Il » va donc arriver le gracieux printemps... ! C'est vous qui l'amenez » rapidement dans nos climats désolés : couronné de myrte & de violette, il verse la rosée sur les fleurs » prêtes à s'épanouir, du haut des » nuages *mordorés* qui le soulèvent » amoureusement ; tendrement penché » sur le sein de la brillante aurore, » il rappelle la vie sur la terre ; &

» les tièdes zéphyres, son cortège in-» séparable, pressent en battant de » l'aîle le mouvement des roues émail-» lées de son char ».

La bienfaisance, *l'hiver* sont aussi très-agréables; j'aime à nommer la plupart des Idylles, ne pouvant en citer qu'un petit nombre, & je puis assurer que je les ai lues toutes avec plaisir, même après avoir lu celle de *Gessner*. Si M. *Mergthghen* n'enfle pas toujours avec tant de grace le pipeau champêtre, & le léger flageolet, il embouche quelquefois la trompette avec plus de succès, il dessine avec hardiesse les attitudes fortes & énergiques, & il se dit comme *Virgile* :

Si celides musæ, paulo majora canamus.

L'Idylle de l'enchantement est écrite avec une sorte de vigueur, & le désordre du génie y étincelle. Ce qui caractérise encore particulièrement nôtre Auteur, c'est la teinte de mélancolie répandue sur plusieurs de ses Ouvrages; cette sensibilité profonde, cette tristesse intéressante respire sur-

tout dans le *chant de la mort*, dont chaque ſtrophe ramène ce refrain :

« J'ai pris ma lyre d'ébène; je l'ai » montée ſur un ton douloureux, & » mes doigts tremblans vont en tirer » des ſons lugubres ».

M. *Mergthghen* paroît avoir voulu imiter en tout *Geſſner*. Après avoir été ſon émule dans les Idylles, il marche ſur les traces du chantre d'*Abel* & de *Daphnis*. *Suzanne* ou *le triomphe de l'innocence* étoit un ſujet intéreſſant, & l'Auteur s'eſt montré digne de le traiter. Peut-être eſt-il un peu long : le premier chant eſt preſque inutile : le ſonge de Suzanne, la prétendue infidélité de *Joachim* ſon époux ſont autant de hors d'œuvres qui affoibliſſent le ſujet principal, & ſont même propres à faire prendre le change au Lecteur. Les images poëtiques y ſont peut-être entaſſées avec trop de luxe, mais en général le Poëme offre les plus grandes beautés, des images, tantôt gracieuſes, tantôt triſtes, terribles & touchantes. Commençons par le terrible :

« La jalouſie s'avance droit à *Sédé-*

» *cias*. Son front ridé est ceint d'une » couronne de fer hérissé de pointes » venimeuses ; le noir chagrin réside » dans ses sourcils épais, & sa bouche » est le siège de l'imposture ; à son » teint plombé, à ses lèvres pâles, » à son sein livide & toujours agité, » le démon de l'envie & de la rivalité » se fait connoître. Un serpent qui » l'entoure de ses replis tortueux, pa- » roît sans cesse acharné sur son cœur » qu'il dévore & qui renaît sans cesse » sous sa dent empoisonnée ; sa main » porte un faisceau de flèches aiguës » dont les coups toujours certains » font germer au fond des cœurs le » désespoir plus terrible que la mort ».

Passons au touchant :

« Tristes sons, accens déchirans, » lugubres accords, pressez - vous, » frémissez sous les doigts de mes » amis. Mon cœur accablé nage dans » l'amertume, il est tourmenté com- » me un rameau de saule qui tombe » desséché dans les ondes écumantes » des torrens de *Galaad* : il languit, » il se meurt, comme la fleur des » champs qui se fane à l'ombre des

» rochers couverts de mousse. Le
» malheur a changé mon ame, ô!
» mes filles...! elle est inaccessible à
» la joie, & la même tristesse a cou-
» ronné mon front de pâles narcisses
» & de violettes : jamais, jamais vos
» danses folâtres ne m'entoureront
» d'un cercle joyeux; laissez, *Suzanne*,
» laissez-la pleurer son malheur; *Joa-*
» *chim*...! Ah! il a cessé de m'aimer.
» Tristes sons, lugubres accords, ac-
» cens déchirans, pressez-vous, fré-
» missez sous les doigts de mes
» amies...! »

Pour effacer ces tristes impressions, lisez ce joli début du second chant, car chaque chant a son exorde, doux, tendre ou gai, suivant la circonstance.

« Elle est passée, ô Bergers qui
» prenez plaisir à mes chants, elle est
» passée la pluie douce, qui comme
» la rosée bienfaisante des matinées
» du printemps, a rendu la vie & la
» fraîcheur aux plantes altérées de ces
» rivages. Venez vous ranger de nou-
» veau en cercle autour de moi. Le
» gazon est plus verd, l'air est moins

» brûlant; la fauvette au plumage gri-
» sâtre secoue en s'épluchant ses aîles
» humides, le calice des fleurs dont
» la prairie est émaillée, courbe sous
» le poids brillant des gouttes de pluies
» qui le remplissent, & les zéphyres
» légers folâtrent sur les roses. Le
» torrent qui grondoit auprès de cette
» cabane ébranlée par ses flots im-
» pétueux, vient de s'écouler, & va
» se perdre dans le vaste fleuve dont
» il troublera les eaux: la soirée sous
» un ciel pur & serein nous permet
» de reprendre nos concerts. Soute-
» nez mes accords par le son gracieux
» de vos instrumens, je continue de
» chanter la chaste & timide inno-
» cence ».

En un mot, M. *M.* a tiré de son sujet tout le parti possible. Le retour de *Joachim*, l'affreuse nouvelle qu'il apprend, sa noble confiance en son épouse, le désespoir du père, la consternation de toute la maison, sont autant de détails qui appartiennent à l'Auteur. Je ne sais pourquoi il fait tenir l'assemblée dans le palais même de *Joachim*, c'est tout au plus ce que

feroit un Auteur dramatique astreint à l'unité de lieu. Mais c'est une tache légère dans un poëme aussi agréable & aussi intéressant.

Je ne vous ai rien dit encore, Monsieur, du Traducteur, quoiqu'après tout les passages que j'ai cités, vous l'ont fait assez connoître. Son style est pur, son coloris est gracieux, & sa traduction a l'aisance, la vivacité d'un original. Quelquefois pourtant il se trahit par des tours, des expressions qui ne sont pas assez naturelles dans la bouche de Villageois & de Bergères; mais cet oubli où il tombe rarement est bien plus commun dans les Idylles imprimées à la suite de *Suzanne*, sous le titre des *Aulnayes de Voux*. Il est aisé de voir qu'elles sont d'une autre plume que celle de M. le Baron de *Nausell*. M. *le Boux de la Bapaumerie* ne saisit pas bien le patois du village, & ses Bergers parlent comme à la ville. M. *Mertghghen* n'auroit jamais dit: « Sans » envier aux autres habitans les pos- » sessions qui les *avoisinoient* ou les » *partageoient*, ils se *contentoient* d'ad-

» mirer comment la fertilité de ce » climat avoit engagé à les *subdiviser* » pour ainsi dire à l'infini ».

Gessner est bien Philosophe, mais d'une philosophie douce & simple ; & il n'auroit jamais comparé un ruisseau dont on a creusé & élargi le bassin, *à une ame à laquelle l'excès de la politesse a fait perdre son caractère naturel.*

« Il avoit à s'excuser auprès d'elle ; » il la connoissoit vive & *susceptible* ; » elle devoit être furieuse contre lui ; » il falloit qu'il eut une *explication*, » il n'osoit l'aborder ».

Croyez-vous, Monsieur, qu'il s'agisse ici d'un Berger & d'une Bergère ? toutes les Idylles sont écrites de ce style-là, assurément l'Auteur n'a pas dessiné les champs d'après nature ; & comme dit *Boileau*, s'il a *enflé son chalumeau champêtre* :

C'est dans son cabinet, assis aux pieds d'un hêtre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIV.

*Catéchisme Pratique, par M. l'Abbé ***. A Paris, chez* Mérigot, *le jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

Catéchisme de Morale, spécialement à l'usage de la jeunesse. A Bruxelles, & se trouve à Paris, chez Lambert, & Baudouin, *rue de la Harpe, près Saint-Côme.*

SI les cris redoublés de nos Philosophes modernes sont venus à bout de vous persuader que nos bons aïeux n'entendoient rien à la morale, que toutes leurs spéculations n'ont pas même abouti à nous donner un seul bon Catéchisme, vous me saurez bon gré, Monsieur, de l'empressement que je mets à vous annoncer ces deux

petits

petits Ouvrages. Ils ont le même objet, presque le même titre; nos deux Auteurs cherchent l'un & l'autre à mettre à la portée de la jeunesse, de l'enfance même, ces vérités précieuses dont la conviction peut seule la conduire à la pratique constante de toutes les vertus qui constituent l'honnête homme. Mais qu'il s'en faut bien qu'en vous faisant connoître ces deux productions, je puisse les louer également. Le premier a certainement bien des droits à nos éloges, il a pris la route la plus simple, la seule vraie; aussi vient-il sans peine à bout de son dessein. Le second y a mis un peu plus de prétention, il veut philosopher, définir, distinguer, il lui arrive plus d'une fois de s'égarer dans ses principes, & de se perdre dans ses raisonnemens; si vous avez un jeune homme à instruire, n'hésitez donc pas sur le choix. Le premier doit avoir tout l'avantage.

Son *Catéchisme Pratique* est comme un supplément à celui que la Religion met entre les mains des enfans pour les instruire de nos dogmes & de nos

myſtères. Je ne conviendrai pas, il s'en faut bien, que l'explication des Commandemens de Dieu, & toute la partie morale, ordinairement contenue dans ces Catéchiſmes Religieux, ait beſoin, quant aux principes, d'un véritable ſupplément; mais il eſt cependant certains détails que l'on peut y ajouter, & qu'il eſt bon d'expoſer aux enfans, & à la jeuneſſe, pour leur faciliter l'application des principes que la Religion & la raiſon leur fourniſſent dans les Catéchiſmes ordinaires. Notre Auteur a ſenti cette vérité, auſſi ſe borne-t-il à ces détails, & à l'application des premières vérités naturelles & révélées aux différentes circonſtances de la vie humaine. Bien loin de regarder avec nos Sages modernes, les devoirs de l'homme envers Dieu comme étrangers à la morale, c'eſt par eux qu'il commence; delà il conduit ſon élève à ſes obligations envers l'Etat, aux devoirs généraux envers le prochain; les chapitres ſuivans traitent de ceux des pères & des mères, des enfans, des domeſtiques, des jeunes gens en âge de s'établir, &c.

des devoirs généraux envers nous-mêmes, des devoirs particuliers relatifs aux différentes circonstances de la vie. Rien n'est plus méthodique que ce petit Traité de morale.

Cette qualité ne suffit pas; sur-tout quand on écrit pour la jeunesse; il faut être exact dans la doctrine, très-clair dans l'exposition, solide & instructif sans s'élever au-dessus de la portée de son élève. Après le Catéchisme de *Fleury*, je n'en connois point qui réunisse mieux toutes ces qualités que celui-ci, & si le premier est un petit chef-d'œuvre pour les enfans de six à huit ans, celui-ci doit tenir le même rang dans leur éducation, quand ils auront passé ce premier âge.

Vous connoissez, Monsieur, tout l'avantage des vers techniques; ils s'inculquent aisément dans la mémoire des enfans, & ils s'y conservent plus long-temps. Notre Auteur a d'abord soin de renfermer dans cette espèce de vers la doctrine qu'il développe ensuite par demandes & par réponses. Quand il est quelque précepte qui a

besoin d'être appuyé sur des raisons, il ne manque jamais d'exposer fort clairement celles que la nature & la Religion lui suggèrent. Veut-il, par exemple, prescrire à son élève les loix qu'il faut observer dans le jeu, voici d'abord les vers qu'il lui fait apprendre :

Des jeux & plaisirs useras
Sagement & modérément.
Dans le jeu tu ne chercheras
Qu'au travail un délassement.
Aux règles te conformeras,
Et ne tricheras nullement.
Sans mauvaise humeur tu perdras,
Et gagneras modestement.

Dispensez-moi de vous transcrire l'explication ; elle est telle que le jeune homme qui l'observera sera nécessairement honnête, modéré, & agréable dans le jeu. J'en dis autant des autres exercices de la jeunesse. En un mot son élève sera non-seulement religieux, mais il aura toutes les vertus de la société.

Je vous ai dit que je n'étois pas si content du *Catéchisme de Morale*. L'Auteur n'a point saisi ici la manière dont il faut s'y prendre pour inculquer les vérités aux enfans. Il est sans cesse à diviser & à définir, & la mémoire n'est point faite pour être chargée de toutes ces définitions. Qu'à besoin un enfant de savoir définir la politesse, la complaisance, le mépris, la bienfaisance, l'amour filial, la vérité, l'amour, la vengeance, le mensonge, &c. Dites lui qu'il ne faut pas mentir, qu'il faut être honnête & vrai, il vous entend assez. Demandez-lui ce que c'est que l'honnêteté, la vérité, il le sait; mais la définition que vous lui demandez sera toujours plus obscure que la chose même.

Ce n'est pas-là à beaucoup près le seul reproche que je ferois à M. le Catéchiste. Une des premières leçons à donner à son élève, est de ne jamais parler de ce qu'on n'entend pas, & je voudrois que l'Auteur eût pris cette leçon pour lui-même. Il nous parle beaucoup de la morale de la raison, & de la morale de la Religion; il cherche

à prescrire les limites de l'une & de l'autre, & il s'égare absolument. La morale est une; celle de la raison ne sera jamais en opposition avec la morale religieuse. Celle-ci peut y ajouter de nouveaux motifs, de nouvelles lumières, mais si ces deux flambeaux varient par leur éclat, ils ne nous montrent point des objets opposés. Leur objet est un comme la vérité; & toute vertu que la raison prescrit est de même commandée par la religion. Celle-ci pourra bien vous parler où la raison est muette; mais ne craignez pas de les trouver jamais en opposition dans leurs préceptes, ou leurs motifs. C'est donc fort inutilement que notre Auteur s'efforce de séparer la morale raisonnable, & la morale religieuse.

Il se trompe bien plus lourdement encore quand il croit que les motifs de l'immortalité de l'ame, & de la justice divine, n'appartiennent point à la raison, mais à la seule morale de la révélation. Au milieu des ténèbres du paganisme, l'univers connoissoit un Dieu vengeur & rémunérateur. La

raiſon ſeule a toujours dit à l'homme que la vertu ne reſtoit point ſans récompenſe, ni le vice ſans punition; la raiſon ſeule encore ne lui permit jamais de confondre la mort de ſon corps avec l'anéantiſſement de l'être qui penſoit en lui. Les peines à venir, la juſtice des cieux ne ſont pas des motifs étrangers à la morale de la raiſon. Le fuſſent-ils, l'Anonyme n'en auroit pas moins tort de vouloir aujourd'hui faire abſtraction de ces motifs, ou ne les admettre pour ainſi dire que ſubſidiairement. Pourquoi de deux flambleaux éteindre celui qui nous fait le mieux voir notre bonheur dans la vertu, & notre perte dans le crime?

L'Anonyme me révolte bien davantage, quand il s'efforce d'inculquer à la jeuneſſe que *l'homme en quelqu'état qu'il ſoit, ne doit rien faire que pour ſon bonheur*, quand il ajoute *que c'eſt-là une de ces vérités inconteſtables dont chacun trouve la preuve au-dedans de lui-même*. Cette prétendue vérité n'eſt inconteſtable que pour l'égoïſte. Je ſais bien que je ne dois point tra-

vailler à me rendre malheureux, mais je crois que je puis aussi travailler au bonheur d'un autre homme que moi, sans me flétrir & m'avilir toujours par ce retour de l'égoïsme sur moi-même. Je sais bien que les secours donnés au malheureux seront toujours accompagnés d'un vrai plaisir pour moi; mais je veux que son bonheur puisse être le motif des services que je lui rends, quand même il ne devroit rien ajouter au mien. Je n'aime point sur-tout à voir donner à la jeunesse ces principes d'égoïsme. Dire à son élève ne faites jamais rien que pour votre bonheur, c'est lui dire commencez toujours par voir si le service que vous rendez à un autre, en est aussi un pour vous. Il est tant d'occasions dans la vie où votre élève ne verra point son bonheur résulter d'une action utile au malheureux, à l'indigent; pourquoi cesser alors de lui faire un devoir de cette action. Mais en voilà bien assez pous vous faire sentir auquel de nos deux Catéchismes est due la préférence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XV.

Collection de Décisions nouvelles, & de Notions relatives à la Jurisprudence, donnée par M. Dénisart, *mise dans un nouvel ordre, corrigée & augmentée par MM.* Camus & Bayard. *Tome premier & tome second. Par MM.* Camus, Bayard & Meunier, *Avocats au Parlement. A Paris, chez la Veuve* Desaint, *rue du Foin S. Jacques.* 1783. *in-4°.*

IL ne paroît que deux volumes de cette Collection, rédigés par ordre alphabétique, & qui ne contiennent que la lettre A. En tête du premier volume, se trouve un avertissement sur cette nouvelle édition; on y voit que les Auteurs se proposent, non-seulement de corriger les erreurs échappées à M. *Dénisart*, en réformant

les dates, vérifiant les espèces, & rapportant les véritables décisions des Arrêts, mais encore de réfondre, pour ainsi dire, l'Ouvrage de M. *Dénisart*, en donnant des définitions exactes, en posant des principes, & sur-tout en y mettant l'ordre qui y manque. Enfin ils se proposent d'y ajouter tous les Arrêts nouveaux, dont ils ont eu connoissance par la médiation de Monseigneur le Garde des Sceaux qui a daigné favoriser cete grande entreprise, & demander à MM. les Procureurs Généraux des Cours Souveraines, une notice exacte de tous les Arrêts de Réglement rendus depuis 1750.

L'Ouvrage est précédé d'un Discours préliminaire sur le Droit en général, ses fondemens & ses premiers principes. Je voudrois, Monsieur, vous en citer quelques parties, mais tout y étant lié & correspondant, un extrait en altéreroit la beauté, & vous n'auriez que quelques membres épars d'un tout parfaitement régulier. L'Auteur y parcourt les grandes divisions du Droit, en Droit naturel,

Droit des gens, Droit public de chaque Nation. Il expose ensuite les divisions principales du Droit François, en Droit public, Droit privé, civil, Droit eccléſiaſtique & Droit criminel. A l'occasion du Droit en général, il n'étoit pas poſſible que l'Auteur ne parlât point du Droit Romain & des avantages de ſon étude. Cette partie eſt traitée avec la ſagacité & l'érudition, dont l'Auteur a déjà donné tant de preuves dans un Ouvrage, dont la réputation eſt faite, intitulé : *Lettre ſur la Profeſſion d'Avocats*.

Quoique rédigé par forme de Dictionnaire, cet Ouvrage pourroit porter le nom de Traités ſur toutes les parties du Droit, ou plutôt on y trouve l'ordre & la méthode qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'on trouvât dans tous les Dictionnaires. Je vous en donnerai un exemple au mot *Aides*, à ce mot les Auteurs ont indiqué toutes les eſpèces des Droits d'Aides par leurs dénominations, telles que *Gros*, *Subvention*, *Huikeau*, &c. &c. & ils ont renvoyé à ces mots propres,

pour y traiter du Droit même; de ſorte qu'en recourant à chacun de ces mots, le lecteur pourra parcourir toutes les eſpèces de Droits d'*Aides*. En tête du même mot *Aides*, ſe trouvent des renvois aux mots, 1°. *Impôts*; 2°. *Finances*. Or au mot *Impôts*, ils indiqueront les différentes eſpèces d'*Impôts*, dont les *Aides* font partie; & ſous le mot *Finances*, auquel ils auront encore renvoyé ſous le mot *Impôts*, ils indiqueront les branches des *Finances*, au nombre deſquelles feront les *Impôts*. Vous concevez que par cette méthode & à l'aide de ces renvois, le lecteur pourra facilement rapprocher les objets & réunir la maſſe des articles, qui compoſeront un Traité parfait ſur la partie qu'il aura intérêt de connoître.

Cette Collection qui paroît propre à tenir lieu d'une Bibliothèque complette de Juriſprudence, ſera néceſſaire aux Juriſconſultes, & précieuſe autant qu'utile à tous les ordres de citoyens, qui y trouveront la déciſion de toutes les queſtions qui peuvent intéreſſer

leurs biens, leur honneur & leur vie.

Après vous avoir entretenu de l'importance de cet Ouvrage & de son utilité réelle, je ne craindrai point, Monsieur, d'en altérer le mérite, en vous disant que l'homme de Lettre y trouvera souvent des articles très-piquans & très-curieux. La Jurisprudence s'allie avec toutes les Sciences. Pour faire un Jurisconsulte parfait, *Cicéron* exige qu'il connoisse l'Histoire, les mœurs des différens peuples, le cœur de l'homme, & qu'il réunisse toutes les parties nécessaires à l'Orateur. M. d'*Aguesseau* savoit aussi bien juger des beautés de *Racine*, & des calculs de *Newton*, que des raisonnemens des Avocats. Quantité d'articles de cette Collection, vous donneront, Monsieur, la plus grande idée de l'érudition de ses Auteurs, du nombre & de la variété de leurs connoissances. Le mot *Attérissement* suppose plus que des notions de géométrie, comme ceux *Alsace*, *Altesse*, *Amovibilité des Offices*, *Annoblissement*, *Apanage*, *Artois*, *Arts & Métiers*, *Aveu*, sup-

Que tu traces bien le tableau
De leur orgueilleuse sagesse!
Par un zèle persécuteur
Tu n'as jamais souillé ta plume ni ton coeur,
Elle s'arme à regret lorsqu'un sophiste impie
Dispute, doute, assure & nie;
Lorsque ce fier Caméléon,
Tantôt esprit, tantôt matière,
S'obstine à leurer la raison,
Dont il rejette la lumière.
Tel ce Poëte dangereux,
Ce Lucrèce, heritier des rêves d'Epicure,
N'a que trop embelli les systêmes affreux
Puisés dans cette source impure:
Pourront-ils désormais résister à tes coups,
A cette vigoureuse haine
Qu'un savant, revêtu de la pourpre romaine,
A signalé contr'eux dans les vers les plus doux?
Il n'est plus, cet aimable sage,
Mais contre les mêmes erreurs
Pompignan, à son tour, lance des traits vainqueurs,

Et sa haute doctrine égale son courage.
Son frère, dont les nobles chants
De la scène Françoise ont ravi le suffrage,
Qui sous les traits les plus touchants
A peint la Reine de Carthage,
Des Prophêtes divins fidèle nourrisson,
Monte sa lyre à l'unisson;
Tous deux par les talens illustrent leur carrière:
Qu'il est beau de les déployer,
Quand ils ont des vertus l'auguste caractère!
Quand l'ame est le brûlant foyer
D'où partent les traits de lumière!
Rentre donc au bercail, vil troupeau de l'erreur,
Vois la gloire du juste à la fin de sa course,
Et d'un espoir consolateur
Ne viens plus détourner la source;
Ne viens plus, hérissé de sophismes anciens,
Disputer l'existence au Dieu dont tu la tiens.
Jouissons, dit l'impie, est-il une Loi sainte?

Sur le sombre avenir étouffons toute
crainte,
Rassurons ce cœur combattu,
En gardons-nous d'en croire une vaine
apparence ;
Entre le vice & la vertu
Le nom seul fait la différence.
Sage. Prélat, tu sais que ce dogme
pervers
Dans un gouffre de maux a plongé l'uni-
vers,
Tandis qu'en dépit de l'envie
Les sublimes vertus, compagnes de ta vie,
Te font chérir & respecter ;
Si tout m'invite à les chanter,
Tout aussi m'engage à me taire ;
Tu ne veux point d'éloge, & je n'en fais
point faire.

Par M. DE LA LOUPTIERE.



ODE *sur le Globe Aërostatique de*
M. de Montgolfier.

QUEL astre au séjour du tonnerre
Attire mes regards surpris !
Son aspect menace la terre,
Sa grandeur frappe mes esprits.
Là, sur des ailes inconnues
Je l'apperçois du sein des nues,
Voler jusqu'au Palais du jour ;
A la splendeur qui l'environne
Ne semble-t-il pas voir le Thrône
Du Roi de la céleste Cour !

Par une route de lumière,
Dans un char plus brillant que l'or,
Loin de la terrestre carrière,
Montgolfier vole & prend l'essor.
Quoi ! déja vers ces lieux terribles,
Jusqu'à ce jour inaccessibles,
Il guide son vol radieux.
Du milieu d'un brillant nuage,

Il voit la France rendre hommage
A ses talens ingénieux.

Armé d'un courage intrépide,
Par l'air en triomphe porté,
Il dirige son vol rapide
Vers un atmosphère enchanté.
Sous des voiles impénétrables,
Et dans sa course inébranlable,
Il va par un nouveau chemin
Jouir sans trouble & sans alarmes,
D'un séjour où règnent les charmes
D'un ciel plus calme & plus serein.

Des oiseaux la troupe innocente
Abandonne son élément;
Elle vient dans son épouvante
Partager notre étonnement:
A vous chanter quand tout conspire
Savans, quand Paris vous admire
Pour n'exprimer que ses regrets,
Plus sensible que Philomèle,
Elle va pleurer avec elle
Dans le silence des forêts.

Oh! fiers souverains des nuages,
Quittez donc l'immortel séjour.

Reparoissez sur les rivages
Où vous avez reçu le jour,
Tout Paris ému d'allégresse,
A votre retour s'intéresse.
Pour mieux célébrer vos talens,
La France a formé la Couronne;
Et l'Univers dresse le Thrône
Pour vos triomphes éclatans.

Tel qu'après l'éclipse légère,
De son empire étincellant,
Du sein de l'ombre passagère,
L'astre du jour sort plus brillant;
Tels des régions du tonnerre,
Le Globe se montre à la terre
Et reparoît dans sa splendeur,
Frappé de cent cris de victoire:
L'air porte au loin la noble gloire
De son célèbre créateur.

Oh! François, peuple aimable & tendre,
Formez un nuage d'encens,
Ce Philosophe a droit d'attendre
Vos hommages reconnoissans.
Que par vos concerts unanimes
Son nom & ses talens sublimes

Passent à l'immortalité ;
Que désormais la sombre envie
Se taisant devant son génie,
Laisse parler la vérité.

Par l'Abbé JOUFFREAU (1).

ANNONCES.

Etat des Cours de l'Europe & des Provinces de France, pour l'année 1784, publié, pour la première fois, en 1783 ; *par M.* Poncelin de la Roche-Tilhac, *Ecuyer, Conseiller du Roi à la Table de Marbre. Avec cette épigraphe :*

Publico viget ordine.

Prix, 5 liv. broché. A Paris, chez l'Auteur, rue Garancières, Lamy, *Libraire, quai des Augustins,* Mérigot, *le jeune, quai des Augustins. A Versailles, chez* Blaisot, *rue*

(1) Vicaire de Saint-Hilaire, près Moissac en Quercy.

Satory. A Londres, *chez* Elmsly, *Libraire. A Lisbonne*, *chez* Paul Martin, *Libraire. A Genève*, *chez* Nouffer, Rodon & Compagnie. *A Manheim*, *chez* Fontaine, *Libraire. A Maestrich*, *chez* Dufour, *Libraire. A Turin*, *chez* les Frères Reycends, *Libraires. A Gand*, *chez* Goessin, *Imprimeur - Libraire de l'Empereur. A Hambourg*, *chez* Virchaux & Compagnie. *A Leipsik*, *chez* les Héritiers J. Godef. Muller; *& chez les principaux Libraires de l'Europe.*

Il eſt peu de perſonnes en place pour leſquelles cet Almanach ne ſoit néceſſaire; il n'en eſt point à qui il ne ſoit utile ou agréable. Tout ce qui peut intéreſſer l'homme d'Etat, les grandes Familles, les Magiſtrats de toutes les Cours, les Financiers, les Négocians, s'y trouve réuni. Il préſente un tableau fidèle des Princes, des Miniſtres, des Généraux, des Ambaſſadeurs, Nationaux & Etran-

gers. Ce qui concerne la France y eſt ſur-tout traité de la manière la plus étendue. Les Duchés-Pairies & l'époque de leur création.

Un Précis Hiſtorique de la naiſſance des Ducs & Pairs, de leurs différens emplois, & des branches dans leſquelles leurs familles ſe diviſent, les Généralités, les Archevêchés, Evêchés & Chapitres nobles de l'un & de l'autre ſexe, les Cours Souveraines, les Préſidiaux, les Bureaux des Finances, les Maîtriſes des Eaux & Forêts, les Amirautés, &c. &c. tels ſont les objets curieux & inſtructifs que renferme cet Ouvrage, qui ne ſauroit manquer d'être favorablement accueilli du Public.

LIVRES NOUVEAUX.

Le Sylphe, traduit de l'Anglois. A Genève; & ſe trouve à Paris, chez *Mérigot*, jeune, Libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée. 2 vol. *in*-12. Prix, 3 liv. les deux volumes brochés.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XVI.

Vues patriotiques sur l'Education du Peuple, tant des Villes que de la Campagne ; avec beaucoup de notes intéressantes. Ouvrage qui peut être également utile aux autres classes de citoyens. A Lyon, chez P. Bruyset-Ponthus, *Libraire, rue S. Dominique.*

Si qui novisti rectius istis,
Candidus imperti, si non, his utere mecum.

« PERSIFFLE, dit l'Auteur de » cet Ouvrage dans quelque chapi- » tre, mais examine ». Les Auteurs

de nos jours n'aiment point qu'on plaiſante. Gravement ridicules, ils veulent qu'on arrête au-dedans de ſoi-même le rire qu'ils excitent, & qui s'échappe en dépit de tous les efforts. Qu'ils ſoient triſtes & ennuyeux tant qu'il leur plaira. Mais du moins qu'ils nous laiſſent la liberté innocente de rire quelquefois. S'ils craignent que ce ſoit à leurs dépens, c'eſt à eux à y mettre ordre, en ne donnant que des Ouvrages avoués par le goût & par le bon-ſens.

Je ne ſais ſi l'anonyme croit avoir ſes raiſons pour redouter le perſiflage. Mais ce n'a jamais été en les bravant qu'on eſt venu à bout de l'écarter. Ne défions jamais les mauvais plaiſans, ils ſe vengent tôt ou tard. Le ſujet de cet Ouvrage, comme vous voyez, Monſieur, n'eſt rien moins que riſible. Il mérite à ſon Auteur les éloges les plus ſérieux. Et c'eſt très-ſérieuſement que je lui paye ce juſte tribut. S'occuper du bonheur de cette portion de l'humanité ſi utile & ſouvent ſi malheu-

reuse, chercher à adoucir son sort & présenter les moyens que l'on imagine être les meilleurs & les plus sûrs pour y parvenir, n'est-ce pas faire de ses talens le plus beau & le plus raisonnable emploi. Tant de gens travaillent pour les riches ! que ne méritent pas ceux qui travaillent pour les pauvres ? Nous allons voir si les vues en elles mêmes répondent à toute la pureté de l'intention.

Jamais Auteur n'afficha moins de prétention que celui de cet Ouvrage. Il commence par ne rien promettre de neuf. S'il manque quelquefois à sa parole, il faut convenir qu'il la tient plus souvent encore. Ce n'est point en effet une chose neuve que la nécessité d'une éducation pour le peuple. Mais peut-être le genre d'éducation proposée le sera-t-il ? Ennemi de tout ce qui peut tirer les enfans du peuple de la sphère où le sort les a fait naître, l'anonyme proscrit impitoyablement des campagnes ces maîtres de latin & de grammaire qui, en donnant aux jeunes paysans les premiers élémens des sciences, les

en jour, & que les campagnes sur-tout ne peuvent souvent obtenir les secours spirituels dont elles ont besoin? que seroit-ce, si la porte des études étoit entièrement fermée aux enfans du peuple, qui les cultivent en général avec tant de succès? outre en effet qu'ils reçoivent communément de la nature autant de sagacité & de pénétration, que les enfans d'un ordre supérieur, la pauvreté est un aiguillon pressant qui les anime & les engage à redoubler d'efforts; ils sentent qu'ils ont besoin de réparer par leurs talens l'injustice de la fortune; & que leurs vertus peuvent seules faire oublier le défaut de leur naissance, *paupertas impulit audax, ut versus facerem*, a dit Horace; & c'est de la boutique d'un Cordonnier qu'est sorti le premier lyrique de la France. Il n'a eu qu'un tort, c'a été d'en rougir.

Tous, j'en conviens, ne s'élèvent point à cette hauteur, mais la plupart se rendent utiles par leurs lumières, par leur zèle & leur travail. Ils remplissent avec honneur les places

les plus importantes, celles d'instituteurs, celles de Pasteurs, & ils s'acquittent aussi bien de leurs devoirs que pourroient le faire des fils de bourgeois qui, selon l'anonyme devroient seuls peupler les monastères, gouverner les paroisses, & élever la jeunesse. Certainement le fils d'un Bailly, le fils d'un élu ou d'un assesseur méritent, toutes choses égales, la préférence sur le fils d'un homme du peuple; mais avons-nous en France assez de Baillis, assez d'élus, assez d'assesseurs pour fournir aux différens ordres de l'état les sujets nécessaires? s'il reste alors des places vacantes, qui les occupera? l'Auteur ne voudroit pas y appeller des fils de Ducs, de Princes, de Comtes & de Marquis? ces Messieurs ne pourroient se résoudre que très-difficilement à se faire Moines, Vicaires, ou même Curés. Ce n'est pas que je ne regarde ces places comme très-honorables. Mais enfin il est plus dans l'ordre qu'on réserve les Grands pour les premières dignités de l'Eglise. L'esprit de systême toujours injuste &

aveugle, n'a pas permis à l'anonyme de voir qu'il calomnioit de la manière la plus atroce une portion si respectable du Clergé, en soutenant, que si les fils de bourgeois étoient les chefs des Paroisses, *les Curés auroient plus de mœurs, de lumières, & qu'ils seroient plus charitables, parce qu'ils ne seroient pas obsédés de parens dans la misère.* Comme si les plus riches étoient toujours ceux qui ont le plus d'entrailles; comme si l'ambition si ordinaire aux familles mitoyennes de soutenir l'éclat d'un nom & d'un rang prétendu, ne pouvoit par engager un fils Bénéficier à consacrer à l'établissement avantageux d'un frère ou d'une sœur, des revenus dont le superflu est le patrimoine des pauvres.

Au reste, quelqu'étranges que soient toutes ces opinions & plusieurs autres qu'il seroit trop long de discuter, elles ne sont pas cependant neuves, & jusqu'ici l'Auteur ne sort point des bornes qu'ils s'est prescrites. Puisque nous sommes sur l'article des avantages ou des inconvéniens attachés aux études que font les en-

fans du peuple, je vais profiter de la liberté que me donne l'Anonyme dans son Epigraphe : *Candidus imperti.* Outre l'utilité reconnue que l'état retire de ces études pour plusieurs objets importans, il en est un qui n'est point étranger à la matière que nous traitons, & qui mériteroit bien l'attention publique. On se plaint tous les jours & avec raison que les campagnes & même beaucoup de petites villes ne trouvent point assez de secours dans les maladies qui les affligent. Qui sont ceux en effet qui, pour la plupart du temps tiennent entre leurs mains la vie des habitans de la campagne ? des Chirurgiens ignorans, armés de quelques mots scientifiques qu'ils n'entendent pas, dont la jeunesse a été occupée à friser des têtes & à poudrer des perruques, des *Majors* sans cesse la lancette à la main & toujours prêts à répandre le sang, allant de village en village exercer leur art meurtrier, tels sont les hommes auxquels les jours d'un père de famille se trouvent trop souvent abandonnés. Ne seroit-il

donc pas à souhaiter que l'on pût diriger de ce côté si intéressant, quelques-unes des écoles de campagne où l'on enseigne le latin ; & qu'elles fussent une pépinière de Chirurgiens instruits & éclairés, comme elles le sont ordinairement d'Ecclésiastiques zèlés & laborieux ? On sait que ce n'est point dans ces sortes d'études que se développe le talent, mais c'est-là qu'on le tâte, pour ainsi dire, & qu'on l'essaye.

On seroit tenté de croire d'après ce premier exposé des sentimens de l'Auteur qu'il n'est pas l'ami du peuple. Quelle erreur ! Monsieur. C'est par la même, en lui fermant tout moyen de sortir de son état, qu'il lui prouve son zèle & son attachement. Voilà, par exemple, ce que vous regarderez, j'espère, comme une idée toute neuve. Maintenant qu'il est décidé que chaque individu du peuple doit rester peuple, attendu que ce systême conserve *chaque jour* à l'état *des milliers* d'artisans, de laboureurs & de soldats dont il n'a pas besoin, pour ne lui ôter que *deux ou trois*

hommes de génie dans *un siècle*; quelle est l'éducation que ce peuple doit recevoir? chaque Paroisse, comme vous savez, a des Maîtres d'école qui enseignent aux enfans à lire, à écrire, l'Arithmétique, le plein-chant, qui leur donnent enfin les connoissances dont ils peuvent avoir besoin pour gérer leurs petites affaires; eh bien! Monsieur, tous ces Maîtres-là nous les supprimons sans miséricorde. Nous avons en revanche de côté & d'autre des Abbayes, des Monastères occupés par des Moines *oisifs*. Nous allons leur tailler de la besogne. Au lieu d'une école particulière dans chaque Village. Le Monastère dans un canton, sera le rendez-vous général de tous les enfans des environs qui y seront logés, nourris, élevés & instruits par quatre Maîtres, depuis l'âge de six à sept ans, jusqu'à douze. Vous vous imaginez peut-être que c'est-là une idée neuve. Eh bien! point du tout. Si vous eussiez été au Mexique avant la conquête qu'en ont fait les Espagnols, si vous alliez même à présent chez certains Nègres d'Afri-

que, au Mogol, dans la Chine; vous verriez que tous ces peuples n'ont pas d'autre usage.

Comme l'Auteur aime infiniment le peuple, & que l'accoutumer à une vie aisée, c'est lui préparer des malheurs, il a grand soin de ne pas gâter les enfans, en leur accordant la moindre superfluité. Point d'autre nourriture que du pain de seigle & de l'eau avec de la bouillie de bled de Turquie en hyver, & des fruits en été. Pour vêtement un sarrau & des culottes de toile grossière. Point de bas, de souliers, de chapeau ni de bonnet; les enfans iront jambes, pieds & tête nue, & cela par le froid le plus rigoureux, comme par les plus excessives chaleurs. N'ayez point d'embarras pour coucher tant de monde. La même salle où ils étudieront, sera leur dortoir, le banc sur lequel ils sont assis pendant le jour leur servira de lit; *ils dormiront même sur le pavé*; & remarquez que ces salles doivent être aérées & peintes en brun ou en noir, comme sont les jeux de paume. Seulement au lieu d'une clo-

che *au son aigre & monacal* pour annoncer le reveil & les exercices, on substituera le bruit plus gai d'un tambour dont les tons s'éleveront par dégrés.

Si nos Charlatans d'éducation font sonner si haut depuis quelque temps les avantages prodigieux de la course, de la lutte, de la natation, en un mot, de la gymnastique Grecque, pour la jeune Noblesse Françoise, comment pourroit-on négliger ces exercices à l'égard des enfans du peuple qui par état ont besoin de se fortifier le corps, & de les rendre souple & agile? aussi l'Auteur a-t-il grand soin d'entrer dans tous ces détails qui sont sans contredit la partie la plus sensée de son Ouvrage. Ce qui paroîtra singulier, c'est qu'en prescrivant pour la partie de l'instruction, la nécessité d'apprendre à lire, l'Arithmêtique, la Géomêtrie-pratique, le Dessin, la Médecine-pratique même, il interdise l'Ecriture, & réduise les enfans du peuple à ne savoir tout au plus que signer leur nom, sous prétexte qu'ils pourroient falsifier des

écritures, & qu'ils perdroient leur temps à copier des chansons ou à écrire des lettres à leurs maîtresses. Que répondre à de pareils raisonnemens ?

Quant à la manière de leur former le cœur, l'Auteur pense devoir employer tous ses soins à les guerir de la peur, de la crainte, du goût pour le larcin, de la passion des boissons fortes, de la faineantise. L'honneur lui paroît un ressort dont on peut se servir avec succès, pour les engager à faire le bien, & les empêcher de commettre le mal; & il le préfère à la crainte qu'on pourroit leur inspirer des châtimens & des supplices. Des proverbes bien expliqués seront tout le code de morale du peuple. L'article de la Religion est en général l'écueil où viennent échouer la plupart de nos Auteurs qui traitent de l'éducation. Partagés entre le désir de se singulariser, & la crainte de scandaliser les ames timorées, ils cherchent à concilier les opinions nouvelles avec les dogmes anciens, la Philosophie avec l'Evangile, *Mammon*

avec Dieu. Ainsi l'Anonyme plein de respect à la vérité pour la Religion, croit pouvoir cependant composer avec elle. Il consent qu'on parle au peuple de ce qu'elle présente de doux & de consolant, mais il désire qu'on écarte ces images qui pourroient porter dans son ame la terreur & l'effroi. « Intimidez, mais n'épouvantez pas ». Voilà sa maxime. Sans se jetter dans ces distinctions, on apperçoit l'embarras d'un homme qui craint d'en trop dire ou de n'en pas dire assez. Sans vouloir fixer des bornes sur une matière qui n'est point de son ressort, il devroit tout simplement abandonner le soin de prêcher la Religion aux hommes qui en sont chargés par état. Mais chacun a maintenant la fureur de dogmatiser & de s'ériger en réformateur; & depuis que *Voltaire* s'est avisé de prêcher ses paysans, il n'est point d'Auteur qui ne se croie en droit de donner son avis sur la Religion, & d'arranger la morale de l'Evangile à sa mode.

L'Anonyme ne se contente pas de tracer le plan d'éducation que doivent

ſuivre les enfans du peuple jusqu'à l'âge de douze ans ; cette éducation n'eſt encore qu'ébauchée ; il ſe fait un devoir d'achever hors des écoles, ce que les écoles ont commencé, & ne quitte ſes élèves qu'à l'âge de vingt-cinq ans, où il les marie. Soumis pendant ce temps à l'inſpection de leurs anciens maîtres, ils cultiveront les Fêtes & Dimanches les exercices euxquels ils ſe ſont formés, & donneront au corps ainſi qu'à l'eſprit tous les développemens relatifs à leur état. En applicant à l'éducation des filles les principes qu'il a établis pour les garçons, l'Auteur ſe flatte de rendre à la nation cette force, cette vigueur & cette énergie dont elle eſt ſi fort déchue aujourd'hui. Je n'entre point dans le détail de pluſieurs objets acceſſoires, dont quelques-uns paroîtront aſſez inutiles. L'Anonyme déſireroit par exemple que le Gouvernement ſe chargeât d'envoyer dans les campagnes des chanſons pour amuſer le peuple. Il eſt difficile, comme vous voyez, de porter plus loin la prévoyance. On pourra être également ſurpris que dans un Ouvrage

qui n'a aucun rapport avec la haute éducation, il s'emporte souvent & avec violence contre les Collèges. Ce qui le rebutte sur-tout, c'est la tristesse qui y règne. Il semble, à l'entendre, qu'on n'y fait autre chose que punir & châtier, & que les pleurs y coulent sans cesse. Je sais un bon moyen de l'appaiser ; ce seroit d'avoir au lieu de cloches, des fifres & des tambours. Rien ne lui paroît plus gai. Ne trouverez-vous pas encore l'Auteur trop emporté par ses vues patriotiques, quand, pour rendre la génération plus parfaite, il interdit le mariage à tous ceux qui ont quelque difformité ? faudra-t-il, pour comble de disgrace, que ces infortunés payent l'amende annuelle à laquelle il condamne tous les célibataires ?

Si l'on excepte ces dernières idées, & celle d'ériger les Monastères en écoles publiques, avec quelques pratiques particulières dont je vous ai rendu compte, ce plan n'offre rien qui pique extrêmement la curiosité. L'Auteur dira que ce n'est pas là son but, & qu'il n'a eu en vue que le bien public. Je le crois, mais ces petits chan-

gemens sont-ils capables de faire une grande révolution? Le peuple est à-peu-près ce qu'il a toujours été. Le luxe des villes n'est point dans le cas de l'énerver, ni de l'amollir. Forcé par la nécessité au travail le plus dur, il trouve dans son genre de vie l'éducation qui lui convient, & la loi de la pauvreté à laquelle il est condamné, est pour lui une leçon puissante bien supérieure à celle des maîtres, les plus habiles & les plus savans. Ce n'est pas que je croie qu'il doive rester sans aucune lumière ni aucune connoissance. Mais de bonne foi, le plan de l'Anonyme rendra-t-il le peuple plus instruit & plus éclairé? n'apprend-t-il pas à peu-près tout ce qui se trouve prescrit ici? Je ne vois que le dessin qui ne soit pas renfermé dans son instruction ordinaire; mais l'écriture, quoiqu'en dise l'Auteur, ne lui est-elle pas d'une aussi grande utilité? d'ailleurs, il existe déja des écoles de dessin pour le peuple dans plusieurs villes du Royaume. Quant à l'éducation physique, le sort n'y a que trop bien pourvu. Il est assez inu-

tile de le condamner à ne porter que des sarraux & des culottes de toile grossière, & à ne se nourrir que de pain de seigle & d'eau. Il n'y est déja malheureusement que trop exposé; & ceux auxquels une fortune un peu plus aisée permet des vêtemens plus chauds, & une nourriture plus succulente, ne sont sûrement pas les moins forts & les moins robustes de leur village. Le motif de l'Auteur est certainement très-louable. Il suppose que le peuple étant fait pour être misérable, c'est le rendre heureux, que de le former de bonne heure à la vie la plus dure. J'aime à penser que nous n'en sommes pas réduits à une pareille extrêmité. Qu'il seroit malheureux le peuple, dont le bonheur ne seroit appuyé que sur de semblables systêmes.

Je suis, &c.



LETTRE XVII.

Etrennes Lyriques, Anacréontiques; pour l'année 1784; présentée à Madame *pour la quatrième fois, le 25 Décembre 1783; avec cette épigraphe tirée de la Mothe :*

> Les vers sont enfans de la lyre,
> Il faut les chanter, non les lire.

A Paris, chez l'Auteur, rue des Nonaindières, N°. 31. 1784.

VOICI encore un Almanach, Monsieur ! Ce n'est pas l'Almanach des Muses ; les Muses n'y entrent presque pour rien ; on décore ces Étrennes du titre pompeux *de Lyriques, Anacréontiques* ; c'est tout uniment un Almanach Chantant. Au reste, cet Almanach est beaucoup plus gros que celui des Muses ; il n'a pas moins que quatre cents seize pages,

& contient je ne sais combien de chansons. Joignez y une gravure charmante, où sont représentées les Graces & l'Amour. Ce n'est pas tout; une jolie Lettre de M. *de Piis* sert de Préface à ce Recueil, & nous apprend qu'il a vu « dans ces voyages les Etrennes » Lyriques près de la bouteille du » Franc-Bourguignon, sur le comp» toir de l'industrieux Lyonnois, dans » la Bibliothèque du Genévois ré» fléchi, & sur la toilette de la spiri» tuelle Marseilloise ».

Voici un éloge complet, & si les chansons répondent à la préface, à la gravure, au titre, à la grosseur du volume, nous serons trop heureux. Je suivrai dans le compte que je vais vous en rendre, l'ordre que M. *de Piis* indique; il classe les chansons, & nous donne les divers signalemens du vaudeville, *tantôt à califourchon sur un tonneau, & barbouillé de lie, tantôt avec le chapeau, la houlette & le chalumeau, tantôt affublé du crêpe de Melpomène, tantôt agitant le grelot de Momus.* M. *de Piis* a oublié un signalement; je l'ai rencontré quelquefois

avec un chapeau enrubanné, & des bas de ſoie, une bague au doigt & une houlette, il diſoit, *j'ons*, *piſque*, & en même temps il graſſeyoit ; il alloit ſans doute à une maſcarade, & M. *de Piis* lui-même lui donnoit la main : c'eſt peut-être une viſion de ma part. Auſſi bien il m'accuſe *de voir des calembourgs dans tout ce qu'il fait, comme Dom-Quichotte voyoit par-tout des moulins à vent pour les combattre.* Soit. Il me ſemble pourtant *que je les ai vus, ce qui s'appelle vus* ; au ſurplus, je m'en rapporte à vous, Monſieur, & au public. Revenons aux divers ſignalemens du vaudeville, & confrontons-les avec les Etrennes. « *A califourchon ſur un* » *tonneau* ».

Il chante avec M. *S. C. P.* de Provins :

Diogène dans ſon tonneau
N'eſt dans le fonds qu'un vrai *nigaud* :
La preuve en eſt notoire.
Au lieu de s'enfermer dedans,
Il eût mieux fait de temps en temps
D'en tirer & d'en boire ;

Moins cynique, mais plus charmant,
Il auroit dit en le buvant :
Et bon, bon ! &c.

M. *Giraud* n'a pas le vin plus gai, & je ne vois pas parmi nos chantres bacchiques un seul *Menuisier de Nevers*. Suivons donc les métamorphoses du vaudeville.

Avec le chapeau, la houlette & le chalumeau, M. *de Piis* lui fait chanter :

Un beau jour que Lubin
Folâtrant sur l'herbette,
D'un sourire malin
Agaçoit Colinette.
L'Amour en tapinois
Tendit son arbalêtre,
Et dans plusieurs endroits — *bis*.
Atteignit la fillette.

Et MM. *de la Bretonnerie*, *l'Allemand*, *Martinot*, mille autres chantent sur le même ton.

Affublé du crêpe de Melpomène, quelquefois il chante douloureusement, il s'attriste, il pleure, mais il fait pitié. Pour *le grelot de Momus*, on l'entend encore bien ici; M. *C. R.* de Lyon fait *l'éloge du menton*; M. *Duchosal* joue sur les *si*; M. *Legros* fait de l'Amour un Suisse; mais n'en déplaise à ces Messieurs, ce ne sont pas de fort bons plaisans; je ne parle point de M. *de Piis*: n'ai-je pas dit qu'il faisoit une classe à part? Je ne citerai même plus rien de lui, car je serois peut-être obligé de relever quelques calembourgs, & M. *de Piis* diroit encore que j'en vois où il n'y en a point; mais j'entends le grelot de son frère en vaudeville, de M. *Barré*; comme dans ses couplets pour une *Sainte-Anne*, il ramène avec adresse le mot *Anne*! comme il rime chaque fois heureusement à *Anne*! *Je veux qu'on me damne, j'y perdrois mon crâne, chût qu'on ne ricane, sans qu'on me chicane*; mais voici bien un gros calembourg, bien conditionné; tenez, Monsieur, jugez-en par vous même:

Chût

Chût qu'on ne ricane;
Ceci deviendroit sérieux;
Son époux seul peut dans ces lieux
Faire le coq-à-l'âne.

. . . .

Eh bien! est-ce là un moulin à vent?

Quelques chansons ne sont pas sans mérite, mais elles sont presques toutes trop libres, ce sont des nudités qui font rougir ou baisser la vue; de ce nombre sont le *Nigaud*, par M. Daverne; *la Rose Volée*, par M. B***; *Collinette*, par M. de la Bretonnerie; *la Pomme au clos Tontain*, par M. Félix Nogaret; *la Colère de Lise*, par M. Jame; *à ma Laitière*, & *le Baiser ad libitum*, par M. Maréchal; *l'Eloge du Gazon*, par M. *Tri****; & *les Cœurs*, par M. Croizetières.

On peut chanter du moins *les Regrets de Lamech*, chanson très-agréable de M. le Chevalier de *Cubières*; *le Train de vie d'un Campagnard*, couplets naïfs & pleins d'une gaieté franche, par M. *de la Louptière*; *la*

Bonne Mère, modèle de grace & de ſenſibilité, par M. *Marſolier*; & ce couplet touchant de Madame la Comteſſe de *M****.

Loin de l'amant que j'adore,
La nature eſt morte pour moi,
A regret je vois l'aurore;
Les bois me cauſent de l'effroi.
Si je vois deux tourterelles
Se livrer à leurs deſirs,
Je ſens des peines cruelles,
Mon cœur gémit de leurs plaiſirs.

Le nom de M. *Collé*, qu'on trouve encore dans quelques pages de ce Livre, renouvelle nos regrets; il eſt mort ce Chanſonnier inimitable qui chantoit ſi naïvement. Dans ſon vaudeville à M. *Saurin* :

J'ai deux raiſons pour ne mourir pas,
Et ces deux raiſons ſont déciſives;
L'une eſt que j'aime encor ces climats,
Mes amis & leurs chanſons naïves;
L'autre eſt qu'on peut avant mon trépas,

Par des tentatives,
Régénératives
Trouver le ſecret dont je fais cas,
De rendre la vie éternelle ici bas.

MM. *de Beaumarchais*, *Simon de Troyes* & *Maréchal*, méritent auſſi d'être diſtingués dans ce Recueil, qui du reſte eſt d'une médiocrité pitoyable. C'eſt une table ouverte, où tout le monde eſt admis, ce qui fait une cohue, une confuſion affreuſe, & finira par éloigner les honnêtes gens.

Je ſuis, &c.



LETTRE XVIII.

Galerie Philosophique du seizième siècle, par M. de Mayer. *A Londres, & se trouve à Paris, chez* Moutard, *rue des Mathurins, Hôtel de Cluny, 2 volumes* in-8°.

Si vous aimez, Monsieur, ces Tableaux rians & tranquilles qui font passer dans l'ame la joie & la douceur de la sérénité, je ne vous promets pas beaucoup de plaisir dans cette galerie dont M. de *Mayer* est le *Michel-Ange*. Quel siècle offrit jamais au Peintre de l'Histoire des Tableaux plus affreux que celui dont il vient nous tracer les horreurs! ce sont à chaque instant des crimes, des combats, des conspirations, des meur-

tres, des attentats; ce sont tous les forfaits d'une secte rebelle, du fanatisme aveugle & furieux, de l'ambition & de l'impiété. C'est pour le dire en un seul mot, tout ce qui prépara, & tout ce qui suivit dans ce malheureux siècle, la journée à jamais déplorable de la Saint-Barthelemi; & comme si la France ne fournissoit pas assez d'horreurs au pinceau de M. *Mayer*, il a soin de réunir dans sa galerie, toutes les scènes affreuses dont la Suède, le Dannemarck & l'Angleterre offrirent le spectacle dans ces temps malheureux. Tout ce que nous voudrions effacer de nos Annales avec des larmes de sang; voilà précisément ce dont M. *Mayer* s'occupe à raffraichir la mémoire.

Quel grand interêt, me demandez-vous, a donc pu porter notre Philosophe à consacrer ses veilles à un pareil travail? sommes-nous encore menacés de voir toutes ces scenes se renouveller dans nos foyers! la superstition, le fanatisme aiguisent-ils encore le glaive des François! quel-

que nouvelle secte prête à brûler nos temples, vient-elle menacer à la fois & le trône & l'autel, s'il ne lui est permis de substituer son culte à celui de nos pères! non, graces au Ciel; non, Monsieur, nous ne sommes point prêts à tomber dans cet abyme. Des excès pleinement opposés à la superstition, au fanatisme, ne nous annoncent pas qu'il soit fort nécessaire de nous prémunir contre de nouveaux désastres par le souvenir des anciens. Mais que feroient donc nos sages modernes, & sur quels objets tomberoit la manie de leurs déclamations, s'ils ne se rabbattoient sans cesse sur ce malheureux siècle! Ce n'est point de nos maladies présentes qu'ils cherchent à guérir la nation; elles sont leur ouvrage. Ils ne nous diront pas que d'un zèle outré & furieux nous sommes passés à une indifférence & un égoïsme funestes; ils ne nous diront pas que si le réveil de nos pères étoit celui de la fureur, notre assoupissement est celui de la mort. Je les comparerois volontiers à ce Médecin, qui nous entretenant sans

cesse de la lèpre, & d'une foule d'autres maladies des siècles passés, inconnues aujourd'hui, se plairoit à compter leurs anciennes victimes, & ne penseroit pas à guérir la moindre de nos infirmités actuelles. Heureux encore, si les déclamations de nos sages modernes contre le fanatisme du seizième siècle n'étoient que ridicules! mais ils savent que tous les esprits foibles prennent facilement le malheur de ces temps pour le crime de la Religion; & c'est précisément ce qu'ils ont mille fois cherché à insinuer; c'est par là sur-tout qu'ils ont accrédité leurs dogmes sur la plus pernicieuse & la plus excessive tolérance. Ils savent, qu'il est dangereux pour la tranquillité publique de rappeller ces temps où les peuples occupés de leurs droits, oublioient celui de la couronne, & d'une succession légitime, pour autoriser la révolte, ils le savent & ils semblent avoir juré de remonter sans cesse à ces temps odieux! Quelle peut être leur intention?

Ce n'est point là sans doute l'objet de notre nouveau Philosophe; mais entraîné par tant d'autres prétendus sages, il renchérit sur eux. Ce n'est plus un simple Tableau, c'est une vaste galerie qu'il consacre à nous retracer tous les crimes & tous les forfaits, & toutes les horreurs que le vrai sage voudroit ensevelir dans un oubli profond.

Je crois heureusement que peu de ses Lecteurs seront tentés de s'arrêter long-temps dans cette galerie. Pour être original, il devient infidelle. Pour travailler en grand, il répéte sans cesse, & revient continuellement sur les mêmes objets. La journée de la Saint-Barthelemi reparoît huit à dix fois. Il la prend, il la laisse, il y revient. Il nous en donne plusieurs fois les détails en sa langue, il les donne en vieux langage, il les donne en latin. On diroit qu'il ne cherche qu'à noircir du papier; aussi réussit-il à faire deux grands *in-8°*. de ce qui exigeoit tout au plus un *in-12*. Ne vous flattez pas de trouver plus d'or-

dre que de précision. Les faits y sont confusément entassés, sans suite, sans liaison, & dépouillés de leurs circonstances. Pour savoir dans quel temps se sont passés les événemens qu'il décrit, après avoir lu ses deux gros volumes, vous serez obligé de chercher vers la fin du second, une espèce de table chronologique.

Ne demandez donc plus d'où vient ce titre qu'il donne à son Ouvrage. Il l'appelle *galerie philosophique*, parce que ce n'est ni un discours historique, ni une histoire, c'est un je ne sais quoi : c'est une *galerie*, puisqu'il le veut ; mais je n'oserois guères ajouter une *galerie philosophique* pour bien des raisons. La première, parce que l'Auteur s'affiche lui-même pour Philosophe ; & parce que je dirai volontiers avec M. l'Abbé de *Mabli*, à coup sûr celui qui s'annonce si hautement pour Philosophe, ne l'est pas beaucoup. La seconde, parce que je ne prends point pour Philosophe l'Ecrivain qui ne cherche qu'à être singulier dans ses opinions ; la troisième, parce qu'un

Philosophe n'est point en contradiction avec lui-même aussi souvent que notre Auteur. J'aurois bien d'autres raisons pour contester à cet Ouvrage le titre de *galerie philosophique*, mais vous les connoîtrez assez vous-même par l'extrait que je vais vous mettre sous les yeux.

Notre Auteur nous promet d'abord de donner dans la suite l'Histoire de le conjuration *d'Amboise qui servira d'introduction* à sa galerie. Ainsi, Monsieur, vous commencerez par voir tout ce qui est dans la *galerie philosophique* avant qu'on vous en ait ouvert la porte. Vous lirez deux gros volumes, avant qu'on vous en ait donné l'introduction. Elle sera vraiment plaisante cette introduction ; car le premier volume commence par *François I*, & l'on vous introduira à l'Histoire de ce Prince, par ce qui s'est passé sous *François II*. Mais souvenez-vous bien que tout ceci n'est qu'une galerie, où les Tableaux peuvent être placés & déplacés au gré du Peintre ; où celui de *Pharamond* peut se trouver tout près de celui de *Louis XV*.

En attendant cette introduction, vous trouverez en tête du premier volume un Chapitre intitulé : *Tableau de l'Europe dans le seizième siècle.* Ce titre vous promet beaucoup plus que l'Auteur ne tiendra, car il n'y est question pour la forme que du regne de *François I.* Pas un des Princes qui lui succédèrent dans le même siècle. L'Allemagne qui devoit, ce semble, jouer un rôle dans ce Tableau, y est presque oubliée. Le grand objet de M. *Mayer* dans tout ce Chapitre semble n'avoir été que de démentir tous les jugemens qui ont été portés jusqu'ici sur ce héros le digne émule de *Charles V.* *François I.* sans doute eut de grands défauts ; mais notre Auteur a juré de ne pas lui trouver la moindre vertu. La guerre du *Milanèz* étoit juste ; il plaît à M. *Mayer* de n'y voir que de l'étourderie & une folle obstination à rentrer dans le patrimoine de ses pères. La Couronne Impériale assuroit à la France de puissans Alliés, & une autorité redoutable à *Charles V*; C'est un crime à *François I.* de l'avoir

recherchée. La fameuſe victoire de *Marignan* couronne ſa bravoure ! une défaite, ſuivant M. *Mayer*, lui eût été plus utile. Les circonſtances l'obligent à conclure une trêve de dix ans : il eût auſſi bien fait de continuer la guerre. Le concordat termine de longs différens entre nos Rois & le Saint-Siège : au lieu d'en faire honneur à la ſageſſe de *François*, notre Auteur ne veut pas ſeulement qu'il ait prévu les avantages qui devoient en réſulter. L'Europe entière admire la généroſité avec laquelle ce même Roi reçut dans ſes états le plus obſtiné de ſes ennemis ! ce trait d'une ame grande & vraiment noble, ne trouve pas même grace auprès de notre prétendu Philoſophe. La protection même que *François* accorda aux Arts ne lui donne chez M. *Mayer* aucun droit à notre reconnoiſſance. A l'en croire, elle fut l'effet des circonſtances bien plus que d'un vrai zèle pour les progrès des Sciences ; & quand il auroit eu ce zèle, notre Auteur ſe plairoit à lui en faire un crime ; il

renouvellera à cette occaſion le fameux Paradoxe de *Jean-Jacques*; le Prince qui aura introduit les Lettres & les Arts n'aura fait que hâter la corruption des mœurs & l'aviliſſement de ſes ſujets. Et voilà, Monſieur, ce qu'on appeller juger les Rois en Philoſophe !

Je ne ſais ſi M. *Mayer* a trouvé auſſi beaucoup de philoſophie dans le trait qu'il lance à cette occaſion contre une Nation entière. « A coup ſûr, » nous dit-il, l'Apogée le plus bril» lant des Arts, eſt l'époque de la » décadence des mœurs. Quelle Na» tion compte autant de chefs-d'œuvres » que l'Italie ? Eſt-il une Nation plus » vile qu'elle » ? En réponſe à cette queſtion outrageante pour un peuple entier, & ſi peu digne de l'honnêteté, de la décence, & de la courtoiſie françoiſe, renvoyons M. *Mayer* à ce qu'il dit lui-même du règne des *Médicis*. Ce fut ſous ces Princes que l'Italie enfanta preſque tous ſes chefs-d'œuvres. Leur règne fut vraiment l'*Apogée des Arts*. Qu'il nous diſe ſi

la foule de ces grands hommes qui illustroient alors Rome, Florence, Venise, &c. faisoit des Italiens la Nation la plus vile. Nous savons & la haine que la philosophie moderne a vouée à cette Nation, & la cause de cette haine ; mais un Philosophe doit-il donc oublier qu'il est François, & qu'il faut au moins être honnête envers les autres peuples ?

La partie la mieux écrite de l'Ouvrage de M. *Mayer*, à quelques longueurs près, c'est celle où il nous trace la révolution de la Suède, sous *Gustave* & *Christièrn*. Vous lirez encore avec plaisir dans le même chapitre tout ce qui a rapport à celle de l'Angleterre, sous *Henri VIII*. Après quelques notes où il s'acharne encore à déprécier *François I*, suivent des anecdotes intéressantes sur *Charles Quint*. De-là on arrive à un tableau de l'Etat intérieur de la France, sous *François I*, & des révolutions du Commerce. Le chapitre suivant offre l'*Apologie de la Saint-Barthélemi*, par *Gui du Faur de Pibrac*, traduite en françois, & dont notre Philosophe

adopte tous les principes. A ce titre seul, vous croyez voir tous nos autres sages modernes révoltés contre M. *Mayer*. Mais ils savent se pardonner les uns aux autres, ce qu'ils ont affecté de condamner comme le cri du fanatisme dans l'Abbé de *Caveyrac*. Il s'y étoit bien mal pris en effet, cet Abbé, pour rendre son Ouvrage supportable à nos sages. Il n'avoit point caché que son objet étoit de prouver que la Religion n'avoit point eu de part à cet affreux massacre, que la politique seule l'avoit prescrit, & que le nombre des victimes avoit été bien moindre que la philosophie n'affectoit de le publier. M. *Mayer* est plus adroit. Son Apologie toute fondée sur celle de *Pibrac*, pourra paroître neuve & singulière; mais l'intérêt de la Religion n'entrant point du tout dans son plan, nos sages modernes pourront lui pardonner.

Tout ce qu'il cherche à nous prouver, c'est que *Charles IX* & *Catherine de Médicis* ont eu bien moins de part qu'on ne pensoit, à toutes les horreurs de cette fatale journée; qu'ils furent l'un & l'autre bien plus malheureux

que coupables. Tout démontre en effet que si la Cour avoit connu des moyens plus légitimes pour arrêter la conjuration de *Coligny*, jamais nos Annales n'auroient été souillées par l'Histoire de cette nuit affreuse. *Charles IX* sur-tout n'eût jamais consenti à ses horreurs, quelque certitude qu'il eut du danger éminent où il étoit de perdre à la fois la Couronne & la vie. « Toujours » éloigné des voies extrêmes, il refu» soit de signer un ordre sanguinaire; » il bornoit sa vengeance à prévenir » les Conjurés en les dispersant, en » s'assurant des chefs & des plus mu» tins. On répondoit au Roi que les » jours de la clémence étoient passés, » qu'il falloit frapper, éteindre dans » le sang un parti jusqu'alors renaissant » & terrible. Un jour, une heure, Sire, » peuvent ébranler le Thrône jusqu'en » ses fondemens, & vous entrainer » sanglant sous sa chûte. Le Roi » plus jaloux de l'estime publique que » de sa vie, craignoit en ne cédant » qu'à la nécessité, le reproche des » Nations mal instruites. Que diront» elles ? On croira que je me suis avili

» jusqu'à couvrir ma vengeance du
» prétexte d'une conjuration. J'aime
» mieux perdre ma vie que ma gloire.
» Il espéroit rétablir le calme par la
» clémence. Roi trop clément, lui
» dit alors un des principaux du Con-
» seil, chassez cette espérance vaine;
» de grands exemples peuvent seuls
» étouffer de grands crimes, & en
» empêcher de plus grands de naître.
» Vous conserveriez des rebelles, &
» vous attiseriez le feu de nos guerres
» civiles. Ils recommenceroient ces
» rapines, ces incendies, ces dépré-
» dations sous lesquelles gémissent vos
» misérables Provinces. Avare du sang
» des coupables, vous seriez prodigue
» de celui de vos fidèles sujets, &
» cruel envers l'Etat. Avant de vous
» occuper de votre réputation, dé-
» robez-vous au cri de votre cons-
» cience. Les gens de bien vous loue-
» ront d'un action qui vous est per-
» mise par les Loix divines & hu-
» maines. Montrez - vous; sauvez-
» vous, sauvez les vôtres; ô mon
» Roi, sauvez l'Etat »!

» Le Roi plongé dans une cons-

» ternation profonde garde un long
» silence pendant lequel il paroît com-
» battu & tourmenté.... Puisque vous
» croyez que je suis autorisé par les
» Loix divines & humaines, qu'on
» fasse ce que veut le bien de l'état.
» Je prie le Dieu des Rois d'aider ma
» foiblesse, & qu'un heureux succès
» couronne une entreprise à laquelle
» je consens malgré moi. Alors il or-
» donne qu'on s'attache à ceux dont
» les noms étoient connus, aux Chefs
» de la conjuration; qu'on épargne
» le sang des Conjurés obscurs, qu'on
» empêche les émeutes populaires,
» & sur-tout qu'on ne frappe point
» au hasard les innocens pour les cou-
» pables. Trois fois l'ordre fut donné,
» & trois fois il fut révoqué ».

Comparez, Monsieur, ce récit à toutes les déclamations de M. de *Voltaire* & de tant d'autres Philosophes; vous reconnoîtrez sans peine le véritable esprit qui les a dictées. Vous serez étonné sans doute que M. *Mayer* se trouvant ici & dans cent autres circonstances dans la plus parfaite opposition avec *Voltaire* ose cependant nous

le donner comme un Historien fidele; vous serez bien plus étonné de voir que par respect pour cet Historien il ose se contredire au point de ne pas rejetter l'atroce calomnie inventée contre ce même *Charles IX*, que *Voltaire* prétend avoir tiré sur ses sujets; mais vous remarquerez aussi qu'il n'en coûte guères à notre Auteur pour se contredire lui-même dans une foule de circonstances. Tantôt c'est la Religion, & tantôt c'est l'ambition des Grands qui est la véritable cause de toutes les horreurs du seizième siècle. Il vous dira que dans ces temps de trouble le peuple cherchoit à rentrer dans ses droits en disposant de la couronne contre le droit de la succession; & il avouera que le peuple ne peut en disposer qu'en violant la Loi Salique, principe fondamental de cette succession. Vingt fois il déclame contre les ridicules spectacles que la superstition d'*Henri III*. & de ses Courtisans donnoit au peuple; & il blâme les Orateurs Chrétiens de s'être élevés avec force contre cet affreux mélange de dévotion & d'impiété. Il

vous montre le Parlement luttant contre la rébellion, *raffermissant sans relâche* un Thrône frappé de toute part; & à la même époque il vous apprend que le Parlement étoit *séditieux* & catholique. Vingt autres contradictions pareilles dans cette Galerie, rendent suspecte la Philosophie de son Auteur.

M. *Mayer* croit trouver une grande ressemblance entre *Catherine de Médicis* & *Louis XIV.* il paroît fort étonné que la vigilance du Gouvernement s'étende jusques sur les murmures de ces libertins, dont la gaieté impie se permet des expressions injurieuses au culte établi dans l'Etat. Il prêche la tolérance, regrette la liberté de la presse, si funeste au repos des Empires, & cependant il est fâché qu'*Henri III.* n'ait pas eu la barbarie de faire pendre les Orateurs Chrétiens, qui s'élevoient contre les désordres publics. Tant il est vrai que nos soi-disans Philosophes ne veulent de liberté & de tolérance que pour eux-mêmes.

Permettez-moi, Monsieur, de ne

pas m'arrêter plus long-temps dans cette galerie philoſophique. Je crois vous en avoir aſſez dit pour vous prouver combien elle eſt peu digne de ſon titre.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIX.

Le Beau Garçon, ou *le Favori de la Fortune. A Londres, & à Paris, chez la veuve* Ducheſne, *Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.*

C'EST un Roman que je vous annonce encore, Monſieur, & vous vous ſouvenez de ce que je vous ai dit des Romans. Mais raſſurez-vous; il y a Roman & Roman. Celui-ci n'a rien de ſombre, de déchirant, de giganteſque. Tout y eſt ſimple &

naturel; le ſtyle en eſt gai, les aventures ordinaires. C'eſt le ton, c'eſt la manière de l'Auteur de *Tom-Jones*; & encore l'*Alderman de Dublin* n'eſt pas auſſi bruyant, ni auſſi emporté que *Veſteru*. Je ne raſſurerois pas de même les femmes, je ne leur conſeille pas de lire ce Roman, ſi ce n'eſt pour en faire leur profit, & faire rougir la plupart de leurs caprices, de leurs légèretés, & quelques-unes, de leurs ſcélérateſſes. Dans un grand nombre d'Actrices qui figurent ici, il n'y en a que deux d'honnêtes. Certes, l'Auteur paroît y avoir ſouvent été trompé!

Patrix Ohara eſt le Héros de ce Roman, *le Beau-Garçon*, mais il n'a pas toujours été *le Favori de la Fortune*. Trop vertueux d'abord pour tirer parti de ſa figure & de ſes talens, il ſe trouve réduit à vivre des bontés de *Sir James Valter*. Celui-ci a une femme jeune & jolie; & près d'elle *Patrix* n'eſt pas beau impunément. Long-temps combattue par l'amour & l'honneur, elle cède enfin à l'amour, mais ſans fruit. La timidité l'inexpérience, & les ſcrupules du *Beau*

Garçon ne laiſſent à la jeune femme que la honte & le dépit. Elle ne veut plus le voir, & engage ſon mari à l'éloigner, ſous prétexte de lui faire faire ſon chemin. *Valter* y conſent, l'ordre eſt donné : *Patrix* ſe diſpoſe au départ, il commence alors à être frappé des graces, de l'innocence, de la ſenſibilité de *Henriette*, jeune orpheline, protégée comme lui par *Sir James*. Il s'apperçoit qu'elle l'aime, & il l'en aime davantage. Il partoit avec plus de regret. Mais un vieil Intendant de *Sir James* le conſole, & veut lui faire mieux connoître les femmes. Au fond, cet Intendant juge de toutes par une ſeule qui l'a trompé ; & il compte cette hiſtoire fort longuement, tout en vuidant avec lui deux ou trois bouteilles de bon vin. La voici en deux mots : il étoit ſur le point d'épouſer une jeune perſonne dont il avoit ſauvé l'honneur & la vie, quand on lui apprit qu'elle le trompoit, & qu'elle devoit paſſer la nuit ſuivante avec un autre ; or il devoit l'épouſer lui le lendemain. Il prit ſon parti, remplaça l'amant cette nuit, fit ſa maîtreſſe de

celle dont il comptoit faire sa femme, & força l'amant d'épouser sa maîtresse. J'ai bien abrégé ce récit, qui au reste est naïf, & semé de réflexions pleines de bon-sens. Là-dessus le vieux Intendant exhorte *Ohara* à se défier de toutes les femmes, & le jeune homme part moins amoureux de *Henriette.* Le voilà parti ; il s'arrête à la première auberge, pour rafraîchir son cheval, & une femme y accourt aussi, fuyant son mari qui la poursuivoit à coups de fouet. *Patrix* veut la défendre ; il reçoit un coup de poing dans le nez, & abbat le brutal à ses pieds. La femme, au lieu de remercier son défenseur, l'accable d'injures. *Patrix* sort, & se promet bien de ne plus s'exposer pour les femmes. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, cette aventure un peu triviale ? Suivons notre Héros. Il apperçoit sur sa route une jeune femme emportée par son cheval, & prête de périr. Il oublie alors ses promesses, arrête le cheval, & sauve la femme ; la douce pitié fait bientôt place à un tendre desir ; & chez la Dame, la reconnoissance paroît bien voisine

voisine de l'amour. Son frère se réjouit, & remercie le libérateur : ils s'acheminent tous vers *Dublin*, & en chemin, ils descendent à la même auberge. Or vous saurez que le frère & la sœur sont deux filoux, & ne sont pas même frère & sœur. Le soir la friponne reste seule avec *le Beau-Garçon*, il la presse vivement, & elle feint de résister long-temps ; elle paroît céder enfin ; ensuite elle l'endort avec une poudre qu'elle glisse dans son verre, & à son réveil il se trouve seul, & avec quarante guinées de moins. C'est dommage que cet escamotage rappelle un peu celui de *Dom-Raphael*, & de sa sœur *Camille*, dans *Gilblas*. Vous jugez si cette aventure le reconciliera avec les femmes. Mais il est écrit qu'il sera toujours leur dupe. Il se remet en route, & fait dans une autre auberge une rencontre nouvelle. Un *Alderman* ou Juge de paix, voyageoit avec sa femme, le Juge vieux & grossier, l'épouse jeune, jolie & toute prête à profiter d'une bonne occasion. En descendant de voiture, elle alloit

tomber : le Beau-Garçon la retient dans ses bras, & reçoit sur le champ sa récompense, car il l'embrasse comme par hasard. Le mari le trouve mauvais, & s'en plaint amèrement, la femme se justifie du mieux qu'elle peut : toute cette scène est très-plaisante. L'*Alderman* n'entend pas raison, & veut battre le jeune aventurier, mais il avoit oublié ce vers de *Sganarelle*, dans le *Cocu imaginaire* :

Je ne suis point battant, de peur d'être battu.

Car c'est lui qui l'est par *Patrix*, & il remonte à sa chambre tout meurtri. Le Beau-Garçon s'accorde mieux avec la femme ; & pendant un sommeil du mari, il obtient d'elle un rendez-vous. Le mari se réveille, mais un peu trop tard, & ne voyant plus sa femme à ses côtés, il soupçonne ce qu'il en est. La femme craignant d'être surprise, au lieu de laisser le temps à *Patrix* de s'esquiver, crie tout de suite à la violence, & accuse le jeune homme, qui se précipite à l'instant de la

galerie en bas : le mari le fait arrêter & le condamne à être berné : la sentence *du Juge de Paix* est exécutée par quatre vigoureux Garçons d'écurie ; & notre Beau-Garçon *tout meurtri* à son tour, remonte à sa chambre en maudissant les femmes. Il s'endort pourtant, & le matin il trouve un billet de la perfide, qui le prie de ne lui en point vouloir : il déchire le billet, se lève & part pour Dublin. Il y arrive enfin. Ses lettres de recommendation, & surtout sa figure, le servent bien auprès de Ladi *Dempster*, maîtresse du Vice-Roi d'Irlande : il est bientôt l'amant de la Dame, & le favori du Vice-Roi. Il est aussi chéri & fêté de toutes les Dames de la Cour, parce qu'il est beau. Mais entre toutes il ne remarque qu'une jeune personne sensible, mais sage, à qui il déclare son amour. Elle le trouve trop aimable ; & quitte Dublin pour fuir le danger. Cette résolution rend *Patrix* à la vertu & au vrai bonheur. Il se ressouvient de son *Henriette*, & satisfait du bien qu'il a amassé, revole auprès d'elle, & l'épouse. . . . .

Il faut l'avouer, Monſieur, ce Roman eſt mince & léger, la fin même en paroît précipitée. Mais il ſe préſente ſans nulle prétention, ſans emphaſe, ſans déclamations oratoires, ſans morgue philoſophique. Il amuſe, il intéreſſe, ſouvent, la rencontre de l'*Alderman* & ſa colère ſont décrites avec un naturel tout-à-fait plaiſant; je veux que vous en jugiez :

L'ALD. Vous êtes bien impertinent, d'oſer embraſſer cette Dame !

LA FEM. Auriez-vous voulu que Monſieur m'eût laiſſée tomber, au riſque de me caſſer le cou ?

PAT. Oſerois-je vous prier, Madame, de me dire quel eſt cet homme ?

LA FEM. Eh ! Monſieur, quel autre qu'un mari pourroit ſe conduire auſſi mauſſadement ?

L'ALD. Comment, Madame, il ne vous a pas embraſſée ?

LA FEM. Quand cela ſeroit, voyez le grand malheur ! Mais il n'en eſt rien,

L'ALD. Moi, je dis que si.

LA FEM. Et moi, je dis que non.

L'ALD. J'en suis certain.

Avouez, Monsieur, que ce dialogue est facile & gai. La réconciliation du mari & de la femme n'est pas moins plaisante, & j'ai regret de ne pouvoir vous la citer. La manière dont elle se tire ensuite d'un pas très-délicat, est adroite & divertissante. C'est dommage qu'elle offre des détails, des expressions trop libres. L'*Alderman* y répète trop souvent un mot qui ne se dit plus entre honnêtes gens, qui ne doit plus s'écrire. En général c'est le reproche qu'on pourroit faire à ce Roman. A force de vouloir trop bien peindre, il est voluptueux. Il est dangereux quelquefois d'être trop naturel & trop vrai. Du reste l'Auteur écrit avec légéreté, narre gaiement; & il faut avoir du courage dans ce-

fiècle, pour n'être que naïf & vrai. Cela peut bien mériter qu'on lui fasse grâce pour quelques descriptions triviales, & des faits minutieux; mais non point pour les détails trop libres.

Je suis, &c.

LETTRE XX.

*Vies des plus célèbres Marins, Vie d'*André Doria, *Prince de Melfi, Général des Armées navales de France sous* François I., *ensuite de celles de l'Empereur* Charles-Quint, *par M.* Richer, *Auteur de plusieurs Ouvrages de Littérature, prix 1 liv. 10 sols broché. A Paris, chez* Belin, *Libraire, rue saint-Jacques, près sainte Yves* 1783. *On trouve aussi chez* Belin, *les Vies de* Jean-Bart, *de* Barbe-Rousse, *du Maréchal de* Gourville, *par le même Auteur.*

QUE j'aime cette entreprise, Monsieur! combien j'applaudis au dessein formé d'immortaliser les gens de

mer ! Les belles actions qu'on va sauver de l'oubli ! Que de caractères énergiques, que de belles ames seront connues de la postérité, & reveilleront chez nos derniers neveux le feu du génie, & l'enthousiasme de la vertu ! S'il est vrai que les militaires soient en général d'honnêtes gens, il semble qu'on puisse le dire encore avec plus de raison des Marins. Ne seroit-ce point, je le dis avec regret, parce qu'ils vivent éloignés de la contagion des Villes, & de l'orage des cours ! Une seule passion les occupe sur mer, & c'est celle de la guerre ; elle vit en eux aux dépens de toutes les autres ; exempts de nos vices j'avoue qu'il leur manque quelques-unes de nos vertus, non des essentielles, mais de la politesse par exemple : eh bien ! cette qualité même couronnoit toutes les vertus du respectable Marin dont je vous annonce la vie. *André Doria* joignoit au courage & à l'activité de *Jean Barth*, aux lumières & à la prudence de *Turenne*, la douceur de *Catinat*, & la bonté de *Vendôme* ; & ne me prenez point ici,

Monsieur, pour un panégyriste : M. *Richer* n'est qu'un Historien, & en vous rendant compte de son histoire, c'est une lettre familière que je vous écris.

André Doria étoit issu de parens distingués originaires de Gênes, je ne l'en estimerois pas moins quand il seroit le premier de sa famille. Son goût pour la mer s'annonça dès l'enfance, il étoit encore dans les bras de sa mère, lorsqu'un jour porté par elle dans une galère qui avoit amené son époux, il ne vouloit plus en sortir ; il fallut l'en arracher. Son père mourut trop tôt, & sa mère le confia à l'un de ses parens, *Dominique Doria*, qui l'éleva, prit plaisir à le former & le plaça dans les Gardes du Pape. Je passe légèrement sur ses premières années, au risque d'omettre plusieurs exploits : Elu Général des Galères de la République de Gênes, pour laquelle il se dévoua toute sa vie, la défaite de *Cadoliu*, fameux Corsaire, le fit connoître de *François I*, Roi de France, qui le nomma à son tour Général de ses Galères : mille hauts faits, mille services

éclatans prouvèrent & sa reconnoissance & combien il en étoit digne; mais la légèreté du Monarque François, ou plutôt la malignité & la jalousie des Courtisans rendirent le Prince ingrat. *André Doria* essuya bien des outrages avant de se résoudre à quitter *François*, & à accepter les offres brillantes de *Charles-Quint*. J'aime le rapprochement heureux que fait en cet endroit notre Historien.

« *Thémistocles*, mécontent des Athéniens, passa en Perse, offrit son bras à *Xercès* : la joie du Roi fut si grande qu'on l'entendit s'écrier plusieurs fois pendant la nuit : J'ai *Thémistocles*. Si *Charles-Quint* n'exprima pas sa joie avec les mêmes transports, lorsque *Doria* fut entré à son service, elle ne fut pas cependant moins vive ».

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Monsieur, qu'on nous a comparés aux Athéniens. L'accueil fait à *Doria* par l'Empereur, honora autant le Prince que le sujet !

« Sa Majesté Impériale alla au de-
» vant de lui jusqu'à la porte de l'ap-

» partement qu'il occupoit ; se découvrit même lorsque *Doria* l'aborda : » la joie qu'elle goûtoit en voyant ce » grand homme étoit peinte sur son » visage. *Doria* se mit en devoir d'em» brasser ses genoux, mais Sa Majesté » lui tendit la main & l'arrêta. *Doria* » lui promit un dévouement sans » bornes & une fidélité inviolable. » *Charles-Quint* lui répondit que ses » talens & ses vertus lui étoient con» nus ».

Mais une réflexion m'attriste : *Charles-Quint* se montre généreux, *François I*. fut ingrat ; disons mieux, *Charles-Quint* fut seulement plus clairvoyant sur ses intérêts ; aussi trouvai-je bien judicieuse cette réflexion de l'Historien :

» Si *François I*. avoit été aussi adroit » que *Charles-Quint*, le règne de *Charles-* » *Quint* n'auroit pas été aussi brillant » qu'il le fut ».

Que n'auroient pas fait ensemble *Doria* & *Barbe-Rousse* contre l'Empereur ! au lieu que si *Doria* n'eût pas toujours l'avantage contre le Corsaire Turc, il fit souvent échouer ses entreprises, & l'embarrassa toujours. En-

core s'il ne put sauver à *Charles-Quint* tous les échecs, il faut l'attribuer au peu de confiance que l'on eut quelquefois en ses sages conseils : car il réunissoit au suprême dégré deux qualités rares, une sage prévoyance & une activité infatigable. Il suffisoit à tout; il arrivoit assez tôt par-tout : prévoyoit-il une tentative des François, il voloit sur les côtes de Provence, & déconcertoit leurs desseins : avoient-ils pénétré en Italie, il y couroit & venoit à bout de les en chasser : au nom de *Dragut* & de *Barbe-Rousse*, il quittoit tout, alloit à leur rencontre, les battoit quelquefois, & les écartoit presque toujours ; & au milieu de tout cela, il ne perdoit jamais de vue Gênes, sa patrie, qu'il sauva tantôt de l'ambition des François, tantôt de sa propre légèreté ; & ce n'étoit pas pour lui qu'il travailloit. Il ne tenoit qu'à lui de s'en rendre le maître : que dis-je ? il refusa la souveraineté que les Gênois lui déférèrent d'eux-mêmes ; il fit bien plus, il ne voulut point être nommé Doge perpétuel. Qui l'eût cru pourtant ? son

M. *Richer* est digne d'être l'Historien d'*André Doria*, ainsi que des *Jean Barth*, des *Barbe - Rousse* & des *Tourville*, dont il nous a déjà donné la vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de M. Sens-Froid, *au Rédacteur* de l'Année Littéraire, *au sujet des Ballons Aérostatiques.*

DE grace, Monsieur, ne perdez point de temps : par vous, ou par vos amis, répondez au plutôt à cette question, *quelle est la différence entre la gloire & la célébrité ?* Jamais le public n'à eu plus de besoin qu'aujourd'hui d'être instruit sur cette matière, & la méprise en ce point sera toujours dangereuse. J'admire autant qu'un autre les découvertes du génie, & je rends hommage à ceux qui inventent quelque chose de vraiment utile à la Société. Mais on n'arrachera jamais mes applaudissemens par la témérité & l'imprudence, fussent-elles

couronnées du succès, à plus forte raison, si elles ont pensé devenir funestes. Je n'ai pas vu sans frissonner de crainte l'expérience faite à Paris, le premier Décembre de l'année dernière, quoiqu'on eût pris toutes les mesures possibles pour prévenir les dangers; jugez quels ont été mes sentimens en lisant dans les papiers publics le récit de ce qui s'est passé à Lyon il y a quinze jours. J'ai vu une entreprise hardie tentée avec toute la légèreté qu'on reproche à notre Nation, j'ai vu beaucoup d'impétuosité, & presque nulle prévoyance, le point d'honneur introduit dans une opération qu'on devoit abandonner aux Savans, & un spectacle de pure curiosité sur le point de dégénérer en un combat réel. Quelle est donc l'intention de ceux qui nous ont donné tous ces détails? Comment n'ont-ils pas vu que rien n'étoit moins à l'avantage des Navigateurs Aériens que l'empressement avec lequel ils se sont embarqués, & le peu d'ordre qu'ils ont mis dans leurs préparatifs? Ils étoient *bien armés*, nous dit-on, & résolus à ne pas céder leur place. En

vérité cela ne me paroît guères vraisemblable. Et quel étoit donc ce poste honorable dans lequel on auroit voulu se maintenir au péril de sa vie ? Etoit-ce celui où un devoir indispensable attache des défenseurs de la Patrie ? Nullement, Monsieur ; on auroit voulu avoir avant les autres le plaisir d'être balancé dans les airs ; on auroit cru faire preuve de courage en partant dans une voiture, qui, selon toutes les apparences, devoit périr avant d'arriver au terme ; on eût été prêt à sacrifier à un vain amusement ce qui appartient essentiellement à la Patrie. Qui croira qu'on ait pu annoncer une pareille résolution ? Faire publiquement cette espèce de défi ? Et pourquoi des Nouvellistes, afin de ne pas scandaliser leurs lecteurs, n'ont-ils pas prudemment supprimé une circonstance si peu propre à relever les personnes dont ils parlent ? Heureusement qu'au milieu d'une foule infinie de spectateurs, il ne s'est trouvé personne d'assez déraisonnable pour disputer la place à ceux qui s'en étoient emparés d'une manière si décidée,

Voyez, Monſieur, où pouvoit conduire l'amour de la gloire, & penſez à ce qui ſeroit arrivé, ſi cette noble paſſion eût inſpiré à un plus grand nombre le deſir d'être de nouveaux *Icares*. Mais, grace à Dieu, il ne ſe trouva de Héros qu'autant qu'en pouvoit contenir l'infortunée nacelle, & la loi *primo occupanti*, ſe fit reſpecter au milieu du plus violent enthouſiaſme. Rendus à eux-mêmes, les intrépides Voyageurs ont dû être très-mécontens qu'on eut ainſi annoncé à l'Europe une ſaillie, qui probablement aura été mal interprêtée par les premiers témoins. Mais combien leur mauvaiſe humeur doit-elle augmenter depuis le compte rendu par MM. de l'Académie de Lyon. Il ſemble d'abord qu'on ait pris à tâche d'y relever tout ce qui peut donner matière aux plaiſanteries ſur la *grande Expérience*. Mais sûrement on n'a voulu, en expoſant les fautes commiſes en cette occaſion, que donner des leçons utiles à ceux qui ſeront dans la ſuite tranſportés d'un pareil amour de la gloire. Au reſte, malgré la droiture d'intention de ces MM., les rieurs ne

manqueront pas de dire que ce n'étoit pas la peine de chercher avec tant d'ardeur à être admis de préférence dans une machine (*), *semblable à un crible dans toutes ses parties*, qui en partant étoit dans le plus mauvais état, & *qui pouvoit facilement s'entre-ouvrir tout-à-fait dans sa plus haute élévation.*

L'Expérience, nous dit-on, *a été très-belle*, cependant *nos Voyageurs se sont vus exposés aux plus grands dangers; car si le premier air de vent d'Est se fût soutenu, ils auroient été portés sur le Rhône, & seroient évidemment descendus dans ce fleuve: s'ils se fussent élevés davantage, le Globe se seroit trouvé à quelques cents pieds de hauteur, presque totalement déchargé par l'ouverture, qui, pendant la route, auroit fait les progrès les plus alarmans. Alors leur chûte eût été terrible: enveloppés dans la toile avec la galerie & leur feu, il y auroit eu un embrâsement total avant leur arrivée à terre.*

(*) Voyez les Affiches de Paris, page 358, où l'on cite les Affiches du Dauphiné du 30 Janvier.

Tout cela ne feroit point arrivé, Monfieur, fi l'envie de s'illuftrer avoit pu être modérée, & fi ceux qui devoient fimplement juger des coups, n'avoient pas voulu fe mêler dans le jeu. Celui qui inventa le cheval de bois pour prendre *Ilion* fut très-peu célébré, la gloire de l'entreprife demeura toute entière aux Héros qui osèrent s'y renfermer; au contraire, dans la découverte moderne, MM. *Montgolfier* peuvent attendre de juftes éloges; mais je ne vois pas quel eft le mérite de ceux qui, par forme de divertiffement, viendront embarraffer la machine, & à quel titre ils efpèreront que leur nom paffe à la poftérité avec celui des Inventeurs. Vous fentez, Monfieur, préfentement combien il importe de répondre à la queftion que je vous ai faite, au commencement de cette Lettre. Si vous la traitez comme j'ai lieu de l'efpérer, les acteurs néceffaires feront feuls admis dans ces expériences, qui feront toujours dangereufes, jufqu'à ce qu'on les ait perfectionnées, chofe que je ne fouhaite ni n'efpère.

Je fuis, &c. SENS-FROID.

posante, on voit les apprêts d'une joyeuse Orgie : c'est ce qui a déterminé le titre de l'Estampe. Une jeune Femme, appuyée sur un Cavalier, prend avec lui des rafraîchissemens, que la Maîtresse d'une Hôtellerie vient leur présenter; derrière ce Grouppe, des Musiciens forment un concert auprès de deux autres Personnages, que le Peintre a représentés dans le costume Hollandois. On apperçoit dans le fond l'intérieur de l'Hôtellerie, près de laquelle plusieurs Domestiques emportent des paniers de gibier dont un âne est chargé. Plus loin sont plusieurs Cavaliers, & au-delà, sur un piedestal, un Grouppe colossal de Gladiateurs; dans l'éloignement on voit un Port de Mer, des Vaisseaux à l'ancre, & une multitude de Figures sur le rivage.

Cette riche composition est d'un effet piquant & agréable; toutes les parties en sont terminées avec autant d'esprit que de vérité; & M. *de Launay* a mis tous les soins dont il est capable, pour faire passer dans sa Gravure les beautés du Tableau.

L'Estampe est de seize pouces de haut sur vingt-deux de large. Elle a été mise en vente le premier Décembre prochain, au prix de 12 liv.

M. *de Launay* a dédié cette Estampe à M. le Comte de *Merles*, c'est une des plus intéressantes qui ait paru depuis quelques temps, par la beauté & la variété du style, la grace & la pureté du burin, la touche moëlleuse & expressive qui caractérise les Ouvrages de cet estimable Artiste, connu avantageusement par beaucoup d'autres Estampes qui lui ont acquis une réputation distinguée.

Les Amateurs qui desireront se faire inscrire chez l'Auteur, rue de la Bucherie, Numéro 26, seront assurés d'avoir des premières Epreuvres; & les personnes de Province qui voudront se procurer cette Gravure, sont priées de faire passer à l'adresse ci-dessus la somme de 12 liv. avec une lettre d'avis, *le tout franc de port*, & on leur fera parvenir l'Estampe dans une boëte, par la voie qu'elles indiqueront, ou par la Diligence. Pour les frais de la boëte on ajoutera 1 liv. 10 sols.

COUPLETS

Chantés dans une Fête où se trouvoit

M. DE MONTGOLFIER.

DANS ces transports que le plaisir
inspire,
Rendons hommage à l'homme ingénieux,
Par qui la flamme en nous portant aux
cieux,
A dans les airs établi notre empire.

De Montgolfier nous célébrons la gloire;
Son nom se mêle au bruit de nos chansons,
Et l'air *pressé par la force* des sons,
Aux Dieux surpris annonce sa victoire.

Si Jupiter veut nous réduire en poudre:
Sage Franklin! tu lui prescris des lois,
Et Montgolfier plus hardi mille fois,
Va jusqu'au ciel lui disputer sa foudre.

Par M. HILLIARD D'AUBERTEUIL.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XXI.

Théâtre Moral, ou *Pièces Dramatiques nouvelles, par M. le Chevalier* de Cubières de Palmézeaux; *tome premier, contenant un Essai sur la Comédie, le Concours Académique, Comédie en cinq actes en vers, & l'Ecole des Riches, en trois actes en prose, A Paris, chez* Belin, *rue Saint-Jacques, près Saint-Yves; la veuve* Duchesne, *rue S. Jacques;* Bailly, *rue Saint-Honoré, près la Barrière des Sergens.*

Nos Tragédies & nos Comédies sont inutiles ou dangereuses pour les

mœurs : il faudroit, pour épurer le Théâtre, que le vice fût puni dans toutes les Pièces; qu'elles fussent terminées par une sentence; & qu'on eût soin d'y peindre l'amour platonique. Voilà, Monsieur, exactement toute la substance de *l'Essai sur la Comédie*, dissertation de cent quatre-vingt dix pages, qu'on pourroit, sans lui faire tort, réduire à dix lignes. Les intentions de l'Auteur sont assurément très-louables; on ne peut trop estimer son zèle pour la réforme des mœurs, mais il seroit à souhaiter que ce zèle fût plus éclairé. Pourquoi remplir tant de pages & perdre tant de paroles, pour nous dire ce que tout le monde sait, que notre Théâtre n'est pas une école de vertu, qu'on y représente tous les jours des farces grossières & indécentes. Il eût été plus intéressant & plus philosophique d'examiner, si les spectacles sont susceptibles de cette utilité morale que tous les honnêtes gens voudroient y trouver. *Rousseau* de Genève a décidé la question : il falloit ou le réfuter, ou ne pas s'égarer dans le chimérique

projet d'une réforme inutile. Si nous consultons l'Histoire, nous voyons que les peuples qui ont cultivé l'Art dramatique, n'ont commencé à perfectionner leurs spectacles que lorsqu'ils commençoient à perdre leurs mœurs; le luxe est nécessaire pour faire fleurir le Théâtre, & le luxe est incompatible avec la vertu. Les spectacles peuvent avoir leur utilité pour les peuples corrompus, parce que ce plaisir ôte la tentation d'en chercher de plus dangereux; mais ils sont toujours nuisibles à un peuple vertueux & simple. On a même remarqué que le Théâtre s'épuroit à mesure que les mœurs se dépravoient : c'est une réflexion frappante qui a échappé à *J. J. Rousseau*. Quand les Athèniens assistoient aux représentations cyniques de la *Lysistrata*, ils étoient bien moins corrompus que du temps de *Menandre*, Poëte très-chaste & très-honnête en comparaison d'*Aristophane*. Sans avoir recours aux exemples étrangers, quand on voyoit autrefois sur notre Scène *des maris qui trafiquent de leurs femmes, des amans qui se donnent des*

baisers; de belles dames qui reçoivent au lit les visites de leurs galans, & leur laissent prendre des libertés extraordinaires, nous avions encore des mœurs; &, de l'aveu même de l'Auteur, nous n'en avons plus aujourd'hui, depuis qu'à ces Pièces grossières nos Auteurs Philosophes ont substitué des homélies édifiantes : il est de fait que les spectateurs en valent beaucoup moins depuis qu'on les prêche au Théâtre au lieu de les faire rire. Que M. *de Cubières* explique ce problême avant de prétendre ériger le Théâtre en *école de morale*. Il auroit dû observer que le spectacle est presque désert lorsqu'on donne ces Pièces scandaleuses *de Regnard*, *de Dancourt*, *de Montfleury*, *de Poisson*, &c. & par conséquent qu'elles ne peuvent produire un grand mal. Mais aux Sermons du Révérend Père *Lachaussée*, & autres Dramaturges, l'assemblée est toujours fort nombreuse. Pourquoi donc tant de belles maximes ne corrigent-elles personne ?

Et comment les Poëtes dramatiques pourroient-ils être utiles, puisque

pour réussir ils sont obligés de favoriser les penchans, & de flatter les passions des spectateurs? Comment pourroient-ils changer des sentimens & des mœurs qu'ils ne peuvent que suivre & embellir? « L'objet principal » du Théâtre est de plaire, dit *J. J.* » *Rousseau*, & pourvu que le peuple » s'amuse, cet objet est assez rempli. » Cela seul empêchera toujours qu'on » ne puisse donner à ces sortes d'éta- » blissemens tous les avantages dont » ils seroient susceptibles ; & c'est » s'abuser beaucoup que de s'en for- » mer une idée de perfection qu'on » ne sauroit mettre en pratique, sans » rebuter ceux qu'on croit instruire ».

En faisant le procès à nos Poëtes tragiques, M. le Chevalier *de Cubières* excepte religieusement M. *de Voltaire*. Les autres ont voulu plaire, lui seul a voulu instruire, lui seul a fait des Tragédies morales; il est par excellence le tragique *Philosophe*. L'Auteur n'est ici que l'écho des admirateurs aveugles de M. *de Voltaire*, comme eux il ne distingue point dans une Tragédie les actions d'avec les

difcours. La philofophie *de Voltaire* eft toute en paroles, mais les actions de fes Pièces ne font ni plus morales, ni plus inftructives que celles des Pièces *de Racine*; fi l'Auteur d'*Iphigénie en Aulide* avoit eu le goût affez mauvais pour fe livrer à des déclamations & à des invectives contre les Prêtres & contre le fanatifme, fa Tragédie feroit pour le moins auffi philofophique que celle de *Mahomet*. Si l'Auteur *de Britannicus* avoit affez mal connu fon Art pour faire de *Burrhus* un fophifte & un déclamateur, quel beau champ n'avoit-il pas pour étaler des maximes d'humanité & de bienfaifance ? Ecoutez *Mérope*, ou plutôt *Voltaire*, dire avec un fentiment fi affectueux & fi doux :

Il fuffit qu'il foit homme, & qu'il foit
malheureux.

Et tout-à-coup cette Reine fi philofophe & fi humaine, devient injufte & barbare. Sur une fimple conjecture, fans aucune forme de procès, contre toutes les Loix de l'équité, elle veut maffacrer de fa propre main ce jeune

homme auquel elle prenoit tant d'intérêt. Quelle est donc cette philosophie & cette humanité qui ne nous apprend pas à modérer nos passions, & à être justes? Je prouverai quand on voudra que les Tragédies *de Voltaire*, dépouillées du bavardage sentencieux & réduites à la seule intrigue, ne sont pas plus philosophiques que celles de ses prédécesseurs. Bornons-nous pour le moment au seul *Mahomet*, Pièce atroce, où le crime triomphe de la manière la plus éclatante, où le plus scélérat des hommes inspire plus d'admiration que de haine, grace au brillant coloris que l'Auteur lui a donné. *Quand Voltaire n'auroit composé que Mahomet*, dit avec enthousiasme M. *de Cubières*, *il seroit à mes yeux le bienfaiteur de l'humanité* : ce jugement me paroît dicté par le fanatisme. Écoutons un juge plus grave, plus éclairé, plus Philosophe.

« Une autre considération qui tend » à justifier cette Pièce (*Mahomet*), » c'est qu'il n'est pas seulement ques- » tion d'étaler des forfaits, mais les » forfaits du fanatisme en particulier,

» pour apprendre au peuple à le con-
» noître & à s'en défendre : par mal-
» heur de pareils soins sont très-inutiles
» *& ne sont pas toujours sans danger.*
» *Le fanatisme n'est pas une erreur* ;
» mais une fureur aveugle & stupide
» que la raison ne retient jamais.
» L'unique secret pour l'empêcher de
» naître, c'est de contenir ceux qui
» l'excitent. Vous avez beau démon-
» trer à des fous que leurs chefs les
» trompent, ils n'en sont pas moins
» ardens à les suivre. Que si le fana-
» tisme existe une fois, je ne vois
» encore qu'un seul moyen d'arrêter
» son progrès, c'est d'employer contre
» lui ses propres armes. Il ne s'agit
» ni de raisonner, ni de convaincre ;
» il faut laisser là la philosophie, fer-
» mer les Livres, prendre le glaive
» & punir les fourbes. De plus, je
» crains bien par rapport à *Mahomet*,
» qu'aux yeux des spectateurs, sa
» grandeur d'ame ne diminuât beau-
» coup l'atrocité de ses crimes, & *qu'une*
» *pareille Pièce jouée devant des gens*
» *en état de choisir, ne fît plus de*
» *Mahomets que de Zopires.* Ce qu'il

» y a du moins de bien sûr, c'est que » de pareils exemples ne sont guères » encourageans pour la vertu ». (*J. J. Rousseau*, *Lettre à M. d'Alembert*).

Ce passage est la meilleure & la plus solide réfutation qu'on ait jamais faite de ces éternelles déclamations contre le fanatisme, dont l'unique objet est de rendre la Religion odieuse; choisissez, Monsieur, entre le Citoyen de Genève qui raisonne & qui prouve, & le Chevalier *de Cubières* qui affirme gratuitement, & jugez si en effet l'Auteur de *Mahomet* est le *bienfaiteur de l'humanité*.

L'Auteur est étrangement scandalisé que son opinion sur la Philosophie *de Voltaire* ne soit pas généralement adoptée. « J'entends dire, ou plutôt » j'entends répéter chaque jour, que » la Tragédie n'admet point cette » pompe philosophique, que la Phi- » losophie y est déplacée & la refroi- » dit toujours. Pourquoi tient-on ce » langage? Pourquoi, dans un siècle » tout philosophe, & si heureux de » l'être, pourquoi, dis-je, dans un » siècle pareil au nôtre, répand-on;

» imprime-t-on sans cesse des maximes
» si peu philosophiques ? Veut-on le
» savoir ? le voici : parce qu'*Aristote*
» n'avoit point dit : soyez Philosophes
» en écrivant des Tragédies, parce
» que jusqu'à présent on n'en avoit
» point fait qui méritassent véritable-
» ment cette épithète ; parce qu'aux
» yeux de quelques Littérateurs bor-
» nés tout ce qui a *prescrit* est juste,
» tout ce qui a *vieilli* est sacré, parce
» que ces esprits routiniers, pour
» ainsi dire, trouvent toute innova-
» tion dangereuse, &c. ».

Vous vous trompez sur le *pourquoi*, M. le Chevalier : permettez-moi de vous demander à mon tour ; voulez-vous savoir pourquoi on prétend que les sentences philosophiques (*& non pas la Philosophie*), sont déplacées dans une Tragédie ? le voici : parce qu'elles choquent la nature & la raison, qui sont encore plus respectables qu'*Aristote* ; parce qu'il est souverainement ridicule de faire débiter des apophtegmes à des hommes, & sur-tout à des femmes agitées de passions violentes ; parce que l'Au-

teur doit disparoître & ne pas parler lui-même par la bouche de ses personnages; parce que la plus importante & la plus difficile des règles de l'art est de cacher l'art; parce que la morale d'une Tragédie doit être en action & non pas en paroles. Vous ignorez probablement que ce genre de Tragédie *philosophique*, qui vous paroît si nouveau, est extrêmement vieux; qu'il y a plus de maximes philosophiques dans une seule Tragédie d'*Euripide*, que dans toutes celles *de Voltaire*; & que *Socrate*, qui se connoissoit en sentences, n'alloit à la Comédie que lorsqu'on y donnoit les Pièces d'*Euripide*. Il me semble que votre manière de raisonner sur la Littérature & sur la morale, ne vous donne pas le droit d'insulter aux *Littérateurs bornés*, & aux *esprits routiniers*. Vous trouvez notre siècle *tout philosophe*, & *fort heureux de l'être*; à la bonne heure. Pour moi je pense qu'une Philosophie qui nous fait perdre la Religion, les mœurs, le goût & le bon-sens, n'est pas quelque chose de très-heureux pour nous.

Molière, comme Philoſophe, partage avec *Voltaire* les éloges de M. le Chevalier *de Cubières*, & cependant au jugement de *J. J. Rouſſeau* le Théâtre de ce même *Molière* eſt *une école de vices & de mauvaiſes mœurs, plus dangereuſe que les Livres même où l'on fait profeſſion de l'enſeigner.* Lequel croire? je me range du côté de l'Ecrivain qui appuie ſon opinion par des raiſons & par des preuves. M. le Chevalier *de Cubières* ignore abſolument cette méthode; ſa diſſertation eſt ſemée d'apoſtrophes, d'exclamations, d'aſſertions tranchantes, mais il ne prouve rien, au lieu que les argumens de *J. J.* ſont ſans replique. Quand on n'auroit à reprocher à *Molière* que le ridicule qu'il a jetté ſur l'autorité des maris, & ſur la fidélité conjugale; on ſeroit en droit de l'accuſer de tous les déſordres qui troublent aujourd'hui la ſociété: car la ſainteté des mariages eſt la baſe des bonnes mœurs.

Auſſi ſévère à l'égard des autres Poëtes comiques, qu'il eſt indulgent pour *Molière*, l'Auteur en veut ſur-tout

à une petite Pièce de *Dancourt*, qui a pour titre : *les Curieux de Compiegne*. Après en avoir tracé l'analyse, il s'écrie : « quel tableau ! en est-il de » plus immoral, *& de plus capable* » *d'éteindre dans les ames françoises la* » *noblesse & l'héroïsme qui doivent tou-* » *jours les enflammer !* Eh quoi ! on » suppose la tenue d'un camp, c'est- » à-dire le moment où la discipline » militaire est le plus en vigueur ; & » c'est alors qu'on offre à des François » deux Officiers membres de ce camp, » qui mentent, projettent des escro- » queries, font des bassesses de plu- » sieurs genres, & se marient pour » de l'argent à des femmes qu'ils mé- » prisent. *O ! manes des Guesclins, des* » *Bayard, des François premier, vous* » *dont la loyauté*, &c. &c. ». Je vous fais grace d'une immense prosopopée qui occupe une page toute entière.

Le zèle assurément emporte l'Auteur beaucoup trop loin ; qu'il se rassure ; l'honneur des Militaires n'est point compromis, par ce que deux Officiers punissent la ridicule curiosité de quelques badauds de Paris, & profitent de la circonstance pour faire un ma-

riage avantageux. Un gascon obéré peut faire tourner la tête à une veuve opulente ; un jeune Militaire mal en espèces peut épouser la fille d'un riche Marchand de drap, sans que l'héroïsme soit éteint pour cela dans les ames françoises, & sans que la discipline militaire soit violée. M. le Chevalier *de Cubières*, rigoriste & scrupuleux au dernier point, voudroit ériger les camps & les garnisons, comme les Théâtres, en école de morale. Il prétend que les Ministres de Mars doivent être aussi respectés sur la scène que les Ministres de la Religion. « Pourquoi, dit-il, l'homme qui porte » un uniforme seroit-il moins considéré que l'homme couvert d'un capuchon, ou vêtu d'une soutane ? » Pourquoi enfin tout brave Militaire » ne diroit-il pas à *Dancourt* & à ses » imitateurs. Eh quoi ! faquin, tes » mains téméraires n'osent point toucher à l'encensoir de peur de le » profaner, & tu les portes sur mon » épée qui te sert de sauve-garde. » Après cette courte harangue l'Officier de Cavalerie n'auroit-il pas

» le droit de tirer cette épée & de » couper au moins une oreille à » l'Auteur Comédien »? Quel mêlange indécent du sacré & du profane, de l'épée & de l'encensoir, de l'uniforme & du capuchon! *Dancourt* n'étoit pas un *faquin*. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit & de mérite. *Louis XIV* qui avoit de *la noblesse & de l'héroïsme* dans l'ame, s'étoit fort amusé à la représentation des *Curieux de Compiègne*. Il en aimoit l'Auteur, & il eût puni sévèrement la violence qu'on eût osé exercer sur sa personne.

L'amour de la morale tourmente l'Auteur, il se fatigue la tête pour trouver le secret de rendre les Comédies utiles aux mœurs; il a de l'humeur contre *Horace*, il insulte grossièrement *Boileau*, parce qu'ils n'ont point mis dans leur poëtique ce qu'il voudroit y trouver. Pour le P. *Rapin*, *Rollin*, l'Abbé *le Batteux*, il les accable de tout son mépris, & ne perd pas une si belle occasion d'invectiver suivant l'usage contre les gens de Collège. Quant est-ce que nos jeunes Auteurs se corrigeront de la manie de décider de

tout au hasard sans principes & sans lumières? Quand est-ce qu'ils apprendront à parler modestement & avec réserve des hommes consacrés par l'estime publique? ce grand secret que cherche M. *de Cubières* se trouve dans toutes les poëtiques. C'est la définition même de la Comédie; mais M. le Chevalier *de Cubières* n'aime point les définitions : selon lui les gens de Collège ne font que définir. Il feroit bien de les imiter, c'est par-là qu'il faut commencer quand on veut savoir ce que l'on dit. L'art de *Thalie* n'est que l'art de rendre le vice ridicule. Les Comédies où cet objet est rempli, sont vraiment morales. Malheureusement il y a bien des vices brillans qui ne sont pas susceptibles de ridicule. *L'homme à bonnes fortunes*, *le Glorieux*, *le Chevalier à la Mode*, *le Séducteur*, *la Coquette*, nous amusent, & même nous font rire, sans nous inspirer le même mépris que l'*Avare*, *George Dandin*, *Trissotin*, *Arnolphe*, *Sganarelle*, &c. C'est ce que M. le Chevalier *de Cubieres* ne soupçonne pas même, parce que son dé-

faut n'eſt pas d'approfondir les matières qu'il traite. Il s'imagine avoir fait une découverte admirable, en propoſant que le vice ſoit toujours puni au dénouement : ſouvent cela n'eſt pas praticable, & les punitions de la Comédie ne ſont point aſſez effrayantes pour nous détourner d'un vice aimable. Manquer un mariage, être chaſſé d'une maiſon, eſſuyer une petite humiliation, voilà les plus grands châtimens que puiſſe infliger la folâtre *Thalie*. Ces cataſtrophes d'ailleurs ſont preſque toujours amenées par des moyens ſi peu naturels, que chaque Spectateur peut ſe promettre d'être plus adroit & plus prudent que le Héros de la Pièce, & par conſéquent ne profite point de ſa punition.

Quant à cette moralité qui, ſelon notre Auteur, devroit terminer les Comédies, comme les fables; rien n'eſt plus frivole : car ſi la Pièce a vraiment un but moral, les Auditeurs l'appercevront aiſément, ſans qu'il ſoit beſoin de leur faire la leçon. Mais la foibleſſe de ces deux moyens eſt

avantageusement réparée par la profondeur & la solidité du troisième.
C'est ici, Monsieur, qu'il faut rédoubler votre attention. Peut-être avez-vous été rebuté jusqu'ici par le peu de justesse des idées de l'Auteur: voici enfin un précepte important & lumineux qui va vous dédommager amplement & répandre le plus grand jour sur l'art de la Comédie.

M. le Chevalier *de Cubières*, grand ennemi de la méthode & de la discussion qui donne des entraves au génie, nous expose ce grand principe non pas avec la secheresse didactique, mais avec l'agrément & la vivacité du Dialogue. Il établit des conférences réglées où il joue le rôle modeste d'Auditeur & de Disciple. Son précepteur est un certain comte de *P.*, homme grave, qui apostrophe toujours son élève avec une dignité emphatique, en l'appellant *jeune homme*, *bon jeune homme:* vous désirez sans doute connoître ce vénérable Mentor. Je vais vous satisfaire. Le Comte de *P.* après avoir perdu une femme qu'il adoroit, s'en console d'une manière fort bizar-

re (1). Il fait faire une tête de cire dans le goût de celles du Sieur *Curtius*, la plus ressemblante qu'il est possible à son epouse; il ajuste cette tête à un corps artificiel, vêtu des propres habits de la Comtesse, & la place à une table dans l'attitude d'une femme qui écrit. Il se renferme avec cette statue, il prend ses repas auprès d'elle, il y passe sa vie & s'abandonne même à des transports que la pudeur ne permet pas de raconter: dans le nombre il s'en trouve qui ne sont que ridicules, & il faut entendre le Comte en faire lui-même l'aveu.

« Diriez-vous que du vivant de ma » *Clari* (c'est le nom de sa femme) je » me suis plu mille fois à compter » l'un après l'autre les cils de ses lon- » gues paupières? j'en savois le nom- » bre *aussi bien que Dieu même*. Le » même nombre se retrouve par mes » soins aux yeux de son image. Jugez » donc du plaisir que j'ai eu à les y » compter de même & à me dire après

(1) Voyez une scène du même genre & beaucoup moins extravagante, dans la seconde partie des Mémoires d'un homme de qualité, de l'Abbé Prévot.

» l'énumération, les voilà tous, pas un
» n'y manque : jugez quand je m'é-
» tois trompé, du plaisir que j'avois à
» recommencer encore. Mon fils gran-
» dit tous les jours, bientôt il sçaura
» écrire, & alors quelle félicité. Je
» lui donnerai pour modèles les let-
» tres brûlantes de sa mère. Quand
» il sera parvenu à une imitation par-
» faite de l'écriture, chaque jour par
» mon ordre il copiera une de ces
» lettres ; par mon ordre il ira la met-
» tre à la poste, & moi j'irai l'attendre
» à deux ou trois lieues d'ici, & mou-
» rir de joie en la décachetant. Je la
» lirai cent fois, deux cent fois, deux
» mille fois de suite, &c. ».

Voilà, Monsieur, comme vous voyez un cerveau admirablement disposé, à se pénétrer de la métaphysique amoureuse de *Platon*, & très-capable d'en donner des leçons savantes. Aussi n'avez-vous pas d'idées du profond & sublime galimathias que ce pédagogue débite à son élève : le tout se réduit à la distinction bannale de deux amours, l'un terrestre & grossier, fondé sur les sens & qui s'affoiblit par la jouissance, l'autre pur & céleste,

fondé ſur la vertu, & qui ſurvit même à l'objet aimé. Cette admirable doctrine eſt égayée par les deſcriptions les plus laſcives. Comment eſt-il poſſible que ce cenſeur auſtère qui déclame avec tant de force contre l'indécence de nos Comédies, outrage lui-même les mœurs par des tableaux cyniques, & ſe complaiſe à peindre, d'après *Lucrèce*, les extravagances d'un amant en délire? Qui croiroit que le même homme qui ſe donne de pareilles libertés recommande fortement aux Auteurs de ne pas ſouiller leurs Ouvrages de peintures obſcènes, & pour les perſuader ſe ſert de cette comparaiſon dégoutante. *Si un eſclave public tout dégoûtant de ſueurs empeſtées venoit rouler à votre porte un chariot rempli d'excremens, vous détourneriez la vue.* Que n'a-t-il pris le conſeil pour lui-même. J'écarte de vos yeux, Monſieur, les images trop libres, mais je crois pouvoir me permettre de vous rejouir par le récit de quelques folies originales. « L'*Amant* » s'entoure de la longue & onduleuſe » chevelure de ſa maîtreſſe, il s'en

» fait tour-à-tour un collier, une
» ceinture, une jarretière. Mais voyez-
» le soudain en tournant sur soi-même
» dérouler le tissu flexible, s'en dé-
» barrasser, courir sur des vêtemens
» qu'il apperçoit au loin, sur les vê-
» temens *sacrés* d'une amante... Mais
» quel transport l'égare, quel délire
» l'entraîne? ô Ciel! il se met à ge-
» noux devant ces habits adorés, il
» leur parle, il les interroge comme
» s'ils pouvoient l'entendre, comme
» s'ils pouvoient lui répondre. Bientôt
» il les soulève d'une main légère,
» quoique peu faite à cet exercice,
» il se les attache, il s'en revêt à moi-
» tié, il voudroit se changer avec son
» amante, n'ayant pu se transformer
» en elle. Paré de ses habits il croit
» l'être aussi du sexe de la belle, &c. ».

Tels sont, Monsieur, les effets de cet amour que notre censeur voudroit voir regner sur la scène : il forme des vœux ardens pour qu'on y représente *avec tous ses charmes cette passion brûlante que fait naître la beauté de l'ame; cet amour, père du désir & dont la raison est mère, ce feu sacré, thrésor*

de l'homme & son bienfaiteur adorable. S'il connoissoit un Auteur qui eût assez de talent pour le bien peindre ; *le mauvais génie de la France l'eût-il rélégué aux terres australes par de-là même l'un des pôles, il iroit le chercher* (SANS DOUTE, DANS UN BALLON), *& il oseroit lui dire, ami, écoutez-moi, &c.* C'est-à-dire, que M. le Chevalier *de Cubières*, dont l'imagination est presque aussi exaltée que celle de son maître de Philosophie, voudroit pour nous former le cœur nous renverser la tête, & pour nous remettre dans le sentier de la vertu, nous conduire aux petites maisons. Comment peut-il ignorer que les peintures du véritable amour sont les plus dangereuses, parce qu'elles sont les plus séduisantes. Je m'appuye encore ici de l'autorité de *J. J. Rousseau*, & je cite avec plaisir le seul Ouvrage peut-être où ce grand Orateur ne soit pas sophiste & charlatan, le seul où son éloquence s'accorde avec la vérité. *Il faudroit*, dit le Citoyen de Genève dans sa lettre à M. d'*Alembert*, *il faudroit apprendre aux jeunes gens à se défier des illusions de l'amour,*

à fuir l'erreur d'un penchant aveugle, QUI CROIT TOUJOURS SE FONDER SUR L'ESTIME, & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ses soins.

Après avoir pésé mûrement le projet de l'Auteur, les moyens qu'il propose, les raisonnemens dont il appuie son opinion, croyez-vous, Monsieur, qu'il ait bonne grace de traiter *Boileau* de fou, *Boileau* cet Ecrivain si judicieux, si sensé, que la raison voulant s'exprimer en vers, semble avoir choisi pour interprête. M. le Chevalier *de Cubières* n'a pas bien saisi malheureusement l'esprit & le ton ironique qui règne dans la huitième satyre sur l'homme; il n'a pas vu que c'étoit une imitation de la satyre d'*Horace* où *Damasippe* prouve d'après *Stertinius* que tous les hommes sont fous; que *Boileau* prend dans cet Ouvrage le caractère d'un Philosophe chagrin, mais dont les hyperboles même contiennent un grand fonds de vérité. Voilà pourquoi la définition de la sagesse qu'on trouve dans cette satyre paroît *inconcevable* à notre réformateur.

Qu'est-ce

Qu'est-ce que la sageſſe ? une égalité
d'ame
Que rien ne peut troubler, qu'aucun
deſir n'enflamme,
Qui marche en ſes conſeils à pas plus
meſurés
Qu'un Doyen au palais ne monte les degrès.

Le Chevalier de *l'amour pur* eſt ſcandaliſé de cette définition ; particulièrement de ces mots : *qu'aucun déſir n'enflamme*. Effectivement cela eſt terriblement éloigné de ſon ſyſtême de ſageſſe. Il ne peut digérer auſſi la comparaiſon comique *du Doyen*. Et dans l'excès de ſa mauvaiſe humeur, il prononce : *Quand on définit ainſi la ſageſſe, je ne crois pas qu'on en ait beaucoup*. Cependant cette définition originale & même un peu burleſque dans ſa forme eſt au fond très-juſte ; la ſageſſe conſiſte véritablement à conſerver une ame égale qu'aucune paſſion déreglée n'altère, à ſe conduire d'après les lumières de la raiſon, à ne point idolâtrer une tête de cire, à ne point parler à des vêtemens, à ne point s'habiller en femme, &c.

Si l'illustre *Boileau* est insulté à ce point, si on se permet de dire que la science du cœur & de l'homme lui étoit presque inconnue; vous jugez bien que le P. *Rapin*, *Rollin*, *Batteux*, & autres *gens de College*, doivent se consoler & souffrir patiemment les sarcasmes qu'il plaît à l'Auteur de leur prodiguer. *Il me semble les voir*, dit-il, *se promener à grands pas dans leur salle d'humanités ou de rhétorique, la prendre pour la carrière illimitée du génie, y poser gravement la borne & dire à ce dernier*, TU N'IRAS PAS PLUS LOIN. Cela est assûrément très-plaisant. Mais aussi il est bien honorable pour les *gens de College* de n'être outragés que par ceux qui auroient besoin de recommencer leurs études. M. le Chevalier *de Cubières* qui parle avec tant de dédain des *salles d'humanités ou de rhétorique* ne feroit peut-être point si mal d'aller y prendre quelques leçons. Par exemple, il ne lui *paroît pas que de grandes vues philosophiques ayent dirigé* Terence *dans le plan de ses Ouvrages. Menandre*, selon lui, *est le seul qui sache instruire en philosophe*. Il le

propoſe aux Auteurs comiques comme *leur éternel modèle. Voilà le ſeul qu'ils doivent ſuivre, le ſeul qu'ils doivent imiter.* Eh bien ! un homme de Collège en ſe promenant gravement dans ſa ſalle d'humanités ou de rhétorique, auroit pu apprendre à ce redoutable cenſeur, qu'il eſt ridicule de propoſer pour modèle un Auteur dont les Ouvrages n'exiſtent plus ; qu'il eſt plus ridicule encore de rabaiſſer *Térence* pour élever *Ménandre*, puiſque *Térence* eſt le Traducteur de *Ménandre*, puiſque *Térence* eſt le ſeul qui nous faſſe bien connoître le génie & le caractère de *Ménandre* ; enfin il l'eût averti que ce *Ménandre* qu'il préconiſe avec tant de chaleur, n'enſeigne rien moins que l'amour platonique, que les mœurs de ſes Comédies ne ſont pas beaucoup plus édifiantes que celles des Pièces de *Dancourt*, & pour s'en convaincre, il l'eût exhorté à lire *l'Eunuque.* Mais M. le Chevalier *de Cubières* n'eſt pas fait pour conſulter un homme de Collège, & ſon génie eſt trop fier & trop indépendant. *Si on veut tenir un aigle dans une cage à*

poulets, l'aigle brise la cage, en sort les aîles étendues, se place au plus haut des cieux, va fixer fièrement le flambeau du monde, se jouer avec la foudre; & prolongeant même au-dessus d'elle son vol illimité, partager avec l'astre du jour l'empire immense de la lumière. Je veux bien croire que les règles sont utiles; mais voilà en peu de mots l'histoire du génie aux prises avec les règles & LES PÉDANS QUI LES ONT FAITES. Corneille & Sakespéare ne sont pas faits pour rester dans une cage. Si M. le Chevalier *de Cubières* n'étoit pas si décidé à prolonger son vol au-dessus même de la foudre, je prendrois la liberté de lui représenter qu'il ne faut pas mettre ensemble deux hommes aussi différens que *Corneille* & *Sakespeare.* Que le *pédant Corneille* avoit le plus grand respect pour le *pédant Aristote*, qu'il se tenoit le plus qu'il lui étoit possible dans *la cage à poulets*, qu'il respectoit les règles & même qu'il en a fait : s'il en doutoit, je l'inviterois à lire les examens des Tragédies de *Corneille.* Mais il n'y auroit pas moyen de me faire entendre d'un homme qui

partage avec l'astre du jour l'empire immense de la lumière. Puisque la raison est pour lui *une cage à poulets*, donnons-lui la clef des champs, qu'il lui soit permis de tout dire, & qu'il soit dispensé de la justesse & de l'exactitude qu'on exige des Ecrivains qui rasent la terre.

Je suis sincèrement fâché de ne trouver à louer dans cet *Essai sur la Comédie* que les intentions honnêtes de l'Auteur. En voulant réformer les mœurs, il ne les respecte point assez lui-même : ses idées sont triviales ou fausses, son style extrêmement diffus, inégal, ampoulé, hérissé d'hyperboles, d'exclamations, d'apostrophes ; c'est une perpétuelle déclamation. Je vous avoue, Monsieur, que d'après cette préface j'augure mal des deux Comédies morales qui la suivent ; l'Auteur n'aura pas manqué d'y mettre ses principes en pratique. Je vous en rendrai compte aussitôt que je les aurai lues.

Je suis, &c.

Cet article est de M. GEOFFROY.

LETTRE XXII.

*Lettre au Rédacteur de l'*Année Littéraire, *au sujet d'un Ecrit intitulé:* Essai sur un nouveau plan de réforme concernant les Ordres Religieux.

CET Ecrit, Monsieur, soi-disant politique, mais réellement anti-chrétien, ne tend à rien moins qu'à la destruction des Ordres Monastiques. L'Auteur n'y affecte un air de modération, que pour en venir plus sûrement à son but, & les accabler de ses traits, en les dépouillant de leurs propriétés, & les réduisant à l'état d'existence précaire. Il ne craint point de les couvrir de l'opprobre de la diffamation, & leur conteste la légitimité de leurs possessions. Enfin il va jusqu'à engager le Souverain à s'emparer de leurs biens, en les réduisant tous au triste

état de ne subsister que par le moyen des pensions. Et c'est, qui l'auroit cru ? dans ce siècle de lumière, que l'on propose de traiter ainsi une classe de citoyens *chez qui*, comme il le dit lui-même, *l'homme impartial sait admirer la vertu & le savoir*. Quelle inconséquence ! L'Auteur de cette brochure prend pour épigraphe cette maxime des anciens Romains, *salus publica, suprema lex esto*. Cette maxime revient à celle de *Caïphe*, qui décida en présence du *Sanhédrin* qu'il falloit qu'un homme mourût pour tous, pour éviter de porter ombrage à la Puissance Romaine. Après cette épigraphe, l'Auteur débute par dire que *le respect que les Moines s'étoient attiré dans un temps, paroît avoir fait place au mépris & à la haine* : il devoit ajouter, de la part des impies, des incrédules, & des mauvais chrétiens ; car on ne connoît que ces sortes de gens capables de concevoir de la haine ou du mépris pour les Religieux.

Il reconnoît que *la jalousie s'est unie avec l'irreligion pour dicter contre*

eux des déclamations répétées; & malgré cet aveu, il ne rougit pas d'emprunter lui-même le langage de la jalousie, & de répéter ces déclamations qu'il colore du prétexte du zèle du bien public. Il regarde la propriété des biens des Ordres Religieux comme dénuée de solidité & de justice, quoiqu'il soit visible à tout homme impartial que ces propriétés sont aussi légitimes, aussi solides, pour ne pas dire plus que celles de tous les autres sujets du Royaume; car outre que les formes légales y ont été observées, elles ont encore été cimentées par des Edits & Lettres-Patentes, & par tout ce que l'Etat a de plus sacré. On a chargé les gens de Main-Morte de droits considérables, d'amortissement ou d'indemnité pour suppléer au défaut du droit de mutation. Ensuite on leur a défendu de multiplier leurs acquisitions ou d'en faire de nouvelles. Enfin, on a diminué le nombre de leurs sujets, en reculant l'âge fixé par le Concile de Trente pour la profession. Et c'est après toutes ces entraves que l'Auteur pro-

pose de les dépouiller de leurs biens, où est l'équité?

L'Auteur qui consent que les Ordres Religieux aient pu très-légitimement recevoir des donations, ne veut pas *qu'ils puissent les transmettre à leurs successeurs*. C'est dire, en termes équivalens, que si les premiers Moines avoient droit de vivre, il faut que leurs successeurs meurent de faim; cela est conséquent. Il est inutile de dire, pour couvrir l'odieux de ce systême, qu'on pourvoira à leur subsistance par des pensions. On sent que cette espérance ne se réalisera qu'à l'égard du petit nombre, & que la majeure partie s'en verra frustrée.

En faisant, dit notre réformateur, *abstraction des Ordonnances particulières en faveur des Moines, on pourroit conclure que leurs biens sont devenus un patrimoine de l'Etat*. De même, en faisant abstraction des Arrêts qui m'auront adjugé une succession qui étoit en litige, on pourra conclure que l'Etat peut s'emparer de mes biens qui deviennent à ma mort son patrimoine;

& voilà le despotisme tout pur & sans adoucissement.

Il insiste & décide que l'*Etat peut sans injustice s'emparer des biens que les Moines tiennent des dons des particuliers.* Il paroît qu'il ne connoît ni les Loix, ni les règles de la Justice, parce qu'apparemment il est imbu des maximes de la philosophie qui y sont diamétralement opposées. Selon lui, les Rois peuvent en sûreté de conscience, reprendre ce qu'ils ont donné. Sans doute qu'il leur prête cette maxime, *quodcumque volumus sanctum est.* Avant lui on avoit toujours regardé comme une espèce de larcin de reprendre ce que l'on a donné.

L'Auteur laisse ensuite appercevoir son motif; *c'est pour augmenter la population & rétablir la circulation.* Ce n'est pas la population du ciel dont il s'occupe, on le voit bien; c'est celle de la terre, au risque de multiplier le nombre des malheureux. Mais puisqu'il veut absolument peupler, qu'il fasse donc cesser, s'il le peut, ce libertinage effréné qui tarit la source des générations; qu'il em-

pêche d'interdire le mariage à tant de milliers de domestiques ; qu'enfin les pauvres habitans des campagnes ne soient pas accablés de taxes & d'impôts. Alors une population très-abondante s'ensuivra, sans être obligés d'usurper les biens des Religieux. A l'égard de la circulation, je demande si les Moines n'y contribuent pas comme les autres, en achetant ce dont ils ont besoin, & revendant les produits de leur crû qui excèdent leur consommation.

Tout, dit-il, *doit céder à l'intérêt général*. Ce principe est très-vrai ; mais il est mal appliqué. Ce n'est point l'intérêt général de s'emparer des biens des Moines. Cela ne tournera qu'à l'avantage de quelques particuliers qui feront en faveur. Ces biens entre les mains des Séculiers n'en seront pas mieux régis, & l'Etat n'en sera point soulagé. Il y aura seulement plus de déprédations, plus de luxe, un peu plus de libertinage, & d'ailleurs autant de misère, pour ne pas dire une plus grande dans le commun du peuple. La dernière classe des citoyens

trouvoit encore chez les Moines quelques assistances, au moins le reste des tables; c'est ce qu'elle ne trouvera plus dans les grandes maisons enrichies où le gaspillage des domestiques ôte aux pauvres *Lazares* jusqu'à l'espérance des miettes. Il y aura plus de pauvres, plus de malheureux, plus de mécontens; voilà tout le résultat de son plan de réforme.

Il y a plus : je soutiens que l'intérêt général est de conserver les Religieux & de respecter leurs possessions, en les exhortant seulement à en faire un bon usage. Il y a lieu de croire que la divine Providence qui veille au bien & à la splendeur des États Chrétiens, n'auroit plus la même prédilection pour un Etat où, sous prétexte de réforme, on s'arrogeroit le droit de toucher à des biens que la Religion nous a jusqu'ici fait envisager comme sacrés, & que Dieu se trouveroit irrité dans la personne de ceux dont il nous dit lui-même dans l'Ecriture, *nolite tangere christos meos*. L'Angleterre nous en offre un triste exemple : que de

factions, que de cabales s'y sont élevées depuis qu'on y a détruit les Religieux, pillé & dissipé tous leurs biens !

L'Auteur prétend que *les Moines, tant qu'ils seront libres possesseurs, ne pourront pas observer la sobriété*, & que l'on n'observe cette vertu qu'autant qu'on y est déterminé par des motifs humains, ou par des vues politiques. Il paroît qu'il ignore entièrement ce que c'est que vertu surnaturelle, & combien l'esprit de mortification auquel les Religieux sont astreints par vœu, a d'empire sur leur volonté pour contenir & réprimer leurs passions. Il raisonne en Philosophe qui n'a point d'idées de la sainteté, ni de l'héroïsme de la consécration religieuse. *Il faut ôter*, dit-il, *la pierre d'achoppement qui est la propriété*. Cette propriété seroit à la vérité une pierre d'achoppement pour chaque Religieux, s'il avoit la libre jouissance des biens comme les Séculiers ; mais elle ne l'est pas pour un Ordre entier ou pour une maison

Religieuse ; car quoique cette Maison ou cet Ordre puisse avoir de grands biens, chaque Moine en particulier n'en a pas plus de jouissances. Il peut très-facilement observer son vœu de pauvreté, puisqu'on ne lui accorde que le simple nécessaire, & dès-lors il ne trouve plus dans les richesses de sa maison de pierre d'achoppement. Voilà comme l'Auteur veut nous faire illusion, ou se la fait lui-même, en confondant les objets.

L'Auteur ne veut plus appercevoir de point de vue d'édification dans la manière d'être actuelle des Religieux. Cependant cette manière d'être, quelque relâchée qu'on la suppose, est certainement plus édifiante que celle des Séculiers ; leur régularité est toujours plus grande, leur temps mieux employé, leurs mœurs plus décentes, leur revenu mieux administré. Apparemment que selon lui, la psalmodie, le chant des Offices, les prières nocturnes, la méditation, une vie d'étude & de recueillement, des exercices d'abstinence, de mortification & de pénitence, l'accom-

plissement des règles monastiques & les observances religieuses, ne suffisent point pour produire l'édification. On doit sentir que quelques écarts momentanés, quelques abus passagers & faciles à réformer ne dérangent point, ou dérangent très-foiblement le régime général d'une Maison Religieuse. Car après tout, ces relâchemens qu'il exagérera tant qu'il voudra, ne se trouvent pour l'ordinaire que dans quelques particuliers peu fidèles à leur vocation; mais jamais ou presque jamais dans la totalité d'une Maison cloîtrée un peu nombreuse, encore moins dans un Ordre entier. Or y a-t-il de l'équité à décréditer les Ordres Religieux, parce qu'il s'y trouve malgré eux quelques mauvais sujets? Falloit-il donc condamner le Collège des Apôtres, parce qu'il s'y trouva un Judas?

Où notre Auteur a-t-il pris que *les Religieux vivent presque tous dans l'oisiveté*? est-ce parce qu'ils ne vont point à la chasse, qu'ils ne passent pas leur

vie à jouer, à se promener, à fréquenter les spectacles & les bals comme les séculiers ? est-ce parce qu'ils ne sont pas occupés tout le jour de fades inutilités ? s'il eût examiné de plus près avant de juger, il auroit vû que la plûpart s'occupent à la lecture ou au travail, corporel ou spirituel, qu'ils sont presque tous, de façon ou d'autre, utiles à leur maison, à leur ordre, à toute l'Eglise dont ils soutiennent les intérêts ; qu'un grand nombre d'entre eux sont utiles aux Pasteurs qu'ils soulagent dans l'instruction des fidèles, ou dans la direction des ames ; qu'enfin ils sont utiles à la société en général dont ils sont auprès de Dieu comme les députés & les médiateurs.

L'Auteur se scandalise de ce que *les Moines ont quelquefois des procès pour soutenir leurs propriétés.* Veut-il donc qu'ils se prêtent à toutes les usurpations qu'on peut faire de leurs biens, & qu'ils s'exposent sans dire mot au pillage ? depuis quand est-il défendu d'invoquer la justice pour se mainte-

nir dans la paix & la tranquillité de ses possessions ? un particulier peut céder son bien sans réclamation ; un corps politique, quel qu'il soit, doit transmettre les siens en entier à ses successeurs. Pourquoi leur supposer de la haine, des duretés dans l'exigence de leurs droits ? est-ce l'Evangile qui nous a appris à nous formaliser d'une paille dans l'œil de nos frères, lorsque nous n'appercevons pas une poutre qui défigure le nôtre ?

L'Auteur s'égaye aux dépens des Capucins, & pour prouver que l'esprit de propriété les a égarés comme les autres, il cite un projet concernant un procès qui est resté sans exécution. On ne relève ordinairement dans les hommes que leurs actions ; mais il va plus loin & les juge sur leurs intentions ; de quelque parole inconsidérée des Capucins d'une maison, il conclut que tous les Capucins du monde sont animés d'un esprit de chicane ; conclusion admirable !

Au défaut de témoignage de la part des vivans, notre Auteur invo-

que celui des mânes des bienfaiteurs des Moines, pour leur faire des reproches sur l'usage de leurs biens. Ce triomphe est facile; car les morts sont complaisans quand on a entrepris de les faire parler, & l'on peut toujours à son gré leur faire dire tout ce qu'on veut.

Les dépenses faites pour la décoration des Eglises ou pour le service des Autels dans les Couvens excite aussi la jalousie de notre réformateur. Hé! pourquoi non? *Judas* ne blâma-t-il pas l'effusion que fit *Madelaine* de riches parfums sur les pieds du Sauveur? nos Philosophes doivent sans doute avoir le même droit.

L'Auteur ensuite transporté par son noble amour pour les paysans, dit: *les biens possédés par les Moines fourniroient un grand nombre d'établissemens à des cultivateurs qui s'y multiplieroient. Cent familles subsisteroient là où dix Moines se nourrissent.* Et moi je dis, si l'on vient à s'emparer des biens-fonds que possèdent les Moines, on les donnera, non à des cultivateurs,

mais à des nobles ou à des gens de fortune. Or ce qui nourrit actuellement quarante Religieux, ne sera pas encore suffisant pour entretenir un riche particulier avec le cortège de ses domestiques. Ce sera tout au plus une ressource pour aller pendant quelques mois loin de la Capitale remettre sa fortune altérée par le jeu ou par d'autres excès. Les terres ne seront plus mises en valeur autant qu'elles le sont, & ces biens dénaturés par l'inertie ne profiteront presque point à leurs usurpateurs ; voilà tout l'avantage qu'en retirera la société.

L'Auteur ne veut point que les Moines ayent dû profiter de l'amélioration générale ou du surcroît de valeur mis aux biens de la terre. Selon lui, il faut les exclure de tous les dons de la divine providence ou des avantages qui résultent dans le commerce des diverses combinaisons de la société. On diroit qu'il les regarde comme excommuniés, ou comme le rebut de la nature, & tout ce qu'il dit à ce sujet caractérise trop visiblement la

passion, pour pouvoir faire honneur à son discernement.

L'œil de notre Aristarque est choqué de voir des Moines mendians. Il veut encore dénaturer cet objet, & anéantir les vues sublimes des saints fondateurs qui ont prétendu consacrer dans autant d'institutions religieuses les vertus toutes divines du vrai maître de toutes les vertus. Apparemment qu'il se croit plus éclairé que ces saints personnages qui ont suivi pas à pas les traces de *Jesus-Christ* & que l'Église a canonisés. Il veut faire une refonte générale de tous les Ordres religieux, & prendre une portion des revenus des Moines rentés en faveur des Moines mendians. Ce sont les Evêques qu'il veut charger de cette répartition, comme si les Prélats se soucioient d'entrer dans ces discussions. N'ont-ils pas assez d'affaires dans le Gouvernement de leurs diocèses, sans aller se mêler, comme *Josué*, du partage de la terre promise?

L'Auteur, page 90, reconnoît que *parmi les Moines, les Capucins, comme étant les plus pauvres, sont ceux qui ont*

plus de droit à l'estime publique; que cette estime est devenue le fonds assuré de leur subsistance, & leur donne des prétentions bien plus légitimes que tous les autres sur les aumônes du public. Mais plus haut, à la page 20, il a dit que cet état étoit trop humiliant, *que le mépris sembloit les poursuivre*, qu'il falloit les en exempter *en leur fixant une subsistance honnête*, & leur éviter *l'humiliation de n'exister que d'une manière précaire*; qu'enfin il n'est pas convenable que *des Moines mendians viennent disputer à tant de familles indigentes dévouées aux travaux civils les droits qu'elles ont aux libéralités des riches.* Mais encore à la page 6, il a dit que *l'état pourroit sans injustice s'emparer des biens que les Moines ont reçus des Rois à titre de donations, parce qu'on ne peut comprendre sous ces donations que celles d'une jouissance précaire & momentanée.*

Nous prions cet Auteur, s'il prétend nous persuader, de commencer auparavant par s'accorder avec lui-même, & de nous expliquer cette foule de contradictions où son système anti-religieux l'a précipité. Quoi ? les Moi-

nes mendians, sur-tout les Capucins, sont ceux qui ont le plus de droit à l'estime publique, & cependant c'est ce mépris public qui les poursuit : cette estime publique est devenue le fonds assuré de leur subsistance ; néanmoins il faut les priver de ce fonds assuré pour leur en fixer un autre tout différent, & à tout hasard. Cette estime publique leur donne des prétentions plus légitimes qu'à tous les autres sur les aumônes du public ; mais malgré ces prétentions légitimes, il faut leur interdire ces aumônes en les empêchant de mendier, afin qu'ils ne disputent point aux familles indigentes, des artisans le droit qu'elles ont aux libéralités des riches. Enfin les Moines riches & rentés n'ont pu prétendre, dans ces donations qu'ils ont reçues, qu'à une jouissance précaire & momentanée ; c'est le contraire vis-à-vis des mendians, & il faut leur éviter l'humiliation de n'exister que d'une manière précaire. Voilà bien ce qui s'appelle soutenir le pour & le contre sans s'entendre soi-même ; & il en sera toujours ainsi quand, ne

consultant que la préoccupation de l'esprit, on s'attachera à soutenir des systêmes dénués de fondement. Il est clair que c'est cette pauvreté religieuse & volontaire, cette pauvreté d'esprit tant préconisée dans l'Evangile qui déplaît à notre Auteur, & que la pauvreté forcée des artisans est la seule qui excite sa commisération. Il veut que l'on appauvrisse les Moines riches, que l'on enrichisse les Moines pauvres, qu'on dénature tous les ordres, & que sans mission d'en haut, on change toutes les institutions religieuses qui sont le fruit & l'effet de l'inspiration divine. Plaisante réforme !

L'Auteur prétend que *les Chartreux nous donnent l'exemple d'une régularité nécessitée, & c'est peut-être*, dit-il, *la seule que l'on puisse attendre d'une classe d'hommes qui n'ont aucun intérêt de pratiquer les vertus civiles*. C'est ainsi qu'il se plaît à calomnier l'opération de la grace dans les ames, en mettant les vertus des Religieux au rang de celles des Payens que la nature produit, que l'occasion nécessite. Il

n'y a selon lui que des vertus forcées, & les Religieux les plus réguliers, tels que *les Chartreux* lui paroissent comme des esclaves assujettis & *gouvernés avec une verge de fer* par des supérieurs despotes, qui s'accordent toutes les jouissances qu'ils refusent à leurs subalternes. Quelle idée affreuse nous donne-t-il de ces écoles de perfection! c'est bien gratuitement & par pur préjugé qu'il croit appercevoir des vices inhérens à ces sortes de régimes où les gens modérés & les vrais Chrétiens ne voyent que les chef-d'œuvres d'une sainte politique combinés avec toute la perfection de la morale. Enfin tout ce que l'on peut dire d'un pareil écrit, est que s'il étoit connu des Ministres qui président à la Librairie, il rentreroit dans les ténèbres dont il n'auroit point dû sortir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIII.

Réponse à la Lettre de M. Sens-Froid, *insérée dans le dernier* N°. *de l'Année Littéraire, sur les Ballons Aérostatiques.*

EN vérité, Monsieur, je n'y tiens pas; je ne me possède plus. Si je savois votre demeure, je ne pourrois m'empêcher d'aller chez vous pour vous quereller; mais puisque vous vous faites un rempart de l'*incognito*, vous trouverez la réfutation de vos idées, précisément dans le même Journal où vous avez cru pouvoir étaler votre mauvaise humeur; car je ne pense pas que celui qui a bien voulu donner de la publicité à vos déclamations plaintives, me refuse la grace beaucoup plus juste de vous faire connoître combien tous les gens raisonnables en ont été révoltés. Comp-

tant donc sur sa complaisance à cet égard, je viens au fait; & même, comme je n'ai pas la patience de chercher un exorde, mettez-vous sur le champ en défense.

Qui êtes-vous donc, Monsieur, pour vouloir arrêter la révolution qui s'annonce d'une manière si brillante? Quoi! nous réalisons les plus étonnantes fictions de la Fable, nous allons conquérir en quelque sorte un nouvel élément, notre siècle va damer le pion à tous les siècles passés, nous prenons un essor dont la hardiesse ne sera jamais surpassée, vous voyez tout cela, & vous êtes insensible? Que dis-je? au lieu de crier *bravo* comme les autres, vous cherchez à glacer notre courage, à détruire nos espérances, à rendre inutiles tous nos efforts! Est-ce là être citoyen? Est-ce là être homme? De quel droit osez-vous fronder ce qui transporte, ce qui enchante votre Nation, ce qui fait sa gloire, & le désespoir de toutes les autres?

Je vous plaindrois, Monsieur, si j'étois moins irrité moi-même. Je vous dirois,

voyez tout le monde se réunir contre vous, les grands & les petits, les savans & les ignorans; pensez aux anathêmes qui vont être lancés sur vous, & craignez même d'avoir raison au milieu d'un si grand nombre de contradicteurs. Voilà ce que je vous dirois si votre indiscrétion caractérisée ne détruisoit tout l'intérêt qu'on pourroit prendre à ce qui vous regarde. Mais je me sens trop offensé pour vous donner un avis salutaire. Périssez donc puisque vous voulez périr, mais auparavant essuyez tous les reproches que vous méritez.

Pensez-vous que personne ait été dupe de l'impartialité apparente dont vous avez voulu vous faire honneur dans une matière où il n'y a qu'une façon de penser, de laquelle on est bien résolu de ne pas revenir? Vous vous êtes plaint qu'on n'avoit pas pris assez de précautions pour les voyages aériens. Vous avez paru trembler pour des gens qui espéroient voler avec un *crible*. Ah! nous démêlons mieux que vous ne pensez vos vrais sentimens. C'est le dépit, c'est la jalousie qui

vous fait tenir ce langage. Si l'on s'en rapporte à vous, jamais nous ne serons assez bien lestés, assez bien approvisionnés, assez bien préparés, c'est-à-dire que nous ne partirons jamais, & voilà où vous en voulez venir.

Mais détrompez-vous, vos timides avis ne seront point écoutés. Le sort de *Phaeton* aura toujours des charmes pour les grandes ames, & l'on servira la Patrie malgré vous. Nous tendons au sublime: qui vous prie d'être de la partie? nous nous passerons de gens comme vous qui ne veulent jouer qu'à jeu sûr.

Qu'on courre les risques d'être englouti dans un fleuve, ou dans la mer, d'être empalé sur des clochers, ou des roches pointues, cela vous fait pâlir, cela vous fait trouver mal. Eh bien! il ne faut pas disputer des goûts: restez dans votre coquille, demeurez sans gloire au coin de votre foyer; mais n'aiguisez pas vos épigrammes contre ceux qui ont plus de cœur que vous, n'essayez pas de flétrir leurs lauriers. Si vous étiez assez malheureux pour y réussir, vous deviendriez coupable du plus grand

des crimes, celui d'étouffer le génie dans sa naissance.

C'est sûrement votre intention, quand vous allez feuilletant les Affiches de Paris & celles des Provinces, afin de voir s'il ne sera point arrivé de malencontre à quelque pauvre Ballon. Vous êtes à l'affut de tous les désastres qui peuvent déconcerter nos Argonautes; & au lieu de consoler les estropiés, vous les tancez avec un plaisir malin. Vous prétendez que ce n'est pas-là qu'il faut montrer son courage, vous prodiguez les censures, vous chicanez sur tout. Qu'il vous arrive de faire quelque chûte, Monsieur, il est vrai que ce ne sera jamais de bien haut, à en juger par votre prudence, mais enfin, faites quelques faux pas, & vous verrez comme nous rirons à notre tour.

Mais que parlai-je de rire? ai-je donc oublié à qui j'écris? Ai-je oublié la dernière ligne de votre Lettre, la plus téméraire, la plus scandaleuse dont vous ayez pu noircir votre papier? Non content de rabaisser les actions les plus éclatantes, & de parler

peu reſpectueuſement d'un Globe auſſi gros que la nouvelle Halle de Paris, vous mettez le comble à tant d'excès par une déclaration nette & préciſe, que *vous n'eſpérez ni ne ſouhaitez* de voir nos expériences perfectionnées.

Juſte ciel! puis-je entendre & ſouffrir
ce langage!

C'eſt-à-dire, pour parler françois, que *vous n'eſpérez pas, vous ne ſouhaitez pas* que notre Nation s'immortaliſe, que le genre humain s'exalte, que la ſociété ſe dégage inſenſiblement du ſol fangeux où elle eſt attachée depuis ſi long-temps. Vous penſez ainſi, Monſieur, & vous oſez le dire, vous oſez l'imprimer!

Que vous ne *l'eſpériez* pas; je puis le concevoir; votre peu de communication avec les vrais Savans, votre peu de connoiſſance dans la Phyſique, vous tient peut-être éloigné de nous de trois ou quatre ſiècles: vous ne ſavez pas que nous touchons au moment d'employer pour traverſer les airs, des voiles & des rames; que déjà des oiſeaux dociles vont nous prêter leur

légèreté, & servir d'ornement & de direction au triomphe que nous remportons sur eux. Que vous ignoriez tout cela, Monsieur, tant pis pour vous; après tout cela n'annonce pas une ame atroce. Mais ne pas *souhaiter* au moins que tout cela s'exécute, ne pas avoir à cet égard quelque foible desir, c'est assurément une perversité dont il n'y a pas d'exemple. Il faut vous dénoncer, il faut prêcher une croisade contre vous.

Si vous aviez vécu du temps de *Colomb*, vous auriez été capable de persiffler ce grand homme. Si vous aviez eu quelque crédit à la Cour d'*Isabelle*, jamais elle n'eût engagé ses pierreries pour fournir aux frais de l'expédition qui rendra son nom immortel. L'Amérique seroit restée pour nous dans le néant, & vous nous auriez volé un monde.

Vous voudriez aujourd'hui nous causer un tort plus grand encore; nous gagnons le ciel, & vous nous en arrachez; d'un seul coup nous faisons disparoître toutes les aspérités du Globe, cette belle opéra-

tion vous fait hausser les épaules. Un grand Prince a dit noblement qu'il n'y auroit plus de *Pyrénées*. Nos Physiciens disent aujourd'hui à tous les peuples, tournez librement autour de votre Globe, il n'y aura plus d'*Alpes*, de *Caucase*, de *Cordillières*, & vous, Monsieur, vous vous obstinez à maintenir ces bornes incommodes. Je crois vous voir seul, triste, enfermé dans votre misanthropie,

Vous faisant un chagrin du bonheur de la France,

Vous craignez d'entendre la voix de la renommée qui fait retentir toute l'Europe; chacun de nos succès est un trait fatal qui vous déchire le cœur. Mais vous n'êtes pas au bout, Monsieur, j'entrevois bientôt pour vous la plus terrible des punitions.

Oui, le signal est donné, les *Dédales* vont se multiplier, l'air est traversé dans tous les sens par mille Globes nouveaux; on se rencontre, on se salue dans les régions supérieures; oui, l'air le plus pur, voilà désormais notre patrie; le Lapon, le Hotentot, le Mexicain,

le Chinois ; tous viendront nous visiter, & réciproquement nous pourrons nous rendre chez eux ; des pavillons variés, des banderolles élégantes annonceront par leurs couleurs, & leurs découpures, le pays des Navigateurs. Quel plaisir de voir tomber du ciel des ballots d'Indiennes, des caisses de café, des ananas, des oranges !

Vous serez témoin de toutes ces merveilles, Monsieur, mais vous n'y participerez point. Vous serez nommément exclus de tous les avantages de ce commerce aérien. On passera, on repassera sur votre tête, on se plaira à vous éblouir, à vous lutiner, & tandis que portés sur les ailes des zéphyres nous irons d'un pôle à l'autre, vous serez condamné à ramper honteusement, à l'ancienne mode : attaché à la glebe, vous n'aurez pas la permission de vous suspendre au plus chétif ballon, & il ne vous restera d'autre ressource que d'aller à pied quand vous n'aurez point de voiture. Vous jugerez bien par ces vœux que je ne suis ni votre

ami, ni votre partisan; mes sentimens pour vous sont ceux que m'inspire la philosophie, & avec lesquels je serai, sous les restrictions convenables.

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,

TOUT-DE-FEU.

LETTRE XXIV.

Mémoire sur les Cygnes qui chantent, par M. A. Mongez, *Garde des Antiques & du Cabinet d'Histoire Naturelle de Saint-Génevieve, de plusieurs Académies. A Paris, rue & hôtel Serpente*, 1783.

DANS ce siècle prétendu philosophique où l'incrédulité subjugue tous les esprits & voit flotter orgueilleusement ses étendards, où les écrits de la docte antiquité sont regardés

par nos hardis penſeurs comme des rêveries abſurdes, parce qu'il eſt plus facile de les condamner ſans examen que de chercher dans la nature la preuve de ce qu'ils renferment; vous applaudirez, Monſieur, aux talens & au zèle éclairé d'un ſavant modeſte qui vient de venger à la fois la gloire des anciens Naturaliſtes & des plus célèbres Poëtes de la Grèce & de Rome.

Depuis long-temps on révoquoit en doute ce qu'*Ariſtote* & pluſieurs Hiſtoriens rapportent ſur le chant mélodieux des Cygnes; on ne pouvoit concilier les cris rauques & diſcordes de cet oiſeau avec les ſons harmonieux que lui attribuent *Héſiode*, *Homère*, *Euripide*, *Virgile* & la plupart des Poëtes de l'antiquité. *Morin* crut réſoudre la queſtion en diſant *que les anciens ont fait chanter les Cygnes comme ils ont fait parler les bêtes*; mais des Naturaliſtes plus circonſpects avoient déja obſervé des différences entre la conformation de la trachée-artère du Cygne ſauvage & celle du Cygne

domestique. M. l'Abbé *Mongez*, dans son Mémoire lu à l'Académie des Sciences & à celle des Inscriptions, vient d'ajouter une nouvelle preuve à cette vérité, que *plus on fera de progrès dans les Sciences & plus on se rapprochera des Anciens*.

D'après ce rapporrt que fait l'Auteur des différentes opinions des Naturalistes sur le chant des Cygnes; il résulte que cette faculté de produire des accords mélodieux n'appartient qu'au Cygne sauvage. C'est ordinairement le matin, le soir, & lorsqu'ils éprouvent quelque sensation extraordinaire que les Cygnes se font entendre; mais leur chant est beaucoup plus harmonieux dans le printemps, saison de leurs amours. Au mois de Juillet de l'année dernière M. l'Abbé *Mongez* ayant appris qu'il y avoit à Chantilly des Cygnes chantans, s'y transporta, & plusieurs fois il eut occasion d'entendre leur voix mélodieuse & d'observer leurs moeurs. On employe un stratagême assez plaisant pour provoquer le chant des Cygnes sauvages. Sur le gazon qui entoure

le baſſin de la colonne on place une oie domeſtique ; dès que les Cygnes l'apperçoivent ils s'avancent avec fierté pour combattre leur ennemie ; le mâle précède la femelle, leur colère ſe manifeſte par des ſons étouffés, & l'arène ne tarderoit pas à devenir ſanglante ſi l'on n'avoit l'attention de dérober l'oie à leur courroux. Les Cygnes s'imaginent alors l'avoir mis en fuite ; ils ſe placent vis-à-vis l'un de l'autre, ſe dreſſent ſur leurs jambes, ſe pavannent, étendent leurs aîles & élèvent la tête, pour chanter leur prétendue victoire.

Leur chant composé de deux parties très-diſtinctes, commence par une eſpèce de prélude aſſez bas, enſuite ils élèvent la voix dans la progreſſion de ces quatre notes ; MI, FA ; RÉ MI. Le mâle commence *mi*, *fa* ; & pendant qu'il pourſuit *ré*, *mi*, la femelle commence à ſon tour *mi*, *fa*, & continue enſuite comme un Muſicien qui accompagne ; ſur la dernière note chacun des chantres ailés fait une tenue. M. l'Abbé *Arnaud*, un des députés de l'Académie des Inſcriptions,

qui se sont transportés sur les lieux, remarque qu'il n'est pas possible de noter le chant de la plupart des oiseaux, tandis que celui du Cygne peut l'être avec précision.

On est surpris de la force & de la douceur de ce chant, dit M. l'Abbé Mongez, *il est moëlleux & remplit flatteusement l'oreille;* mais il doit être plus agréable & plus mélodieux, lorsqu'une nombreuse troupe de Cygnes forme ces mêmes accords, principalement dans la saison de leurs amours, que lorsqu'ils se trouvent encore tout émus par le danger qu'ils ont cru appercevoir.

Le Cygne sauvage ne diffère pas moins du Cygne domestique par la force & le courage que par le chant; on en a fait plusieurs fois l'expérience depuis que ceux de la première espèce se sont fixés à Chantilly, où ils se reproduisent comme dans leur patrie; nous allons dire deux mots de cette émigration.

Un Cygne sauvage s'abbattit dans le grand canal en 1740, mais il mourut trois ans après; un autre s'y fixa

en 1757, & y fut tué d'un coup de tonnerre en 1774. Il ne paroît pas qu'on ait fait des observations sur ces deux oiseaux, mais les chants du dernier attirèrent pendant l'hiver de 1769 les deux Cygnes sauvages qui existent aujourd'hui. On parvint à les prendre en jettant du grain sur l'eau du canal; les Cygnes plongèrent pour les ramasser & avec des nœuds coulant on les saisit par les pieds & on leur coupa le bout des aîles; ils se sont apprivoisés ensuite au point de se laisser approcher & ont fait plusieurs couvées. La première fut de six œufs dont il naquit un seul petit, mâle, actuellement vivant. « Parvenu » à l'adolescence il rechercha la compa» gnie des oies & des canards femel» les, mais il en fut rebuté, & depuis » cette époque il a conçu pour ces » oiseaux une si forte antipathie qu'il » court sur eux & veut les tuer ». Les individus produits par les couvées postérieures sont morts, mais la ponte de 1782 a été plus heureuse; il en est sorti quatre petits, deux mâles & deux femelles très-bien constitués.

Les Cygnes ont beaucoup de tendresse & de vigilance pour leurs petits ; on en eut la preuve en 1768. Une famille de Cygnes sauvages attirés par les chants de ceux de Chantilly, s'y arrêta quelques heures ; le père voloit le premier, à la distance de 80 à 100 toises, pour indiquer la route, les petits suivoient en triangle & la mère fermoit la marche. Pressés par la soif ils s'abbattirent sur le canal dont les eaux étoient gêlés, à l'exception d'une petite portion ; le mâle s'approcha, but avec précaution, & par un cri répété invita sa femelle à se désaltérer pendant qu'il faisoit sentinelle : la caravane repartit au même signal.

Je ne suivrai point l'Auteur de ce Mémoire dans les recherches savantes qu'il a faites pour déterminer le climat naturel des Cygnes chantans. Mr. l'Abbé *Mongez* présume avec fondement qu'ils habitent les Pays septentrionaux. Il rapporte avec autant de goût que d'érudition ce qu'ont écrit sur les mœurs du Cygne les Auteurs anciens & modernes ; vous lirez avec plaisir, Monsieur, les détails intéres-

ſans qui ne laiſſent rien à deſirer ſur cette matière. L'expoſé que je viens de faire ſuffit pour confirmer ce que les Poëtes ont dit des accords harmonieux du Cygne; mais on peut regarder comme une hyperbole qu'ils le faſſent chanter au moment de ſa mort.

Je ſuis, &c.



L'ENFANT ET LES CARTES.

FABLE.

PAR FOIS un fait indifférent
Aux yeux du ſtupide vulgaire
Peut offrir à l'être penſant
Une morale ſalutaire.
Je viens d'obſerver mon enfant,
Qui, dans une forme angulaire,
A plié bien artiſtement
Mille cartes qu'il a rangées
Côte-à-côte en cercle preſſées.
Dans ce travail intéreſſant,
Plus d'une heure s'eſt écoulée
Pour amener le dénoument.
D'un doigt léger l'une touchée
A tout fait cheoir en un moment.
Ces jeux des nôtres ſont l'image,
On eſt forcé d'en convenir;
Que d'apprêts & d'échaffaudage
Pour un ſeul inſtant de plaiſir.

Par M. ***.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS CE PREMIER VOLUME.

Fin du Tome Premier.

F

